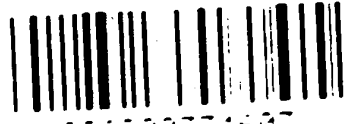


BKI
D91

881 0844
PENERBITAN DAN PERIKLAMAN

0288002004680



Αριθμ. 141566

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ
VIE MONASTIQUE

DANS

L'ÉGLISE ORIENTALE

PAR

M^{me} la Comtesse DORA D'ISTRIA.

“Ερχεται ὥρα, καὶ νῦν ἔστιν, ὅτε οἱ
ἀληθινοὶ προσκυνηταὶ προσκυνήσουσι
τῷ πατρὶ ἐν πνεύματι καὶ ἀληθείᾳ.

Mme Koltzoff Maraboth, née Ghica

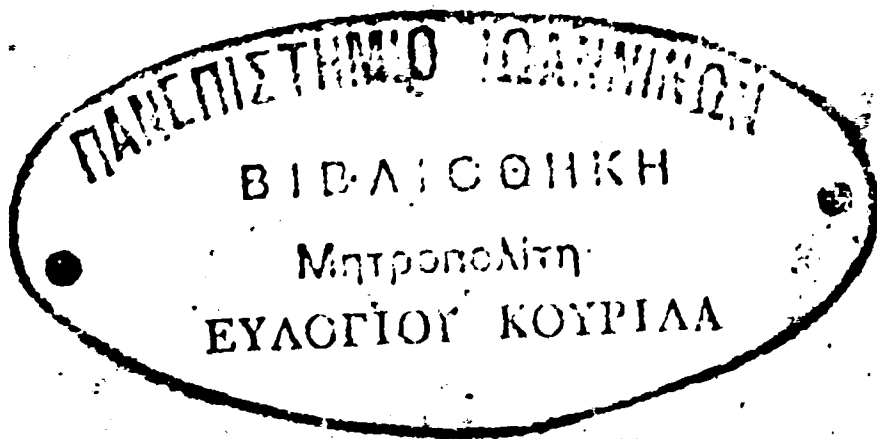
PARIS,

CHERBULIEZ, LIBRAIRE, 40, RUE DE LA MONNAIE,

QUINZE.

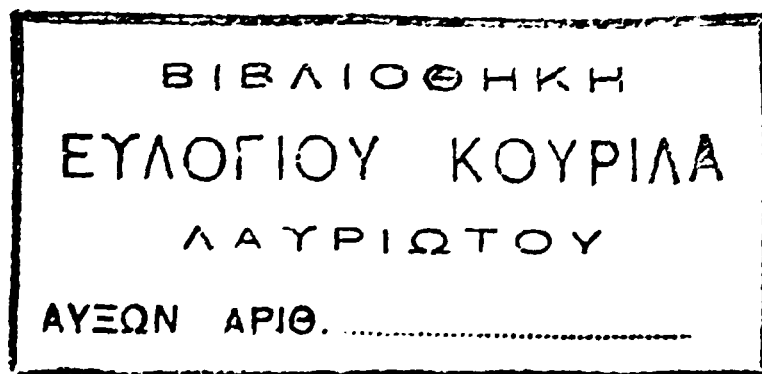
MÊME MAISON.

1855



Brux. Imp. de A. Mabien et Co, Vieille-Halle-aux-Bleds, 31.





PREFACE.

La question du monachisme préoccupe, avec raison, tous les esprits qui s'intéressent à la grande cause du progrès de l'humanité. Ceux qui croient, comme nous, que les institutions monastiques sont incompatibles avec le développement des sociétés modernes, ne le voient pas sans inquiétude faire des efforts gigantesques pour recon-



quérir le terrain qu'il a perdu. Tout puissant dans la plus grande partie de l'Europe méridionale et dans les républiques hispano-américaines, il se relève en Autriche par la faveur d'un gouvernement décidé à sacrifier imprudemment à la papauté les garanties que Joseph II et ses successeurs les plus religieux avaient, non sans motifs, regardées comme nécessaires à l'indépendance de la couronne. Dans les pays transformés par la révolution française, en France et en Belgique, comptant sur la protection des princes qui les gouvernent, les moines s'emparent de l'éducation de la jeunesse, livrée sans contrôle à leurs idées rétrogrades, et reconstituent leurs anciennes propriétés avec la patience



infatigable qui les caractérise. Leur influence se fait sentir jusque dans les contrées protestantes. Elle a été assez grande en Angleterre et en Hollande pour imposer aux gouvernements, malgré la vivacité des répugnances nationales, le rétablissement de la hiérarchie romaine. En Suisse, les couvents ont pu, en 1847, lever une armée contre les autorités fédérales. Aux États-Unis, établis dans la riche vallée du Mississipi, ils transforment les émigrants irlandais, en instruments dociles de leurs intrigues et de leurs plans politiques.

Dans l'église orientale, à laquelle nous appartenons, leur pouvoir est resté tellement intact qu'ils tiennent en échec les



gouvernements, et rendent impossibles les réformes les plus nécessaires. « La Valachie et la Moldavie, dit un journal français (1), comptent un grand nombre de couvents grecs fort riches et possesseurs d'une foule de privilèges. Ces couvents se sont toujours refusés à contribuer pour la fondation des écoles et de tous les établissements d'utilité publique ; en un mot, ils veulent bien recevoir, — et ils reçoivent de toutes mains, — mais ils ne veulent rien donner. Cette question a été débattue dans le conseil (2), et il y a été, je crois, décidé

(1) *Le Sémaphore de Marseille*, septembre 1855. —
Voy. aussi *l'Indépendance belge*, 23 septembre 1855.

(2) Des princes Grégoire Ghika et Stirbey.



que les couvents moldo-valaques seraient imposés comme tout le monde, et contribueraient pour leur part à toutes les améliorations qu'on voudrait introduire dans les diverses branches de l'administration. C'est là une grave mesure, car ces couvents grecs, qui ne prétendent relever que des Lieux-Saints, forment une véritable puissance dans les Principautés, et n'ont jamais souffert jusqu'ici qu'on portât atteinte aux privilèges qu'ils se sont eux-mêmes créés. »

Qui sait ? Les monastères roumains, encouragés par l'exemple des congrégations piémontaises et du clergé espagnol, proclameront peut-être comme une obligation



gouvernements, et rendent impossibles les réformes les plus nécessaires. « La Valachie et la Moldavie, dit un journal français (1), comptent un grand nombre de couvents grecs fort riches et possesseurs d'une foule de privilèges. Ces couvents se sont toujours refusés à contribuer pour la fondation des écoles et de tous les établissements d'utilité publique ; en un mot, ils veulent bien recevoir, — et ils reçoivent de toutes mains, — mais ils ne veulent rien donner. Cette question a été débattue dans le conseil (2), et il y a été, je crois, décidé

(1) *Le Sémaphore de Marseille*, septembre 1855. —
Voy. aussi *l'Indépendance belge*, 23 septembre 1855.

(2) Des princes Grégoire Ghika et Stirbey.



que les couvents moldo-valaques seraient imposés comme tout le monde, et contribueraient pour leur part à toutes les améliorations qu'on voudrait introduire dans les diverses branches de l'administration. C'est là une grave mesure, car ces couvents grecs, qui ne prétendent relever que des Lieux-Saints, forment une véritable puissance dans les Principautés, et n'ont jamais souffert jusqu'ici qu'on portât atteinte aux privilèges qu'ils se sont eux-mêmes créés. »

Qui sait ? Les monastères roumains, encouragés par l'exemple des congrégations piémontaises et du clergé espagnol, proclameront peut-être comme une obligation



la révolte contre les institutions de leur pays, et ces prétendus conservateurs déclareront que, lorsqu'il s'agit de lois hétérodoxes, « l'insurrection est le plus saint des devoirs! »

Ainsi, la société moderne se trouve partagée en deux camps. Quoique j'aie vu le jour dans une église complètement asservie à la domination des moines, je me suis, dans cet ouvrage, rangée du côté de leurs adversaires, dont les doctrines me semblent plus conformes à l'Évangile, à la raison, aux véritables intérêts du genre humain. J'ai sacrifié à l'évidence de la vérité, les préjugés et les sympathies de ma jeunesse, bien résolue de conformer toute



ma vie à cette belle devise d'un poète latin :

... Vitam impendere vero.

Ceux qui jetteront un coup d'œil sur ce volume s'apercevront, je l'espère, que je n'ai pas pris parti contre le monachisme sans avoir étudié ses principes et ses institutions, et sans avoir écouté ses plus habiles apologistes. Ce volume est le résumé de mes travaux sur une des questions les plus graves du temps présent.

Dans une première section, intitulée *Introduction*, je raconte l'histoire primitive des monastères orientaux, et je cherche quelles idées philosophiques et religieuses ont pu leur donner naissance. Après avoir



constaté que la vie monastique est le produit d'une interprétation bornée et arbitraire des conseils évangéliques, je montre dans ce point de départ la cause de toutes les erreurs et de toutes les fautes du monachisme.

La deuxième section, *Pèlerinage à Troïtza*, est consacrée à l'étude des monastères contemporains. Ce qu'il y avait de poétique et de généreux dans l'institution primitive est remplacé, à Troïtza, un des couvents les plus célèbres de l'église orientale, comme dans tous les établissements du même genre, par des pratiques minutieuses et par des superstitions étroites.



Dans la troisième section, *Un solitaire à la grotte de Saint-Béat*, mon âme se reporte involontairement vers les temps héroïques de la vie monastique. Tout en décrivant cette grotte fameuse, autrefois fréquentée par des milliers de pèlerins et maintenant bien oubliée, j'oppose à l'oisive indolence et au luxe que j'ai vus régner au couvent de Saint-Serge, l'existence pauvre, laborieuse, le zèle intrépide, les convictions impétueuses des anciens anachorètes. L'ardeur qui les animait ne saurait mourir. L'Évangile, qu'ils ne comprenaient que très-imparfaitement, doit nous inspirer, comme à eux, un dévouement absolu aux intérêts de nos frères et à la régénération de l'humanité. Le soli-



taire de la grotte de Saint-Beal est le type idéal de ces missionnaires de la fraternité et de la justice, qui unissent à toute la culture intellectuelle de notre siècle, à un respect sincère pour les droits de la raison, à une foi énergique au progrès, un profond amour de Dieu, des pauvres, des petits et des opprimés. Ainsi l'idée qui fut autrefois la force du monachisme, transformée et purifiée, pourra contribuer encore aux développements futurs du genre humain.

La quatrième partie de cet ouvrage, *Lettres à M^{me}*, est une réponse aux apologistes des institutions monastiques. Ces institutions ont trouvé de nos jours des dé-



fenseurs habiles : MM. Balmès (1), X. de Ravignan (2), Lacordaire (3), Cahour (4), Créteineau-Joly (5), Gaillardin (6), Lenormant (7), ont épuisé en faveur des ordres religieux toutes les ressources de l'érudition, de la dialectique et de l'éloquence. Pourquoi les efforts de ces écrivains et de ces orateurs n'ont-ils pu triompher de la répugnance que le monachisme inspire

(1) *Du protestantisme et du catholicisme*, trad. par A. de Blanche.

(2) *De l'Institut des Jésuites*.

(3) *Mémoire pour le rétablissement des frères prêcheurs*.

(4) *Des Jésuites, par un Jésuite*.

(5) *Histoire de la Compagnie de Jésus*.

(6) *Histoire des Trappistes*.

(7) *Des associations religieuses*.



aujourd'hui à tous les hommes intelligents? C'est que l'histoire et les faits seront toujours mieux écoutés que les plus habiles avocats. Aussi, quand nous avons essayé de répondre aux apologistes des couvents, avons-nous cru devoir invoquer uniquement le témoignage qui produit le plus d'impression sur les bons esprits. *Facta loquuntur*. Quand on a de son côté les résultats les plus incontestables de l'observation et de la science historique, on peut, sans manquer de modestie, lutter contre les plus redoutables adversaires.



DÉDICACE.

A un Poète.

Au fond des Alpes, juin 1855.

C'est à vous, ô poète, dont la patrie
d'Homère admire le génie, que j'adresse
cette esquisse d'un pèlerinage qui n'a
d'autre mérite que celui d'exprimer des
sentiments sincères, et que votre puis-
sante imagination est libre d'embellir,

II.



comme le soleil d'été sait colorer le rocher
le plus aride.

Appartenant, l'un et l'autre, à la même
église, nous avons les mêmes croyances, et,
par conséquent, une égale sollicitude pour
les enfants de la foi orientale. J'ose donc
vous prier de me tendre la main, afin que
je ne vienne pas à manquer de forces dans
le sentier difficile où je me suis aventurée.
Le désir d'être utile et capable de me justi-
fier aux yeux de ceux qui auraient, comme
moi, la résolution de ne subir aucun pré-
jugé et de ne se laisser arrêter par aucun
obstacle avant d'avoir atteint le but.

Poussée dans cette route par une im-



pulsion instinctive et plus forte que ma volonté, j'ai senti souvent une sorte d'impatience de communiquer les pensées qui remplissaient mon âme.

Cependant, ne serait-ce pas trop téméraire pour une femme de s'approcher de ce cercle dangereux et plein de mystères que les intelligences les plus hardies n'abordent qu'avec hésitation?

Je puis répondre, pour ma justification, qu'avant de me faire une opinion arrêtée sur les problèmes philosophiques et religieux soulevés dans cet ouvrage, j'ai cru devoir étudier dans les textes, les principaux monuments de la littérature de la



Grèce ancienne, de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Italie. Quant à ce qui touche l'histoire des institutions monastiques dans la haute Asie, j'ai consulté les hommes les plus compétents sur ces questions spéciales. — Vous savez que les admirables travaux de William Jones, de Colebrooke, de Frédéric de Schlegel, d'Abel Rémusat, d'Eugène Burnouf, de Windischmann, de Stanislas Julien nous ont révélé un univers plein de merveilles, qu'ils nous ont montré, dans l'antiquité la plus reculée, l'esprit humain se manifestant sous des formes que nous aimions à croire nouvelles. Quoiqu'il m'ait été impossible d'approfondir des publications aussi étendues, j'en connais pourtant



les principaux résultats, qui sont devenus, dans ces derniers temps, le patrimoine de tous. Quand il s'agit d'études historiques, il n'est pas nécessaire d'avoir une pénétration exceptionnelle pour se rendre compte des découvertes et des progrès de la science.

Je crois, en outre, que le Seigneur voit avec bienveillance tous les efforts qui tendent vers Lui, et qu'Il ne dédaigne pas même les plus modestes. Des causes inaperçues n'ont-elles pas produit souvent des résultats considérables? — Qui sait, si, après moi, des esprits mieux doués ne viendront pas déchirer d'une main courageuse le voile qui enveloppe notre sainte



religion, et empêche les regards de contempler sa majesté sublime ?

N'est-il donc pas bien naturel, qu'en voyant ce qu'est devenue avec le temps l'église orientale, qui doit son origine à la sagesse divine, on souffre, quand on sait quelle est la grandeur primitive de ses dogmes, de la décrépitude où on la voit tomber de plus en plus, et de l'indifférence qui la laisse ainsi dégénérer ?

Au fond de ces montagnes, où tout ce qui frappe mes yeux est si grand et si magnifique, ma pensée enhardie a osé plus que jamais chercher sans crainte la vérité qui l'a constamment préoccupée.



La vérité ne nous a jamais été cachée,
— les voix de la nature me le répètent
sans cesse. — Puisqu'elle est ainsi abor-
dable à tous, pourquoi, aveugles que nous
sommes, la repoussons-nous sans cesse,
et n'osons-nous pas l'envisager résolu-
ment?

Il ne tient qu'à nous, obligés par le Maî-
tre d'être ses fidèles gardiens, de lui
rendre son ancienne pureté.

Savez-vous encore quel est l'écueil con-
tre lequel je crains que nous ne tombions
tous? Ne peut-il pas venir un jour, où
ces âmes orientales, ardentes, avides d'un
mysticisme poétique, se trouvant vis-à-vis



d'une religion sans force et sans vie, ne s'en détournent avec dégoût, et n'acceptent la première utopie qu'on leur présentera sous des formes saisissantes ?

Voilà ce que je prévois, ce que je redoute par-dessus tout.

J'espère, cependant, que la grâce divine, qui a maintenu jusqu'à ce jour, à travers tant de siècles de barbarie, nos frères immuables et fidèles dans leur ferveur, rendra un jour des ailes à leur génie, et les ramènera aux primitives inspirations de cette grande église d'Orient, dont la gloire est immortelle, comme celle des Pantène, des Clément d'Alexandrie, des



Athanase, des Grégoire de Naziance, des Basile et des Chrysostome.

Je vous retrouverai un jour, mon cher maître, sur la terre chérie des poètes et de Dieu. Je suis maintenant loin de vous tous, au milieu de cette nature si étonnante et si belle, que l'imagination se tait en la contemplant. — Cependant mon âme appartient tout entière à ces régions, plus charmantes encore, qui sont au delà des monts, où mes frères semblent m'appeler, et où me porte mon cœur.

Laissez-moi un moment encore me reposer sous l'égide de votre talent, pour raffermir mes pas chancelants dans la route



remplie d'écueils qui s'ouvre devant moi,
comme l'enfant sans forces, s'arrête épuisé
sous le vaste palmier du désert.

C^{me} DORA D'ISTRIA.



INTRODUCTION.

Origine du monachisme oriental, ses progrès, ses services et sa décadence.

La vie monastique n'est pas un phénomène qui se soit uniquement manifesté parmi les peuples chrétiens. Dès les temps les plus anciens, nous voyons de pieux anachorètes, disciples fervents du brahmanisme, se retirer dans ces forêts de l'Inde où, sous un ciel toujours serein, la nature semble se plaire à étaler



toutes ses magnificences. Le génie mystique de la religion hindoue, telle que nous la trouvons formulée dans les plus anciens monuments, dans les *Védas*, dans le *Manava-Dharma-Sastra*, dans le *Ramayana* et le *Mahabharata*, favorisait sans doute le développement de la vie érémitique. Mais le climat portait aussi ces races indolentes à fuir les labeurs de l'activité sociale, pour se livrer à toutes les douceurs d'une vague contemplation, sur les bords enchantés de la mer du Bengale. Tout, dans l'Inde, inspire l'horreur de l'action, la poésie, la religion, la philosophie elle-même, qui a subi d'une manière étrange l'influence des idées générales. « Qu'est-ce que le bonheur? » se deman-



dait le célèbre Patandjali : — « Une lampe qui se sent brûler à l'abri du vent. »

Faut-il s'étonner si les sages de l'Inde, auxquels les Grecs donnaient le nom de gymnosophistes, imbus presque tous de la philosophie énervante du panthéisme, s'étudièrent à mettre en pratique l'étrange définition de Patandjali? N'a-t-on pas vu des Yoguis et des Sannyasis travailler à parvenir à l'immobilité la plus complète? Bizarre destinée que celle des peuples! Tandis que l'Occident a cherché tant de fois le mouvement perpétuel, l'Inde s'efforce encore de trouver le repos absolu!

On comprend facilement que l'influence

iii.



sociale de ces ermites du monde primitif dut être assez bornée. Ils ne se proposaient nullement de donner au monde de grands spectacles et de sublimes enseignements. Uniquement préoccupés de se soustraire aux agitations de l'existence et de rentrer dans le sein de Brahm, d'où émanent, comme d'un fleuve inépuisable, tous les êtres de la création, ils éprouvaient seulement pour les autres membres de la famille humaine, cette vague sympathie que le panthéisme inspire, et qui est d'ailleurs tout à fait conforme au génie bienveillant et doux des populations de la presqu'île indienne.

Cependant, bien des siècles avant Jésus-



Christ, un de ces solitaires, inspiré par une puissante intelligence et par un noble cœur, doué d'une énergie à toute épreuve, un descendant des rois, un sage dont le nom est encore vénéré comme celui même de Dieu par deux cent vingt-cinq millions d'hommes, Sakia-Mouni, plus connu sous le nom de Bouddha, entreprit de régénérer sa patrie et d'abolir le funeste régime des castes, en donnant un prodigieux développement à la vie monastique. Sans autre moyen d'influence qu'une éloquence persuasive, il prêcha à l'Inde entière le détachement d'une existence passagère, et déclara que les hommes mêmes des classes les plus viles, étaient appelés, aussi bien que les prêtres et les guerriers, à la per-



fection de la vie religieuse, c'est-à-dire à la plus haute qu'une créature de l'Éternel pût atteindre.

Pour se faire une idée de la sensation qu'une semblable prédication dut produire, il faut se reporter à cette époque à jamais bénie, où la voix des apôtres annonça au monde qu'il n'y avait en Jésus-Christ ni maître ni esclave, ni Grec ni Barbare. L'Orient, l'immobile Orient, s'émut à la voix de Sakia jusque dans ses dernières profondeurs. Il sembla que les peuples de la haute Asie, si longtemps courbés sous le joug du despotisme, allaient relever vers le ciel un front humilié par tant de siècles de tyrannie. D'ardents prédi-



cateurs de la foi nouvelle, sans s'effrayer des distances et des persécutions, allèrent la prêcher à Ceylan, à Java, à Bornéo, à Sumatra, en Chine, au Thibet, au Japon et jusque dans les déserts de la Sibérie. A leur voix, les couvents sortirent du sol comme par enchantement.

La vie monastique s'organisa, plusieurs siècles avant les Paul, les Antoine et les Pacôme, dans les solitudes de l'extrême Orient. L'obéissance, la pauvreté, le célibat, les pratiques de la vie ascétique, furent les règles principales imposées à toutes les communautés bouddhiques, dont le développement fut surtout prodigieux au Thibet. — De fervents religieux, comme



l'auteur du *Foë-kouë-ki*, entreprirent de longs pèlerinages dans les sanctuaires vénérés et dans les couvents qui conservaient, avec les reliques de Bouddha, la tradition plus ou moins fidèle de ses enseignements.

On put croire un instant que cette grande révolution morale exercerait sur les peuples de l'Asie une profonde influence. Mais le vague panthéisme prêché par Sakia, le génie des peuples asiatiques, la force toute-puissante des coutumes, la décadence rapide des institutions monastiques, les vices inséparables de ce système d'organisation religieuse, ne tardèrent pas à rendre inutiles les efforts de



l'intrépide solitaire, qui est devenu pour tant de peuples l'incarnation même de la vérité incréée.—D'une théorie religieuse, que son fondateur voulait faire servir à l'affranchissement de l'Inde, sont sorties successivement les formes les plus étranges du despotisme spirituel et temporel : la papauté du grand Lama qui règne au Thibet, la bizarre autorité religieuse qui gouverne les îles du Japon, le pouvoir absolu de ces princes qui sont de nos jours les types les plus complets d'une autorité capricieuse et oppressive tout à la fois, et qui, sur le trône de la Corée ou de la Cochinchine, étonnent le monde civilisé par des cruautés dignes des plus mauvais jours de la Rome impériale.



Il est impossible que cette vaste organisation de la vie monastique ait été complètement inconnue à l'Asie occidentale, et même aux peuples de la Grèce et de l'Italie. L'institut fondé par Pythagore, cet homme tout pénétré du génie de l'Orient, la République rêvée par Platon, cet intrépide voyageur, ne semblent-ils pas en bien des points une imitation des idées du brahmanisme et du bouddhisme? — Mais c'est surtout dans les communautés juives ou égyptiennes des Esséniens que cette imitation frappe les regards des observateurs les moins attentifs. Philon, dans son curieux traité *De la vie contemplative*, a fait un portrait idéal de ces ascètes, dont les monastères existaient en Palestine, à l'épo-



que même de la prédication du Christ et des apôtres.

Les fondateurs de l'église chrétienne ne montrèrent aucun enthousiasme pour les doctrines et les habitudes des Esséniens. Jamais vie ne fut plus mêlée que la leur au mouvement religieux et social de leur époque. Rien ne rappelle chez eux le goût des Yoguis pour la contemplation, les pratiques formalistes des monastères bouddhiques et des communautés esséniennes. A l'exemple du Christ, ils ne méprisent ni les publicains ni les pécheurs; leur existence est essentiellement militante; leur œuvre est inspirée par un dévouement fraternel aux intérêts de tout ce qui



souffre, de tout ce qui méconnaît la grandeur des « années éternelles. » Au lieu d'essayer la réforme du monde, comme l'avait fait Sakia-Mouni, par le développement d'institutions mystiques, ils prêchent une morale accessible à tous, bonne pour le maître et pour l'esclave, pour la vierge et pour le soldat, pour toute intelligence capable de comprendre l'Évangile, pour tout cœur disposé à l'aimer.

La vraie religion, la religion universelle, la religion en esprit et en vérité, qui contenait tous les éléments d'émancipation et de progrès, était enfin annoncée au monde ! Le rêve de Sakia était réalisé. Le régime des castes, qui avait coûté tant



de sang et de larmes à l'humanité, était condamné au tribunal de la justice inflexible ; la vérité ne devait plus être renfermée dans le sanctuaire, comme un patrimoine sacré des races divines : elle était devenue le bien de tous les enfants de Dieu, et le dernier des esclaves enchaîné dans l'*ergastulum* pouvait l'invoquer comme le successeur d'Auguste sur le trône des Césars. Des siècles s'écouleront peut-être encore avant qu'on comprenne bien le véritable caractère et la grandeur de cette prodigieuse révolution morale, opérée par des moyens si simples en apparence, sans qu'il fût nécessaire, comme au temps de la prédication du bouddhisme, de transformer le monde en



un vaste monastère, pour lui faire conquérir l'égalité et la fraternité.

Le christianisme s'établit donc dans le monde sans le concours des institutions monastiques ; mais à peine avait-il triomphé de ses nombreux adversaires, des pontifes, des empereurs, des hommes d'État, des multitudes aveuglées et féroces, qu'un Égyptien d'un caractère énergique et ardent, donna subitement au monachisme une immense popularité. Je ne parlerai pas de Paul, fuyant au désert la persécution de Décius. C'est là un fait isolé et qui n'eut pas de conséquences. Il n'en fut pas ainsi de la tentative faite par saint Antoine pour établir dans les



déserts de sa patrie, une organisation monastique, semblable à celle de la haute Asie. Toutes les circonstances de cette remarquable tentative nous sont complètement connues; car Antoine a trouvé dans le célèbre Athanase un historien aussi éloquent que sympathique. Or, il résulte de ces documents, dont l'importance n'est pas assez comprise, que le jeune Égyptien vit dans les pratiques du monachisme, telles que l'Orient les avait toujours vantées, l'idéal le plus complet de la perfection évangélique.

Quoi qu'il en soit de la vérité absolue de cette théorie, qui nous semble reposer sur une interprétation très-défectueuse du



Nouveau-Testament, du vivant même d'Antoine, l'influence des moines devint considérable. Malgré les rudes adversaires que ce nouveau genre de vie trouva au sein même du christianisme, des hommes de la trempe d'un Athanase et d'un Jérôme étaient bien capables de lui donner, par leur approbation, une vogue extraordinaire. Un esprit véritablement organisateur, habitué comme Ignace de Loyola à la discipline militaire, Pacôme, assura à l'œuvre d'Antoine une stabilité qu'elle n'avait jamais eue. Plus tard, le célèbre prélat qui gouvernait l'église de Césarée devint le législateur des couvents, et il essaya par des règles fort connues de les préserver des exagérations, souvent



grotesques, dans lesquelles ils étaient tombés jusque-là. Élevé dans toutes les sciences des Grecs, Basile se proposait d'imposer un frein salutaire au mysticisme effréné des imaginations ardentes de la Syrie et de l'Égypte. Caractère énergique et ferme, mêlé à toutes les grandes affaires religieuses de son époque, plein d'estime pour la vie solitaire, qu'il considérait comme complètement conforme aux conseils évangéliques, son esprit pratique lui faisait sentir l'importance d'organiser cette force irrégulière que le monachisme mettait au service du christianisme, et qui, mal dirigée, pouvait jeter la discorde et même l'anarchie dans les rangs des défenseurs de l'Église. Il réussit sans doute dans une



certaine mesure, mais il ne pouvait communiquer aux monastères orientaux l'esprit d'ardeur et de conquête qui anima, depuis, les disciples de saint Benoît dans les contrées de l'Occident.

Les moines d'Orient ont trouvé dans ces derniers siècles de nombreux adversaires. Les écrivains protestants, et après eux les partisans de la philosophie du xviii^e siècle, se sont attachés à peindre tout ce qu'il y avait d'excentrique dans leur genre de vie; ils ont tourné en dérision les hallucinations étranges de leur imagination, les pénitences souvent extravagantes à l'aide desquelles ils semblaient vouloir rivaliser de folie avec les ascètes



du brahmanisme. Les illusions d'un Antoine, les minuties d'un Arsène, la colonne d'un Siméon ont fourni matière aux intarissables satires de l'esprit voltairien. Pour juger les hommes de ce temps d'enthousiasme, il faut tenir compte jusqu'à un certain point des circonstances dans lesquelles ils ont vécu, des idées qui devaient les inspirer, et même des passions inséparables d'une époque de crise et de déchirements.

Le paganisme étalait encore aux yeux du monde le scandale d'un sensualisme effréné ; la grande Babylone présentait aux nations « le vin de la prostitution ; » le genre humain, incapable dans son im-



mense majorité, de comprendre la sainteté et la grandeur de l'Évangile, perdait dans de grossières voluptés tout sentiment de ses destinées immortelles. La régénération sociale, que le monde attendait, semblait indéfiniment retardée, si des hommes d'une foi capable de transporter des montagnes, et de ne reculer devant aucun sacrifice, n'offraient à l'univers, ravi d'admiration, le spectacle d'un dévouement sans bornes et d'une énergie indomptable. Ces hommes, Dieu les appelait au désert. Il leur inspira le courage nécessaire pour briser les liens les plus chers.

Ce n'était pas assez d'enseigner à la société antique le détachement des passions



de la chair et du sang, qui avaient produit dans son sein des désordres capables d'étonner maintenant les imaginations les plus perverses; il fallait encore lui apprendre la justice et la fraternité chrétiennes. Le régime des castes avait jeté dans tous les cœurs les plus profondes racines; ceux qui acceptaient spéculativement le grand principe de l'égalité évangélique l'oubliaient facilement dans la pratique. Les maîtres du monde ne craignirent pas, au milieu même de Byzance, devenue chrétienne, de s'appeler *Éternité*. Les *clarissimes* et les *illustrissimes* de la cour des indignes successeurs d'Auguste ne dissimulaient pas la surprise que leur causait la sublime impartialité de l'Évan-



gile, qui présente tous les enfants d'Adam comme des créatures frappées d'un antique anathème, et dont aucune ne peut se passer de la grâce de Jésus-Christ.

Mais quand on vit dans les monastères des premiers siècles tous les rangs confondus dans l'égalité de l'obéissance et de la pauvreté; lorsque les grands de Rome, comme Arsène, prirent place dans les cellules de la Syrie et de l'Égypte à côté des pâtres et des esclaves; quand Constantin, devenu maître du monde, envoya au désert chercher les conseils d'Antoine; lorsque le grossier vêtement des paysans de l'Égypte eut été porté dans la solitude par un Jérôme ou par un Chrysostome, le



monde comprit enfin qu'une nouvelle loi, supérieure à toutes les théories philosophiques, réalisait une merveille qu'un Socrate ou qu'un Platon aurait déclarée impossible.

Si l'impression produite par la vie extraordinaire des solitaires fut immense au sein de la société païenne, elle ne devait pas être moins grande parmi les barbares, qui franchissaient déjà les frontières, et tournaient partout des regards menaçants vers la cité des empereurs. Les Vandales, les Huns, les Gépides, les Alains n'étaient guère préparés à comprendre toute la sublimité du sermon sur la montagne. Ces peuples enfants, au cœur sim-

v



ple, à la vive imagination, d'une incroyable mobilité d'esprit, d'une ardeur passionnée, que rien ne pouvait contenir, écoutaient avec respect des hommes qui leur paraissaient presque divins, tant ils étaient détachés des nécessités de la vie matérielle.

Les chefs de ces tribus farouches, qui traitaient avec un superbe dédain les envoyés des empereurs et les sénateurs de Rome, baisaient avec respect la robe de bure d'un anachorète, et l'écoutaient avec admiration parler d'un Dieu mort pour le salut des hommes. Les barbares de l'Asie venaient au pied de la colonne de Siméon entendre de sa bouche les mystères de la vie éternelle. Qui sait si



les peuples qui se précipitaient du fond de l'Asie sur l'empire dévasté ne croyaient pas retrouver, dans ces hôtes des déserts, les pacifiques prédicateurs de la religion de Bouddha, dont la voix avait retenti jusqu'au fond de la Sibérie? Quoi qu'il en soit, les populations orientales ont pour la vie contemplative une vénération instinctive, et le respect enchaîna plus d'une fois leur main, qui se levait pour frapper les apôtres de l'Évangile. Les Slaves et les Germains, quoiqu'ils fussent établis depuis longtemps sur le sol de l'Europe, et qu'ils eussent oublié les coutumes de l'Orient, n'écoutèrent-ils pas avec un inexprimable ravissement les Cyrille, les Méthodius, les Winfried et les Columban?



Il faut enfin, si l'on veut juger avec impartialité les premiers monastères, se rendre bien compte de l'état social de cette époque, et des causes qui poussaient au désert tant d'intelligences élevées et de cœurs généreux. Quoique le christianisme eût pris droit de cité dans la société gréco-romaine, il n'avait pu en changer la direction générale et le funeste esprit. Une servitude intolérable pesait sur toutes les âmes. Ce pouvoir impérial, qui trouve maintenant des apologistes peu désintéressés (1), était la plupart du temps dans les mains de princes féroces ou imbéciles. La force était à tous les degrés de la hiérarchie sociale la seule loi que l'on consentît

(1) Voy. A. ROMIEU, *l'Ère des Césars*.



unanimement à reconnaître. N'était-ce pas elle qui disposait du trône du monde, et l'épée des soldats n'était-elle pas le véritable sceptre de l'univers? Aussi, rien ne saurait donner une idée de la lâcheté dans laquelle s'engourdissaient les âmes, et de cette émulation dans la servilité et dans l'abjection, qui est le caractère de toutes les époques de décadence.

Ceux qui avaient conservé quelques étincelles du feu sacré, et dans lesquels l'Évangile avait réveillé tous les nobles instincts, ne devaient-ils pas prendre en antipathie un ordre social qui n'avait pas le moindre sentiment des droits de la justice et de la vérité? Au lieu de ramper

v.



avec la foule aux pieds des césars de Rome ou de Byzance, ne valait-il pas mieux aller chercher au désert le règne de l'égalité, de la vertu et de la fraternité? Les lois de Rome n'étaient pas les lois de la Thébàïde, et l'on voyait commencer, au seuil des monastères, un monde nouveau qui prenait pour règle unique les divines maximes de l'Évangile. Le gouvernement d'un Hilarion ou d'un Pacôme semblait paternel et doux, quand on avait longtemps vécu sous la domination des maîtres de l'univers. De même qu'au moyen âge, on trouvait dans la solitude des cloîtres un refuge contre la tyrannie des barons féodaux ; ainsi l'on cherchait alors au désert un refuge contre un pouvoir



d'autant plus redouté, que, pour échapper à ses atteintes formidables, il aurait fallu franchir les limites du monde civilisé.

Cependant les institutions monastiques, telles qu'elles furent dès le commencement constituées dans l'Orient chrétien, portaient en elles un germe de décadence et de mort. Le principe même sur lequel elles reposaient était loin de pouvoir soutenir la comparaison avec les vraies maximes de la perfection chrétienne, que nous trouvons dans les discours du Rédempteur et dans les lettres des apôtres. Le Christ et ses disciples se sont fait des combats de la vie chrétienne une idée bien différente que les Arsène ou les Macaire.



Pour eux, il ne s'agit pas de fuir le monde, si dépravé qu'on veuille le supposer, mais de lutter contre les éléments mauvais qu'il renferme, par la puissance du bien et l'énergie des bons exemples. Opposer à l'égoïsme, qui est l'essence même de l'esprit mondain, toute l'abnégation héroïque du dévouement chrétien : telle est la règle qui doit diriger les actions d'un véritable disciple de l'Évangile. Désespérer de la cause de la vertu et de la vérité, est-ce avoir une confiance complète dans le pouvoir et dans la bonté du Père céleste? Celui qui fait du grain imperceptible du sénevé une plante capable d'ombrager les oiseaux des champs, quand le temps marqué par ses desseins sera



venu, assurera le triomphe du royaume des cieux, qui doit un jour renfermer dans son vaste sein tous les peuples de la terre. Le Dieu qui donne la nourriture aux corbeaux des forêts et la splendeur aux lis de la prairie ne veillera-t-il pas sur ses enfants bien-aimés, quand même l'univers tout entier se soulèverait contre eux? L'Éternel, qui ne laisse pas mourir sans sa permission le plus petit des passereaux, n'a-t-il pas compté tous les cheveux de ses serviteurs, et ne cache-t-il pas ses enfants à l'ombre de ses ailes?

S'il en est ainsi, désespérer de faire régner sur la terre les célestes maximes de



l'Évangile; s'enfuir avec dégoût au fond des déserts pour ne plus voir les orgies des sociétés en décadence; songer uniquement à sauver son âme, sans s'occuper du salut de ses frères, est-ce agir en véritable disciple de celui qui a passé toute sa vie au milieu des publicains et des pécheurs, qui n'a pas même repoussé les courtisanes, qui a révélé la vérité et le règne de Dieu à ceux que la synagogue considérait comme indignes même de vivre? Est-ce imiter les apôtres, qui, seuls dans l'univers, ignorants et faibles, ont osé attaquer en même temps le judaïsme et l'idolâtrie, résister au Sanhédrin et aux proconsuls de Rome? Ces marchands de poisson, qui ont changé la face du monde,



n'auraient-ils pas eu le droit de déclarer impossible la conversion de l'univers par de si faibles instruments, de secouer sur Jérusalem, sur Athènes et sur Corinthe la poussière de leurs pieds, et d'aller pleurer au désert, comme Jérôme, sur l'irréparable corruption de l'humanité ?

Mais non, ils avaient en eux ce véritable esprit chrétien, que nos contemporains comprennent si peu, esprit de confiance sans limites et de dévouement *insensé* aux intérêts du genre humain. Ils tombèrent l'un après l'autre sur le champ de bataille où le Maître divin les avait envoyés ; ils tombèrent, mais leur sang, répandu sur la terre altérée, devenait la



semence des chrétiens : mais chacune de ces morts glorieuses était le signal d'une nouvelle conquête pour la justice et pour la vérité ! Les pieux Esséniens, au fond de leurs tranquilles monastères, absorbés par la contemplation des choses divines ; les successeurs de Platon, dissertant dans Alexandrie sur les béatitudes de l'extase, prenaient sans doute en pitié ces bateliers galiléens qui voulaient enseigner à des femmes illettrées, à des enfants stupides, que dis-je ? à des esclaves ! les mystères de la vie éternelle et le Verbe de Dieu, engendré dans les splendeurs des saints, incarné pour le salut du monde.

Paul était traité de visionnaire par les



magistrats de Rome et de séditeux par les grands de la Judée ; Paul avouait lui-même que sa prédication était, pour la société de cette époque, une folie et un scandale, mais l'intrépide disciple de Gamaliel, l'homme aux lèvres ardentes, une âme capable d'embrasser l'humanité tout entière ; Paul, cet héroïque patron de toutes les âmes qui ne désespèrent jamais de l'avenir et du progrès, Paul confondait les prêtres égoïstes et opiniâtres du judaïsme, annonçait à l'Aréopage lui-même la bonne nouvelle du Dieu inconnu, et avec cet élan divin qu'aucune puissance humaine ne pouvait arrêter, allait jusqu'aux pieds du trône sanglant de Néron prêcher la fraternité chrétienne. « Ce cœur-là, » dit



admirablement Chrysostome, « ce cœur-là était le cœur du Christ. »

Qu'on lise, dans les *Actes des Apôtres*, le saisissant récit des voyages de Paul, de ses luttes, de ses souffrances, de ses triomphes, et qu'on étudie ensuite la vie de saint Antoine, par saint Athanase, et l'on verra de quel côté est la vraie perfection évangélique, la véritable grandeur morale, le dévouement sérieux aux intérêts des membres de Jésus-Christ. Antoine lutte aussi sans doute, mais contre les fantômes qui naissent dans son imagination exaltée, contre les rêves d'un cœur qui souffre malgré lui de son isolement, contre les séductions de la nature orientale, qui fait



passer devant ses yeux mille spectres séducteurs. Paul lutte, non contre des chimères, mais contre les ennemis du genre humain ; non contre des songes, mais contre Rome et la synagogue réunies contre lui, contre l'univers, contre la tempête, contre tous les éléments et toutes les puissances qui semblent avoir juré sa perte. Antoine contemple, Paul agit ; et dans toutes les circonstances, ainsi que le faisaient constamment les hommes apostoliques, il donne à l'action le pas sur la contemplation.

Une des grandes fautes des moines d'Orient, et des moines en général, fut d'avoir, au contraire, fait de la contem-



plation le but suprême de toute la vie. Rien de semblable dans l'existence du Christ. C'est ordinairement la nuit qu'il se livre à la prière et à la méditation, qu'il va dans la montagne épancher son cœur devant son Père. Mais sauf ces courts moments d'oraison, il est tout entier livré à l'action ; il se consacre complètement au service de ceux qu'il nomme ses frères, et dont il est toujours la lumière et la force. Il voyage, il prêche, il combat les funestes théories des Pharisiens ; il travaille à dissiper les préjugés de ses disciples et de la foule ; il va jusque sur les monts chercher des brebis égarées ; il devient ainsi le modèle parfait de l'homme régénéré par la foi, par l'espérance et par l'amour.



Les moines, oubliant qu'il ne pouvait y avoir de plus haute perfection que celle du céleste pasteur des âmes, cédant à leur insu sans doute aux tendances irrésistibles de l'esprit oriental, à ce penchant au quiétisme, qui se retrouve chez les ascètes du brahmanisme, dans les communautés du Thibet et chez les soufis de la Perse, s'emparèrent avec avidité d'une parole obscure du Christ, qui semble préférer la vie contemplative de Marie à l'activité de Marthe (1). Ce qui caractérise ce que je nommerais volontiers l'exégèse bor-

(1) « Et Jésus répondant, lui dit : Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses ; — mais une chose est nécessaire ; et Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. »

VI.



née du Nouveau-Testament, c'est d'abandonner le sens général, l'esprit qui vivifie, pour s'attacher à un texte isolé, qui peut recevoir la plupart du temps les interprétations les plus contradictoires. A l'aide de cette méthode, les théologiens de l'église romaine abusent fréquemment de la crédulité de certaines intelligences, et parviennent même parfois à se tromper eux-mêmes.

Le principe funeste qui regardait l'action comme un mode inférieur de la vie chrétienne contenait implicitement la négation du dévouement chrétien, et devait ouvrir avec le temps la porte à toutes les extravagances, surtout dans un pays où



les imaginations ont une ardeur fiévreuse, dont les hommes de l'Occident se rendront toujours difficilement compte. En effet, l'action ne consiste pas seulement à agir dans l'ordre matériel. La vie de l'intelligence est aussi de l'activité, qu'on est amené, par une série de déductions inévitables, à condamner comme inutile et même comme très-propre à détourner de cette *passiveté* que le monachisme de tous les temps, depuis l'auteur du *Bhagavad-Gita*, jusqu'à l'écrivain inconnu auquel nous devons l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce chef-d'œuvre de la philosophie monastique.

A quoi servent les longs raisonnements



de la philosophie, les procédés compliqués de la science, les interminables recherches de l'observation, si l'on peut, en s'unissant à Dieu, contempler dans sa divine essence les idées éternelles? Aussi les moines doivent-ils prendre en pitié tout le labeur scientifique du monde moderne. L'humilité avec laquelle ils se renferment dans la contemplation cache un orgueil qu'aucune prétention n'épouvante. Il est curieux d'entendre, dès les temps les plus anciens, les ascètes du brahmanisme parler des privilèges de l'âme qui se confond avec Brahm, source de tout ce qui est. Elle est enchaînée par les liens de la matière, qui attachent à la terre les existences vulgaires. L'univers tout entier obéit à ses



lois. Elle s'élève jusqu'au plus haut des cieux et pénètre jusque dans les dernières profondeurs des enfers. Traduisez dans la langue de l'Occident ces peintures des privilèges de l'Yogui, et vous entendrez parler une sainte Thérèse et un saint François d'Assise, dont madame Guyon et Swedenborg ne sont que de pâles copistes.

En présence de pareilles prétentions, on se rappelle involontairement le mot profond de Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » A quoi, en effet, ont abouti la plupart du temps les rêves ambitieux de la philosophie monastique? Les moines ont-ils, dans leurs contemplations



sublimes, découvert des vérités inconnues au monde et perfectionné l'Évangile? L'histoire à la main, n'est-il pas, au contraire, trop facile de prouver que la nature humaine, à laquelle ils faisaient une intolérable violence, s'est cruellement vengée des sacrifices qu'on prétendait lui imposer? Ce n'est pas en vain qu'on mutile l'homme, qu'on l'empêche d'agir, de penser et d'aimer. L'intelligence et le cœur, privés des réalités de la vie, s'attachent à des rêves insensés, ou deviennent la proie de toutes les hallucinations que peuvent enfanter la solitude et l'exaltation.

Il faut lire avec une attention consciencieuse la vie des moines orientaux pour



comprendre toute la portée de cette réflexion. On dirait qu'ils ne vivent plus dans le monde réel, mais au milieu des fantômes créés par leur imagination malade. Le sombre bataillon des génies infernaux habite avec eux les solitudes de la Thébàide et de la Syrie. On croirait qu'ils n'ont abandonné la société que pour se trouver en présence d'ennemis plus redoutables que ceux qu'ils viennent de quitter. Les légions de l'abîme travaillent perpétuellement, tantôt à épouvanter leur imagination, et tantôt à la séduire. Les lions et les tigres surgissent autour de leur cellule; ils entendent siffler les hydres et les gorgones; tous les monstres rêvés par la poésie antique, les dragons fabuleux,



les chimères aux formes fantastiques jettent dans leur âme des terreurs sans cesse renaissantes.

Le désert, depuis que les moines y ont cherché le repos de l'esprit et du cœur, est devenu la résidence favorite du prince des ténèbres. Toutes les scènes racontées dans les légendes de Bouddha se reproduisent dans la vie d'un Antoine et de ses nombreux imitateurs. Jérôme, Jérôme lui-même, malgré son intelligence supérieure, est obsédé par des hallucinations étranges. Les voluptés de Rome et d'Alexandrie sont toujours présentes aux ardentes imaginations de l'Orient. Ces séductions, que leurs historiens nous peignent souvent de



la manière la plus saisissante, prennent avec le temps, à leurs yeux, un visage et un corps. Les vierges merveilleuses qui, sur les bords du Gange avaient essayé de détourner Sakia-Mouni de sa mission, reparaissent dans les monastères de l'Afrique et de l'Asie occidentale. On dirait que les divinités sensuelles du paganisme, irritées de leur défaite, se sont retirées dans la solitude pour humilier la croix dans la personne de ses héros :

« C'est Vénus entière à sa proie attachée ! »

Souvent ces scènes dramatiques, où se révèlent les éternelles agitations du cœur de l'homme, dégénèrent en légendes gro-



tesques, dont la puérité surprend même les défenseurs les plus fanatiques de la vie monastique. Il faut lire, dans le *Pré spirituel* de Jean Mosc, les ruses infinies employées par les démons pour détourner les moines de la contemplation des choses divines, pour faire naître dans leur esprit les distractions et l'ennui. De telles histoires, qui semblent faites pour amuser la crédulité des sauvages de l'Océanie, ont été cependant prises au sérieux dans tous les monastères orientaux, tant peuvent s'abaisser les superbes intelligences qui, dédaignant les lois imposées à l'humanité, brisant les affections les plus légitimes, prétendent s'élever par la contemplation jusqu'aux pieds même du trône de l'Éter-



nel ! On dirait que la Providence, voulant punir cet orgueil insensé, lui réserve les châtements qui sont les plus propres à le confondre, et à montrer la divine sagesse de la morale évangélique, dont les moines se font une idée si imparfaite et si bornée.

Ils ne craignent pas d'appliquer aux affections tout ce qu'ils disent des manifestations de l'activité humaine. Nous ne devons rien aimer ici-bas, parce qu'il n'existe pas une créature capable d'une affection sincère et désintéressée, -et que d'ailleurs nous pouvons trouver en Dieu, pour satisfaire notre cœur, la source même de l'amour et de la vie. Dépouillez de ses formes poétiques le beau livre de l'*Imitation*



de Jésus-Christ, et vous ne tarderez pas à vous convaincre de la hardiesse avec laquelle l'auteur préfère à l'Évangile les maximes de l'ascétisme oriental. Que disent, en effet, les moines les plus doctes du brahmanisme et du bouddhisme? Que les créatures ne sont qu'une vaine apparence, un rêve de l'Éternel, une pure manifestation de l'Infini, que nous devons seul chercher, trouver et aimer? Lisez l'*Introduction à la vie chrétienne*, par le fondateur de la congrégation de Saint-Sulpice, et vous seriez étonné de voir un prêtre français du xvii^e siècle raisonner comme un disciple de Bouddha, si l'on ne savait jusqu'à quel point l'esprit humain reproduit fidèlement toutes les théories du monde pri-



mitif. — Mais puisque Olier prétend, pour recommander ses idées, que sa théorie est complètement biblique il n'est pas difficile de montrer combien elle diffère profondément de la vraie doctrine de l'Évangile, commentée par le sens commun et non à l'aide des maximes brahmaniques.

Le modèle du chrétien n'est pas le sage du mysticisme hindou, mais le Verbe de Dieu plein de grâce et de vérité. Puisque les philosophes du monachisme parlent sans cesse d'imiter Jésus-Christ, pourquoi affectent-ils de supprimer les traits les plus essentiels de son caractère sacré? Est-ce qu'il croyait toute affection humaine vaine



ou trompeuse, celui qui montra tant d'attachement à Lazare, à ses deux sœurs, au disciple bien-aimé et à tous ceux qui l'entouraient? Il ne rougissait pas de pleurer sur la tombe du frère de Marthe, ce Fils de l'homme dont on voudrait faire un sage impassible et glacé. Les Juifs eux-mêmes furent, dans cette circonstance, tellement frappés de la vivacité de ses sentiments, qu'ils s'écrièrent unanimement : « Voyez comme il l'aimait ! » Est-ce bien là l'idéal que nous présente l'auteur de *l'Imitation*, quand il parle de ce chrétien accompli qui ne veut pas se trouver avec les hommes dans la crainte de devenir moins homme, c'est-à-dire, en langage ordinaire, moins insensible à tout ce re-



garde les épreuves et les souffrances de ses frères? Celui qui pleura sur Jérusalem, menacée des plus terribles châtiments, ressemble-t-il beaucoup à ces sectaires tellement détachés des choses de la terre qu'ils ne veulent jamais entendre parler que de la céleste patrie?

Il faut toute la puissance de l'esprit de parti pour qu'on ne soit pas à chaque instant frappé de la différence essentielle qu'il y a entre la vie du Sauveur et les maximes de ceux qui se proclament audacieusement ses disciples par excellence. Sans doute, le Verbe de Dieu fait chair nous a appris à tout sacrifier à la gloire de Dieu et aux intérêts de l'humanité; mais



il n'a jamais prétendu immoler sur les autels du fanatisme pharisaïque, qu'il a tant de fois condamné, les sentiments qui font la force et la grandeur de tous les véritables chrétiens.

Je viens de montrer, dans le Christ, l'inflexible adversaire des préjugés du pharisaïsme. Les moines aussi, entraînés par l'exemple du divin Maître, maudissent ces pharisiens qui ont été les plus ardens persécuteurs de la vérité incarnée. Cependant une étude approfondie des habitudes de cette secte, deviendrait pour eux la source des plus grands embarras. L'Évangile, avec sa concision ordinaire, ne fait mention que de certaines habitudes



de cette école; mais le Talmud est plus complet. On croirait, en lisant le portrait qu'il nous fait du genre de vie des pharisiens les plus estimés, lire quelque légende monastique. Il nous les montre marchant les yeux tellement baissés, qu'ils se heurtaient aux angles des maisons (comme saint Bernard qui longea toute une journée les bords du lac de Genève sans soupçonner son existence); s'enveloppant la tête de capuchons, afin de n'être pas distraits de leurs sublimes méditations; inventant chaque jour (comme un saint Dominique l'Encuirassé) de nouvelles mortifications tout à fait semblables à celles des Tapaswis et des Sannyasis de l'Inde.



Ces analogies que l'on constate entre le pharisaïsme et les sectes de la haute Asie n'ont rien qui doive nous surprendre ; car les pharisiens, malgré leurs prétentions à l'*orthodoxie*, étaient, dans le judaïsme, les représentants des idées orientales, de même que les moines personnifient, dans l'église chrétienne, cet esprit du paganisme, cette tradition de l'illuminisme et du despotisme, contre laquelle le Christ a tonné tant de fois, quand il défendait à ses disciples de prendre le nom de *père* et de *maître* (1) ; d'accepter les premières places ; de

(1) « Car, dit-il, vous n'avez qu'un père qui est aux cieux. » Qu'en pensent les Révérends Pères de toutes les couleurs ? Bah ! l'Évangile est un livre si vieux, et qui, d'ailleurs, ne doit pas être traduit sans un grand péché. Je le crois bien !



convoiter la puissance ; de considérer le pouvoir comme un bonheur et comme un privilège. Il faudrait reproduire ici la moitié de l'Évangile pour résumer toute la doctrine du Verbe de Dieu sur ce point capital.

Je viens de prononcer le nom de despotisme. Je dois donc démontrer qu'ici cette expression n'est pas trop forte. Non-seulement les moines sont entraînés vers les systèmes absolutistes par leur prédilection pour les idées de l'Orient païen, mais par leur admiration exclusive pour l'organisation monastique. A leurs yeux, comme aux yeux des disciples de Bouddha, le monastère est l'idéal d'une société bien



réglée, et, dans tous les lieux où ils deviendront les maîtres, ils organiseront un état social, comme celui du Paraguay, où les actes les plus intimes de la vie étaient réglés par le son de la cloche, une république d'automates gouvernée par une aristocratie de robes noires. N'entend-on pas chaque jour, dans les pays soumis à Rome, les hommes qui ont la franchise et la logique de leurs idées, — chose du reste assez rare, — affirmer que l'église, étant l'âme de la société civile, doit en diriger tous les mouvements? Cette société n'étant à leurs yeux qu'un cadavre sans vie et sans nom, n'est-il pas naturel qu'ils aspirent à lui donner une intelligence et un cœur?



Sans doute de pareilles maximes n'ont jamais été professées dans notre église d'Orient. On n'y a pas encore oublié le principe évangélique : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; » mais, dans cette église, comme dans toutes les autres, l'influence du monachisme a généralement paralysé le développement des intelligences et des caractères ; elle a constamment substitué « la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie ; » favorisé ce formalisme pharisaïque que le Rédempteur a tant de fois condamné ; enlevé à des races généreuses l'ardeur dont elles avaient besoin pour lutter contre les plus redoutables ennemis. N'est-ce pas un spectacle instructif que celui des peuples qui ont subi le plus pro-



fondément l'action monastique, quelque fût sa forme extérieure? L'Inde, la Chine, l'Irlande, l'Italie, la Pologne, le Thibet, etc., ne semblent-ils pas voués à devenir éternellement la proie des conquérants étrangers, sans que leurs nombreux sanctuaires, consacrés à la contemplation des choses divines, aient jamais pu détourner l'orage de leur tête? Pourtant la prétention favorite des couvents n'est-elle pas de protéger les peuples par leur intercession aux pieds de l'Éternel, et d'arracher de ses mains la foudre?



LA VIE MONASTIQUE

DANS

L'ÉGLISE ORIENTALE.



I

« L'humilité est la livrée de Dieu, et l'orgueil est celle du diable, » disait en riant une jeune femme, qui, le bâton de pèlerin à la main, se disposait à quitter son château, aux environs de Moscou, par une belle matinée de juillet. Les personnes qui remplissaient la cour, intendants, ser-



viteurs , paysans , s'étonnaient de la voir partir ainsi , vêtue simplement d'une robe de taffetas noir , avec un petit chapeau de paille sans garniture , chaussée de légers brodequins , comme si elle se fût apprêtée à parcourir les allées sablées de son jardin. Elle était suivie de trois vieilles paysannes , de deux jeunes filles et d'une servante.

Madame Massanopoulo n'était pas Russe : il était aisé de le voir à son teint brûlé , à son œil noir , et surtout à l'embarras qu'elle avait à s'exprimer dans la langue du pays. Ces sons gutturaux , auxquels sont habitués les Moscovites , ne peuvent être produits que par les gosiers slaves , et le sont très-difficilement par ceux qui sont fami-



liarisés avec la prononciation harmonieuse de l'italien, ou avec la douceur du grec.

Quel est donc le mobile qui a pu animer d'un pareil esprit de mortification, en plein XIX^e siècle, ce brillant papillon, qui avait mérité la renommée d'élégance et de mondanité dans tous les salons où ses ailes avaient laissé quelques atomes de leur poussière dorée? Elle nous dirait avec simplicité que c'est l'ennui seul, l'ennui, ce grand fléau, devant lequel viennent toujours échouer les meilleures dispositions, les plus fermes principes, et même parfois les plus nobles sentiments d'une moitié de l'humanité. Pour les femmes, le bien comme le mal arrive le plus souvent par une im-



pulsion spontanée et par un singulier hasard.

On doit naturellement se demander si cette pèlerine, qui subissait si facilement les atteintes de l'ennui, avait conservé cette foi vive et fervente qui se concilie sans peine avec les plus douces illusions du printemps de la vie. — Cette question, ils se la faisaient probablement aussi, ceux qui la voyaient redouter si peu une entreprise propre à fournir l'occasion d'un pompeux étalage de protestations attendrissantes à celles qui vont bien loin chercher l'Éternel, comme si elles ne l'avaient pu trouver dans les murs paisibles de leur oratoire. Elle, au contraire, voulait plaire



à Dieu et songeait très-peu aux hommes ; elle redoutait moins leurs jugements que la profanation des sentiments les plus sublimes. Ces sentiments deviennent méprisables quand l'hypocrisie les exploite ou que la superstition les avilit. Sincère avec le Ciel, elle l'était avec le genre humain et avec elle-même. « L'exaltation religieuse, » disait-elle souvent, « nous donne les ailes de la colombe pour atteindre au trône du Très-Haut ; mais, lorsqu'elle n'est que l'enveloppe d'un cœur glacé, c'est un joyau sans valeur, qui renferme un insecte venimeux. Le savant consciencieux n'affiche pas une fausse science, le noble d'antique race n'étale pas ses parchemins, et le vrai croyant porte Dieu dans le sanc-



tuaire de son âme convaincue.» Ainsi, madame Massanopoulo était chrétienne très-fervente du rite grec ; cependant elle avouait volontiers qu'elle avait été attirée par l'amour de l'inconnu vers un couvent, tout aussi bien qu'elle eût pu l'être par un combat de gladiateurs, si le cirque antique avait encore existé.

Elle était un jour seule à sa croisée ouverte, soupirant après son beau ciel de la Grèce ; souffrant autant de la monotonie répandue sur toute la nature que du paisible confort et du luxe, dont on l'entourait, de même qu'on étale des jouets pour faire cesser les pleurs d'un enfant capricieux. Elle regardait au bas de sa fenêtre



les pâles fleurs écloses dans des parterres soignés, à la sueur de bien des fronts, puis elle cherchait en vain dans l'air leurs parfums qu'elle ne retrouvait nulle part. Où étaient donc ces senteurs dont elle avait aimé à s'enivrer dans d'autres régions ainsi que d'une voluptueuse essence venue directement des régions célestes? Il lui semblait qu'ici ces fleurs devaient être mortes comme ses doux rêves s'étaient envolés.

C'est alors qu'une mendiante murmura tout bas sa modeste prière ; et, lorsqu'elle eut pris les quelques copecs de cuivre qu'une main gracieuse fit tomber à ses pieds : « Sois bénie ! » s'écria-t-elle, « cha-



ritable mère des pauvres, j'irai porter un
cierge en ton nom au couvent de notre
glorieux saint Serge. » — Ces mots furent
comme un éclair pour l'intelligence assou-
pie de la jeune femme que le spleen pos-
sédait déjà. « Les vœux de cette pauvre
vieille, dit-elle, ont été bien vite exaucés :
car la vie va m'être rendue, si je puis
m'arracher à ce milieu où je végète, pa-
reille à ces Chinois qui sourient si bé-
névolement sur ma cheminée, les yeux
fixes, la bouche entr'ouverte, et les mains
pendantes sur leurs genoux ramassés.
Ceux qu'ils représentent sont peut-être
heureux dans leur stupide béatitude, si
toutefois ces nobles portraits d'une nation
où les formalités remplacent les sentiments,



ne sont pas des fictions d'une imagination fantasque. Pour moi, j'admire ces gens-là sans les comprendre. Créés comme les autres hommes, il leur manque pourtant une partie essentielle... le cœur. »

Une fois sa résolution bien arrêtée, elle abandonna sans regret ses champs et cette riche campagne, où la main de l'homme semblait seule avoir travaillé à la place de Dieu. Quelle pauvre copie de l'incommensurable grandeur ! Comme la triste fille de l'Attique soupirait de pitié en cueillant les grappes transparentes de raisin, les pêches veloutées, les melons d'Italie et la figue succulente, dans l'air étouffant des serres chaudes ! Les fruits, que la nature



avait destinés à être mûris aux rayons ardents d'un soleil bienfaisant, devaient être naturellement privés de saveur, comme les fleurs l'étaient de leur doux parfum. Elle éprouvait aussi la même absence de toute espèce de satisfaction, en se trouvant dans les murs aux riches lambris de ses deux maisons seigneuriales. L'une, bâtie en bois, lui servait d'habitation pour les deux mois les plus chauds de l'année, et se composait d'énormes salons percés partout de portes et de fenêtres. L'autre, aux murailles de briques, ne s'ouvrait qu'à l'automne. Là, dans des chambres moins vastes, la jeune châtelaine allait se blottir dès la fin du mois d'août, inquiète et frissonnante, près de l'énorme



poêle en porcelaine, qui montait jusqu'au plafond. Elle y écoutait avec impatience la pluie glacée qui battait les carreaux, et le mugissement des vents impétueux qui déracinaient les frêles bouleaux. et emportaient le chaume des toits et les clôtures des vergers.



II

La pèlerine traversa sans s'arrêter les quelques verstes qui séparaient son château de Moscou. Transportée pendant le trajet dans un milieu tout nouveau pour elle, elle renaissait dans cette existence inconnue, mais dont l'étrangeté même la charmait.



C'est sur la vieille route de Kalouga, raboteuse et coupée d'ornières, qu'elle eut pour la première fois l'instinct vrai et profond d'appartenir réellement à la vaste humanité. En se trouvant au niveau de l'homme de peine, avec lequel elle marchait côte à côte, elle pouvait enfin, sans rougir, s'appeler sa sœur selon l'Évangile ; son cœur en éprouvait une surabondance d'amour et de charité qui l'inondait de bonheur.

Elle avait suivi cette route que le sillon des roues avait seul tracée, jusqu'au moment où elle vit Moscou s'étendre comme une immense cité orientale devant ses yeux éblouis. — Sur le fond assombri de l'horizon, les coupoles dorées, les mille



clochers des églises, les larges bâtiments blancs ou roses, ressortaient en relief. Une légère vapeur les enveloppait comme une gaze transparente, et celui qui eût vu briller d'un si vif éclat ces cathédrales bizarres, ces hardies colonnades, ces palais somptueux, les eût pris pour quelque apparition fantastique. — La vaste étendue de l'antique capitale des Czars frappa ses regards. Les maisons, jetées sur des hauteurs, enfoncées dans des vallées, suivent le cours tortueux de la triste Moskova dont elles animent les bords.

Les colossales constructions de la grande cité paraissaient, à l'imagination charmée de la pèlerine, des temples conservés au



milieu de l'oublieuse Europe comme un débris de la primitive civilisation asiatique. — En effet, une imposante idée du passé saisit l'âme dans la ville silencieuse. C'est cette impression de regrets et de rêverie que produisent partout les ruines gigantesques. Ici, ce ne sont pas les murs que la pensée voudrait revêtir de leur premier éclat, mais bien ces ombres qu'on voit errer autour de soi, semblables à des fantômes. C'est là la vraie ruine que Pierre le Grand a faite d'une main, pendant que de l'autre il transformait, pour un peuple nouveau, en jardins merveilleux, les marais bourbeux de la Néva, — car il voulait que sans regrets, perpétuellement tourné vers l'Occident, ce peuple y



pût aspirer librement les souffles étrangers apportés par les flots de la Baltique.

· Le Kremlin est désert ! — Mais ces murs antiques semblent retentir encore de la voix du nouveau César, qui, un jour, y rendit des décrets, avec le sceptre du monde à la main, dans le palais favori d'Ivan le Terrible. L'étroite enceinte du vieil édifice, se mirant dans la rivière plaintive, domine, du haut de la colline, toute la ville couchée à ses pieds. Le palais, nouvellement bâti, d'une architecture régulière, et dont le toit resplendit de dorures, oppose un vif contraste aux tours bariolées qui l'encadrent, bleues, roses ou jaunes, bâties sans règle ni symétrie.



Leurs formes contournées, s'élevant en spirales, parfois aplaties, ou bien lourdement voûtées, n'ont aucun style qui leur soit propre, si ce n'est ce genre morisque ou byzantin, qui nous révèle tristement la décadence de l'art architectural.

Bientôt notre pèlerine est arrêtée dans sa course, par la foule qui se presse et se heurte pour parvenir à la petite chapelle d'Iverski, qu'on découvre à peine au fond d'une place. Là, vieillards, femmes, enfants, pauvres et riches, se prosternent au milieu d'une multitude de bougies. Leurs soupirs sortent confondus, comme d'une seule poitrine, et leurs regards humides



se portent sur l'image de la Vierge, perdue dans un nuage d'encens. C'est aux pieds de cette Reine des douleurs, que tous les cœurs viennent déposer leurs chagrins ou leur espoir, leurs plaintes et leurs prières. Madame Massanopoulo était douée d'une imagination trop vive, d'une âme trop aimante, pour ne pas attacher à son tour ses lèvres brûlantes sur des traits destinés à représenter celle que notre Dieu a choisie pour mère parmi toutes les femmes.

Ceux qui voient dans les images une pratique idolâtrique, oublient la pureté que le christianisme a dû répandre sur tout ce qu'il entoure de sa sainte auréole.



D'où vient donc que se montrant tellement sympathiques pour tout objet qui frappe les yeux et les sens, ces mêmes hommes, prêts à s'emparer d'un chiffon de papier, d'une mèche de cheveux, du moindre souvenir qui leur rappelle l'objet de leur amour, se révoltent contre tout symbole religieux capable de réchauffer leur cœur trop tiède parfois? — Notre esprit ne doit monter vers le Très-Haut, qu'illuminé de son feu le plus ardent; si nous ne l'abandonnons pas à l'inspiration qu'éveillent en nous les choses extérieures, il est rare qu'il puisse parvenir jusqu'au trône de l'Éternel, avec la ferveur nécessaire. Et ceux mêmes, étrange contradiction! qui ont rejeté sans réflexion



hors des églises, les représentations des événements relatifs à notre croyance, ont pourtant suspendu, sur leurs murs dégar-nis, les portraits des docteurs de la foi nouvelle : ils sentaient instinctivement que ces figures aimées devaient inspirer noblement leurs âmes et les porter plus vivement vers des pensées sublimes. Comment donc les chrétiens n'auraient-ils pas le droit de s'entourer de tout ce qui rappelle le Christ à leurs yeux et à leurs cœurs? L'ombre même de ce que nous aimons sincèrement nous est douce et chère. — Si pourtant des peuples enfants ont transformé avec le temps ces bois peints en un objet de culte, il aurait fallu, avant d'en priver les sens qui ont besoin



d'être captivés. travailler énergiquement à éclairer les intelligences faibles, ignorantes et superstitieuses. On aurait dû, pour empêcher ces abus, présenter ces tableaux aux formes idéales, comme des portraits chéris, pareils à l'image de nos parents que nous portons nuit et jour sur nos cœurs.

A quelques pas de cette chapelle, la pèlerine se trouva devant la cathédrale de Saint-Basile, surmontée de dix-sept tours, chacune de couleurs et de formes différentes. Si l'on en croit la tradition, l'architecte qui l'a élevée, fut privé de la vue quand il eut posé la dernière pierre, afin qu'il n'y eût plus au monde une œu-



vre semblable. Ce remarquable monument, tout en mosaïque, excite l'attention et l'intérêt, si toutefois l'art, dénué de la pureté des règles, peut satisfaire des regards habitués à la noble et grandiose simplicité de l'architecture hellénique.

Le nombre d'églises et de couvents que renferme Moscou, est incalculable. On dirait que cette ville n'appartient qu'à la prière. La foule assiège perpétuellement ces églises, ces couvents, si multipliés qu'ils soient. La plus simple image de saint, suspendue au coin d'un vieux mur, est entourée de fidèles empressés.

Lorsque madame Massanopoulo fut arri-



vée à la barrière où débouchait la chaussée qu'elle allait suivre, elle s'assit fatiguée sur une poutre d'un large pont, suspendu au-dessus des rails du chemin de fer qui conduit à Saint-Petersbourg.



III

Le regret du passé diminue souvent le prestige que porte en soi l'attrait de l'inconnu. Notre voyageuse détourne son regard, tout à coup attristé, de la route où elle ne doit trouver aucun souvenir, aucune affection, pour le porter sur celle qui mène à la bruyante capitale. Jamais peut-être



encore, le mouvement, les fêtes et les bals. n'ont aussi vivement troublé son esprit inquiet. Tout lui apparaît sous des formes idéales, tout, excepté cette triste allée où elle doit marcher bientôt. — Hélas! nous naissons et nous mourons ainsi avec le dégoût du présent, la douleur du passé, l'espoir sans cesse trompé d'un avenir meilleur.

Le soleil couchant embrase tout l'horizon des teintes les plus éclatantes, et la vaste plaine, qui s'étend à gauche du pont, se colore de nuances dorées. A droite, et par un contraste qui n'est pas sans charme, on voit l'épaisse forêt de Sakolinki, cette promenade chérie du peuple de Moscou, où



les rires et la musique, le chant des bohémiens et le roulement des équipages, se confondent au milieu d'un épais fourré de sapins; là aussi les samovars (1), dispersés par centaines sur le gazon brûlé, répandent leur vapeur dans l'air. En arrière du pont, s'étend Moscou, la ville immense, où fourmillent les vivants, et en face, s'élève le champ de l'éternel repos, calme et silencieux.

Madame Massanopoulo suit de la pensée ces officiers élégants, qui, sur leurs coursiers fougueux, se rendent à Sakolinki, — cette machine fumante qui passe rapide

(1) Théières russes.



comme l'éclair, — ces personnes en deuil qui vont pleurer sur les dalles du cimetière, — et, au bruit du branle des cloches gigantesques de Moscou, elle embrasse tout cet ensemble, comme une fantasmagorie qui lui représente, en un seul tableau, les diverses phases de la vie humaine.

En attendant, les voyageurs de diverses conditions, qui se reposaient sur le même point, avaient dépouillé de sa provision de fruits un marchand barbu qui passait avec sa longue planche sur l'épaule. La jeune Grecque sortit de sa rêverie, afin de partager cette collation avec les petites caravanes, auxquelles elle allait se joindre pour achever sa route.



Tout à coup, elle fuit épouvantée. Un homme furieux, un couteau à la main, se précipite vers les pèlerins. Son aspect est sauvage, il marche en zigzag, et pousse de temps en temps un cri rauque et inintelligible. Cependant, la grande dame seule avait été saisie de terreur; ses compagnons, habitués à des scènes de ce genre, la regardaient en souriant, sans interrompre leur repas.

Une vieille femme, touchée de son air effaré, s'approche pour la soutenir, et lui dit doucement : « Calmez-vous, cet homme n'a pas de projets inquiétants; ne voyez-vous pas qu'il s'amuse ? » En effet, il disparaît en brandissant son couteau, et les.



sons aigus qu'il pousse se perdent bientôt au loin.

La pèlerine, honteuse de son trouble involontaire, rêvint alors auprès de ses compagnons. Elle essaya de se faire pardonner, ce qui lui paraissait une faiblesse inconciliable avec sa position. Elle commençait à sentir tout ce qu'il y avait d'aventureux dans son entreprise. Mais ses efforts pour paraître tranquille, ses réflexions mêmes, ne faisaient que l'émouvoir de plus en plus. Elle entrevoyait déjà combien il lui serait difficile de rester fidèle aux lois de cette égalité qui doit présider à toute société chrétienne. Elle se rappelait involontairement son élégant



boudoir, hors duquel elle se sentait mal à l'aise. Cependant, lorsque les pèlerins se mirent en marche, après s'être tournés vers l'Orient et signés avec onction, elle les suivit d'un pas résolu. Mais, à mesure qu'elle marchait, ses terreurs ne faisaient qu'augmenter. Les sombres bois, rideaux mystérieux, qui s'élevaient de toutes parts et fermaient l'horizon; ces ombres de la nuit qui faisaient paraître certains endroits pareils à des gouffres profonds; les contes invraisemblables que les vieilles femmes murmuraient pour se distraire, tout cela exaltait son imagination, qui commençait à prendre pour des réalités les créations les plus folles rêvées par Hoffmann et par Goethe. Elle finit même



par ne plus voir dans les paisibles passants que des voleurs ou des brigands. Elle alla jusqu'à regarder un pauvre vieillard, à demi-aveugle, penché vers la terre, et qui l'avait priée de l'aider à chercher avec lui une fiole perdue, pour un fourbe capable de l'attirer dans quelque piège. Un moment après, elle rougit de sa propre faiblesse, lorsqu'elle l'entendit soupirer : « Hélas ! » murmurait-il, « il faudra donc que je m'en retourne au village chercher un autre vase pour rapporter quelques gouttes de cette huile de saint Serge, qui doit calmer mes maux, et donner un peu de force à ma vue. »

« Oh ! pardonne-moi, » se dit-elle.



« brave et simple cœur, que la grâce accompagne ! Sois indulgent en songeant que cette jeune femme, aux manières élégantes, que tu trouves peut-être pleine de défiance et de vils soupçons, vient de quitter, pour la première fois, les salons du grand monde, dont les préjugés la poursuivent jusqu'ici. La confiance et la simplicité y sont méconnues ; la ruse et la fausseté y triomphent ; l'enfance elle-même n'y est pas à l'abri de cette dangereuse influence. »



IV

Tout est calme et silencieux. — La lune ne brille pas au ciel, mais cette lampe éthérée des nuits de l'Orient semble un astre inutile dans les étés du Nord; où le jour est perpétuel. — Il y a cependant quelque chose de froid et d'antipathique aux sens, dans cette étrange clarté : ce



crépuscule prolongé ne dit rien à l'âme, et produit une inquiétude qui épuise et qui fatigue.

Vers minuit, les pèlerines, malgré la lassitude qu'elles éprouvent déjà, hâtent le pas; car elles ont vu briller au loin les feux de quelques maisons, comme un phare de salut. Notre charmante voyageuse, afin d'exciter l'ardeur de ses compagnes, cause et rit pour dissimuler son accablement, et ranime ainsi le courage de toute la caravane. Un singulier sentiment la saisit cependant, au moment où elle va passer sous la poutre peinte en rouge et en noir, à demi-baissée, qui forme la barrière de la ville. Elle se de-



mande quel jugement elle aurait porté sur une autre, si elle l'eût aperçue en ce lieu. à cette heure, du haut de la brillante voiture qui l'aurait ramenée de quelque fête des environs. Le mot d'*aventurière* se trouve involontairement sur ses lèvres. « Voilà pourtant, » pensa-t-elle, « comment nous apprécions tous les jours des actions dont nous ne cherchons pas à examiner les causes. »

A peine a-t-elle franchi le petit corps de garde où veille une sentinelle, qu'elle voit avec surprise déboucher de tous côtés des femmes qui gesticulent, parlent, crient, avec une étonnante volubilité. Elle s' imagine être arrivée dans une cité d'aliénés,



lorsqu'on l'assure que ces maniaques ne sont que de pauvres hôteses empressées à lui offrir un gîte : nouvelles sirènes de ce bourg enchanté, on dirait qu'elles prétendent attirer les passants par leurs voix glapissantes. « Comment ai-je pu méconnaître leurs touchantes intentions! » dit en riant l'ingrate voyageuse, et elle se décide enfin à demander un asile pour la nuit, à celle de toutes ces sorcières qui lui inspire le moins de terreur. Celle-ci, ravie, prend à témoins les saints du paradis, qu'il n'y a pas dans les environs un toit plus hospitalier que le sien; qu'elle demeure seule avec sa sœur dans une maisonnette neuve, propre, renfermant toutes les aises, et que jamais un homme n'a osé encore



franchir ce seuil respecté. « D'ailleurs, » dit-elle encore, « vous n'avez plus que deux pas à faire, pour vous en assurer par vous-même ! »

Les pèlerines eurent besoin de toute leur résignation pour ne pas trouver interminable une distance qu'on leur disait si courte. Elles suivirent cependant tranquillement la principale rue de cette ville; car elles avaient fini par être convaincues qu'elles se trouvaient dans une véritable cité, qui, à cause des ombres de la nuit, leur paraissait vaste et pleine de périls inconnus. Madame Massanopoulo avait d'abord désespéré de jamais atteindre l'oasis enchantée, qui paraissait fuir comme



un mirage, et qu'elle se plaisait à peupler de tous les objets que l'épuisement lui faisait désirer. Il lui semblait qu'elle aspirait déjà le parfum délicieux d'un moka brûlant, et que la liqueur bienfaisante ranimait ses membres défaillants. Puis elle voyait se balancer dans les airs de gracieux hamacs doucement agités par des souffles embaumés. Indolemment couchée, elle sentait tomber, sur ses paupières fermées, les pavots que secouait une main invisible.

C'est alors que la décoration change comme par l'ordre d'une fée malveillante. On fait entrer notre pèlerine dans une cour, dont l'aspect sombre et malpropre



était de nature à chasser tous les rêves. Mille fois elle est tentée de rebrousser chemin, mais les prières, les promesses dorées de la vieille hôtesse deviennent de plus en plus pressantes. On dirait qu'elle a jeté un défi aux pauvres voyageuses. Elle ouvre enfin, toute triomphante, une porte noire et tombant de vétusté. Mais à peine madame Massanopoulo en a-t-elle franchi le seuil, qu'elle recule épouvantée. Deux hommes sont couchés le long du plancher, vêtus assez simplement pour que leurs habits ne gênent pas leur lourd sommeil. La pèlerine ne voit et n'entend plus rien, mais se hâte de fuir cette lugubre demeure. A peine est-elle dans la rue, qu'elle compte, tremblante, ses compagnes

4.



pour s'assurer qu'aucune d'elles ne manque, et, comme si elle sortait d'une sombre prison, elle remercie le Créateur de lui avoir permis d'admirer une fois encore les étoiles resplendissantes.



V

Les pèlerines, qui, en arrivant dans le sale taudis, n'avaient plus la force de marcher, sentirent renaître leur courage, dès qu'elles se virent obligées de continuer leur course. Appuyées sur leurs bâtons, elles allèrent au hasard chercher un gîte où elles pussent passer les quelques heures



de la nuit. Mais ils ne sont plus ces temps, où le pieux voyageur était certain d'avoir la première place au foyer hospitalier, où il était accueilli comme un oiseau de bon augure, revêtu du prestige de sainteté qui l'enveloppait. Aujourd'hui, cet inutile métier, auquel le désœuvrement seul engage, en dépit de la piété sincère et de la bonne foi de quelques âmes candides, que le siècle ne comprend plus, trouve son juste salaire dans l'indifférence presque universelle, ou dans le malin sourire du scepticisme.

« Gloire au Seigneur ! » dit alors madame Massanopoulo, en répétant involontairement cette formule sans cesse mur-



murée par Marphoucha, l'une des vieilles paysannes, qui était devenue, à cause de son activité et de sa gaieté intarissable, l'âme de l'expédition. — « Gloire au Seigneur ! » répétèrent, cette fois, toutes les pèlerines ; car elles se voyaient en face d'une maison dont les croisées brillaient de mille lumières. « C'est rop beau, » dirent-elles, » pour de pauvres femmes telles que nous. On ne nous laissera jamais entrer dans ce palais ! » — La vieille va aux informations, et ses compagnes l'attendent pleines de sollicitude. Bientôt, on voit Marphoucha sortir triomphalement en faisant de longues enjambées et en s'écriant : « Entrez, entrez ! » — « Y a-t-il des chambres ? » demande aussitôt toute la



caravane. — « Certainement ! Et d'ailleurs nous saurons bien nous faire place. Allons, et nous serons les bienvenues ! » Si peu rassurantes que fussent ces paroles, elles entraînent la compagnie par l'impérieuse autorité de la conviction. A la suite de Marphoucha, qui marchait comme un généralissime à la tête de ses légions, les pèlerines passèrent le seuil de la massive porte de bois. Dès qu'elles ont monté quelques marches d'un escalier tortueux, une nauséabonde bouffée de tabac les repousse aussitôt en arrière. Plusieurs voix d'hommes, dont on entend les joyeux éclats, trahissent les plus tumultueuses folies. Il n'en faut pas davantage à nos voyageuses pour les faire redescendre



quatre à quatre les degrés tremblants, et elles vont frapper en toute hâte quelques coups à une porte noire et basse qui se trouve un peu plus bas. Mais elle ne cède pas à leurs efforts multipliés, et personne ne tient compte de leur appel. Apercevant alors une autre porte, elles franchissent les deux marches qui y conduisent, et renouvellent leurs tentatives. Cette fois, un sourd grognement leur répond, et une matrone paraît avec une chandelle à la main. Son regard est scrutateur et dédaigneux, comme si elle voulait les renvoyer impitoyablement. Celles-ci, cependant, ne désespèrent pas de l'apitoyer par leurs caresses, et leurs touchantes supplications. Elles l'assurent qu'elles n'ont plus



la force de continuer leur marche, et promettent de se contenter d'une seule chambre, d'un petit coin, où elles puissent, jusqu'au jour, reposer leurs membres fatigués.

« Le haut de la maison, » dit cette femme fièrement, « est occupé tout entier par de magnifiques seigneurs. Il n'y a plus dans tout l'hôtel qu'une seule chambre à donner, au rez-de-chaussée, et cette chambre est très-spacieuse... Je voudrais pouvoir vous l'offrir... mais vous comprenez... nous autres pauvres gens!... »

Les pèlerines s'aperçoivent bien qu'elle les juge d'après les haillons qui les recou-



vrent, car leur noble compagne se tenait toujours timidement en arrière.

Cependant, le nom d'hôtel qu'elles ont entendu donner à cette habitation, les a réjouies, car elles espèrent bien pouvoir, à force de patience, se rendre maîtresses de ce qu'on ne paraît pas disposé à leur accorder volontairement. — L'hôtesse se laissant attendrir enfin : « Entrez là » dit-elle, « je vous donnerai à l'instant de la lumière et un samovar. Oh ! soyez tranquilles, rien ne vous manquera, je vous en répons ; et vous pourrez, comme des reines, vous délasser, jusqu'à demain, de toutes vos fatigues. »



Elle les fit alors entrer dans une espèce de cave pavée en briques rouges. Un énorme poêle, une table en chêne, et un étroit banc de bois longeant la muraille, étaient les seuls accessoires de cet antre enfumé, éclairé à peine par un bout de chandelle planté dans le goulot d'une bouteille. Bientôt fut apporté le samovar traditionnel qui inonda toute la chambre d'une vapeur parfumée.

Nos satisfactions ne dépendent souvent que de la disposition de nos cœurs, et de la bonne volonté avec laquelle nous les acceptons. C'est là ce que se disait madame Massanopoulo, pendant qu'elle se laissait



aller à un bien-être réel et à cet indéfinissable contentement, qu'on éprouve uniquement à la suite d'une grande fatigue. Elle comprenait ainsi que les joies du pauvre peuvent égaler et même surpasser souvent celles de l'indolent nabab. Aurait-elle été en effet plus contente, si ces murs avaient brillé de l'éclat du marbre, si des colonnes de jaspe, s'élevant à la place de l'âtre couvert de cendres, avaient soutenu un plafond doré? Son cœur pouvait-il être plus satisfait qu'au milieu de ces pauvres créatures, qui riaient et causaient avec tant de simplicité, pendant qu'elle leur servait le thé? Cependant, avant de porter les lèvres à sa tasse, Marphoucha se signe chaque fois avec recueillement, et



invoque, par sa phrase habituelle, le nom du Seigneur.

La coutume toute chrétienne, de prier avant et après chaque repas, que le peuple russe exagère, comme toutes ses habitudes religieuses, jusqu'au fanatisme, ne saurait être blâmée dans sa touchante naïveté. Il n'est pas possible d'être vraiment reconnaissant sans un cœur chaud et sympathique. D'ailleurs, la manifestation d'un sentiment qui surabonde dans toutes les âmes profondément religieuses, n'est-il pas l'aveu sincère de notre faiblesse et de l'autorité souveraine du Père céleste sur toute créature ? C'est un de ces irrésistibles élans de la nature humaine,



qui valent bien mieux que la raideur glaciale trop facilement nommée raison et philosophie.

A peine Marphoucha a-t-elle fini de boire sa cinquième tasse de thé, qu'elle se précipite vers la porte, en disant : « Après avoir si bien soupé, il faut aussi songer à dormir, mais si je ne vais pas à la recherche de la paille, il est possible qu'on ne songe pas à nous en donner (1). »

Elle part alors, et revient un moment

(1) En Russie, on trouve rarement des lits dans les hôtels peu fréquentés.



après avec un énorme panier de foin ; mais chacun crie que ce foin ne suffira pas pour tout le monde , et ce n'est pas sans peine qu'on parvient à obtenir un second panier, dont le contenu, comme celui du premier, est étendu sur le plancher. Cette fois encore, deux personnes seulement peuvent être couchées sur ce lit improvisé, et madame Massanopoulo y établit ses deux plus jeunes compagnes qui ont l'air d'être épuisées de lassitude. En les regardant dormir d'un sommeil si bienfaisant, elle sourit, et le calme répandu sur leurs traits si purs se communique à son âme généreuse. Mais Marphoucha ne se prête pas à un semblable arrangement. Elle rêve un lit de Sybarite



pour sa patronne et pour elle. Elle sort plusieurs fois pleine d'une énergie entreprenante, et revient affaissée sous un lourd fardeau de foin dont le plancher est bientôt couvert. Puis elle s'écrie toute joyeuse : « Quel frais et délicieux parfum ! Il paraît que ce foin vient d'être à peine fauché, car on croirait y sentir nos plus belles fleurs des champs. Qui sait ? Demain peut-être je serai grondée, quand on aura découvert mon équipée. A qui la faute ? Nous avons fait tout nos efforts pour obtenir par la prière ce qu'il a fallu nous procurer par la ruse... Et demain?... Ma foi ! qu'importe, lorsque j'aurai assuré un bon sommeil à ma chère maîtresse ? » Après avoir murmuré une prière à voix basse, et



s'être prosternées trois fois, selon l'habitude russe, chacune des pèlerines alla s'étendre sur la paille épaisse qui paraissait douce comme un moëlleux duvet à leurs membres fatigués. On chercha en vain un verrou à la porte; « mais aussi à quoi bon? dit la vieille; à la grâce de Dieu! » Puis elle s'endormit paisiblement en murmurant encore son invocation favorite.



VI

Lorsque nous avons longtemps caressé un désir, notre premier mouvement est de jouir avec abandon du bonheur qu'il nous donne, malgré les inconvénients qui pourraient en résulter. Ce n'est qu'après avoir mis un vain entêtement à nous aveugler, et après avoir passé par toutes les souff-



frances que cause un désenchantement cruel, que cet objet, tant convoité, pâlit à nos regards, et se dépouille enfin de toutes les séductions dont nous l'avions paré.

Ce fut ce qu'éprouva madame Massanopoulo, lorsqu'elle fut restée un instant sur cette paille où elle avait espéré qu'elle trouverait le meilleur sommeil. D'ailleurs, la femme qui a été gâtée par les délicatesses infinies de cette société privilégiée, qui s'arroge jusqu'au droit de s'appeler à elle seule *le monde*, pourra bien être animée, par instants, de mouvements chrétiens d'égalité et d'amour ; mais elle ne saura jamais s'arranger, sans de fréquen-



tes répugnances, d'un contact grossier avec le pauvre peuple. Aussi, malgré toute sa résignation, malgré tous les reproches intérieurs qu'elle s'adressait, la pèlerine, qui avait caressé l'idée de vivre en communauté parfaite avec ses compagnes en haillons, ne put s'habituer aux ronflements répétés autour d'elle, à cette atmosphère étouffante qui contrastait si fort avec le parfum de son alcôve dorée. Ces pué- riles contrariétés prirent peu à peu des proportions gigantesques, et finirent par chasser tout à fait de son esprit, le paisible sommeil qu'elle pouvait envier à toutes ses compagnes. De fantastiques visions et un insupportable cauchemar trou- blaient ses sens agités.



Elle a cru tout à coup, — était-ce illusion ou réalité? — elle a cru entendre crier la serrure rouillée. En effet, des pas sourds retentissent dans l'appartement. Saisie de terreur, elle peut à peine respirer, et attend sans mouvement quelque événement funeste. Mais, contre son attente, le plus parfait silence se rétablit aussitôt. Alors elle se hasarde à appeler d'une voix tremblante : Marphoucha ! Celle-ci est d'un seul bond au milieu de la chambre, et, la paupière encore fermée, elle s'écrie avec emphase : « Est-ce ma maîtresse qui m'appelle? Dans quel feu, au fond de quelle mer veut-elle que je me précipite? »

« Calmez-vous, de grâce, » dit tout



bas madame Massanopoulo. « Prenez garde, quelqu'un est entré ici. »

« Quelqu'un ici, dans cette chambre? » reprend la paysanne tout à fait éveillée, brandissant en l'air son lourd bâton comme un fer meurtrier. « S'il y a là quelqu'un, il n'en sortira pas vivant ! »

Mais ses paroles et ses menaces sont vaines; personne ne lui répond. Après avoir sondé tous les angles obscurs avec la plus grande attention, elle ouvre la porte sans se décourager, promène partout ses regards, puis disparaît. « J'ai trouvé le coupable, » s'écrie-t-elle en revenant triomphante, « et il a été justement



puni de son indiscretion. Pourtant il venait innocemment chercher le samovar, persuadé qu'il ne dérangeait nullement des gens de notre espèce. C'est votre faute aussi! Pourquoi vous obstiner à cacher votre nom, pour lequel on ne manquerait pas d'avoir tout le respect possible? » En achevant cette réprimande, elle se remet sur sa couche où un long bâillement annonce bientôt qu'elle ne va pas tarder à reprendre son sommeil interrompu.



VII

Ce ne fut que lorsqu'un pâle éclair de lumière annonça l'approche du jour, que madame Massanopoulo retrouva un peu de calme. Elle n'hésita pas à réveiller aussitôt ses bienheureuses compagnes, malgré tout le mécontentement qu'elle s'attendait à leur causer.



Il paraît cependant que la nuit avait modifié les idées de l'hôtesse sur les personnes qu'elle hébergeait ; car, au moment de la séparation, elle les combla d'honneurs, et leur prouva toute la considération qu'elle avait pour leur personne... et pour leur bourse. Mais il n'y a pas de sacrifice que madame Massanopoulo n'eût été prête à faire pour échapper à son incommode asile. Aussi, une fois qu'elle fut dehors, elle aspira à pleins poumons l'air libre des champs.

Elle avait traversé en toute hâte ce bourg qu'on appelait Matichef, et dont elle voulut graver le nom dans sa mémoire, comme un de ces souvenirs pénibles qu'on



aime à retrouver plus tard dans une situation plus heureuse. — Au milieu des bois, des prairies, elle contempla avec délices le ciel bleu; — les vapeurs légères qui remontaient de toutes parts comme pour débarrasser la terre du voile des nuits; — les feuilles à demi fermées où perlaient des gouttes de rosée, — et, pendant qu'elle aspirait ces souffles frais qui se jouaient dans ses cheveux, elle jouissait avec un charme inexprimable du tableau incomparable qui se déroulait autour d'elle, au moment du réveil de la nature. Sa voix pure et suave entonna alors une strophe de ces chansons naïves et populaires, qu'on entend parfois, pareilles à l'écho d'un doux songe, sur les lagunes de Venise,



et ses sons, répandus dans l'espace, retentissaient comme un hymne de reconnaissance chanté en l'honneur du jour naissant.

On voit bientôt paraître de tous côtés, du fond des bois ombreux ou des bruyères humides, du milieu des buissons sauvages ou sur la moisson fauchée, des groupes de pèlerins qu'une puissance magique a l'air d'avoir réveillés. Ils secouent leurs vêtements mouillés, et essaient de mettre en mouvement leurs membres engourdis avant de recommencer la marche. La belle voyageuse devient insensiblement le centre de toutes ces caravanes réunies, et elle marche à leur tête, emportée par



l'exaltation que produit sa voix au milieu des harmonies sublimes de la création.

Vers cinq heures , on arrive à un petit village , où l'on découvre avec une agréable surprise plusieurs samovars bouillant sur des tables en plein air. On croirait que le hameau hospitalier est destiné à nourrir toute la masse des pèlerins qui, sans cesse, fréquentent cette route bénie. La jeune étrangère et ses compagnes se placent pour déjeuner autour d'une table , en face de la cabane d'une pauvre femme. Celle-ci, pendant tout le temps, les occupe de récits lamentables , dans lesquels elle fait entrer toutes les particularités de son existence orageuse . la mort de son mari dans un



combat, les succès et les travers de ses nombreux enfants. Elle cite surtout une de ses filles avec une évidente prédilection, et parle avec une comique emphase de la brillante destinée qui attend cette modiste distinguée ; « car, dit-elle, tout le pays est d'accord sur son mérite éminent. » Cependant l'heureuse mère, malgré l'ardent désir qu'elle paraît avoir d'étaler aux regards de ceux qu'elle en juge dignes les productions de « sa fée, » — c'est l'expression dont elle se sert, — ne daigne pas les profaner en les exposant à l'appréciation du vulgaire.

Dans ce hameau formé de cinq cabanes, se dit madame Massanopoulo, on trouve,



au premier pas qu'on fait, l'orgueil, l'ambition, les produits du luxe et un métier de pure ostentation!

Malgré le récent souvenir de la nuit passée, qui devrait lui faire fuir pour longtemps toute habitation, elle n'a pas la force de refuser à la paysanne qui l'accompagne un petit triomphe de vanité. Elle trouve dans la hutte, au milieu de jattes de lait, de cruches et de pains énormes entassés sur une planche le long de la muraille, un chapeau d'une élégance contestable recouvert de quelques sales lambeaux de toile. Elle s'empresse de l'admirer, avec la gigantesque tulipe destinée à l'embellir, et quitte précipi-



tamment une atmosphère où elle étouffe. Les *isbas*, ces habitations russes, construites en troncs d'arbre, dont le peintre aime à retracer le rustique ensemble, ne sont, à l'intérieur, que des troncs enfumés où les miasmes fétides que produisent les exhalaisons des peaux de mouton, des hommes et des quadrupèdes vivant pêle-mêle, sont perpétuellement échauffés comme un bain de vapeur. Les fenêtres de ces habitations, qui renferment des familles nombreuses pendant les longs mois de l'hiver, sont à peine assez larges pour permettre à la clarté du jour d'y pénétrer, et restent hermétiquement fermées même pendant la belle saison. Le seul ornement qui frappe et repose le re-



gard, dans cet affreux désordre et dans cette misère, est l'image sainte, souvent en argent, suspendue dans un coin vers l'orient, avec une petite lampe qui, nuit et jour, projette sur elle sa faible clarté. Aussi le soin de chacun, lorsqu'il a touché le modeste seuil, est de commencer par rendre hommage au symbole qui y domine, et, avant d'avoir fait son salut au doyen de l'habitation, il se signe trois fois devant l'image qui représente le Sauveur, la Vierge ou un saint.

Les pèlerines se hâtèrent de se remettre en marche, afin de profiter de quelques heures de fraîcheur que la matinée leur promettait encore ; car le soleil dardant sur leurs têtes ses rayons brûlants, elles



devaient craindre une chaleur accablante
pour des femmes qui marchaient au mi-
lieu des champs.



VIII

L'astre du jour ne tarde pas à briller de toute sa splendeur, et aucun souffle de vent ne vient agiter l'air doucement enbaumé. Madame Massanopoulo éprouve parfois la tentation bien légitime, de prendre de sages précautions contre le hâle, cet épouvantail de la coquetterie, mais



elle en est empêchée par une réflexion consciencieuse et conforme à la gravité de sa position. Elle se dit qu'il n'est pas convenable, dans ce cas, de se montrer préoccupée de soins matériels aussi futiles. Elle découvre alors, dans le nombre de ses compagnes, une personne enveloppée de draps blancs à la mode orientale. — L'instinct de l'imitation est inné chez l'homme. Tout en s'arrêtant pour s'ajuster en odalisque errante, elle fait avec ses scrupules un marché dont elle sort triomphante. Ma prière, se dit-elle, ne diminuera certainement pas de ferveur si je préserve mon teint d'un coup de soleil. Je crois, au contraire, que lorsqu'on a éloigné d'abord de soi tout sujet de



préoccupation et de vaine inquiétude, qu'on est plus certain d'atteindre à la grâce par la contemplation et par une entière aspiration de l'âme vers l'Infini. Convaincue par ces raisonnements, elle n'hésite plus à s'envelopper de plis doux et moelleux tombant jusqu'à la ceinture et dont elle est bientôt entièrement couverte. Ses deux beaux yeux noirs, qui indiquent seuls les ardeurs de la vie sous cette draperie de fantôme, saisissent de loin la pensée par de mystérieuses révélations.

Madame Massanopoulo se remet en marche bien débarrassée de ses inquiétudes, pendant que sa servante, une excellente allemande, qui ne l'avait suivie



que par excès de dévouement, entrain dans la charrette d'un paysan. Cet homme avait bien voulu consentir à la transporter au village désigné pour y faire le repas du soir. Les pèlerines la chargent de leurs châles et de tous les paquets dont elles sont bien aises de se débarrasser, et la regardent s'éloigner en enviant secrètement son sort. Cependant, plus elles se sentent épuisées, et plus elles veulent faire preuve de bravoure; car, jusqu'à la fin de notre vie, enfants toujours, nous ne cherchons qu'à nous tromper les uns les autres, avec une incroyable naïveté.

Les pèlerines trouvent vers onze heures un petit enclos, d'une verdure char-



mante, où, à l'ombre des sapins, assises sur la mousse, elles boivent, à la même jatte, du lait à la glace. Mais, pendant que madame Massanopoulo passe à sa voisine la boisson qui vient de rafraîchir ses lèvres, elle est frappée de surprise en remarquant que cette jeune personne, d'un air distingué, vêtue avec plus de soin que le reste de la caravane, a perdu l'usage de la vue. Auprès d'elle est un homme d'une trentaine d'années, aux traits nobles et mâles, sur le bras duquel elle s'était appuyée en marchant. Un ineffable sourire éclaire, comme un doux rayon, la figure si calme de l'aveugle, et ses yeux, sans mouvement, ont l'air d'être fixés sur quelque merveilleux objet, invi-



sible pour les autres. Madame Massanopoulo présente elle-même la jatte à l'intéressante créature, qui murmure un faible remerciement, comme un soupir d'amour exhalé du cœur. La jeune Grecque se rapproche d'elle et la contemple longtemps, comme si elle eût voulu pénétrer tous les secrets de cette mystérieuse existence. « Dimitri ! » dit bientôt l'aveugle en n'entendant plus parler autour d'elle. — « Il n'est pas auprès de vous, » répondit madame Massanopoulo doucement ; « mais la personne qui est là, serait bien heureuse de vous offrir ses services, si vous les lui demandiez. »

« Merci ! » reprit-elle, « je ne voulais



que savoir si j'étais seule, car moi, je ne puis rien apprendre si je ne touche ou n'écoute. »

« La perte de la vue doit cependant n'être qu'accidentelle chez vous, » dit madame Massanopoulo; « vos yeux sont si parfaitement formés! — ils ont l'air de voir encore. »

« Je n'ai jamais joui de la lumière du jour, » répondit l'infortunée. « Ma mère m'a mise au monde aveugle, et, après l'avoir perdue, je suis restée orpheline, abandonnée sur la terre. Un homme, ou plutôt un ange, qu'on dirait m'avoir été envoyé par le Seigneur, est devenu, dès



ce moment, pour moi, le chêne tutélaire qui soutient la frêle clématite. Cet homme n'est ni mon frère, ni mon époux, ni un ami, ni un amant. Il est tout ce que l'amour a conçu de plus parfait. Je ne sais pas comment aiment les autres; j'ignore si ma tendresse pour lui est une faiblesse, mais devant Dieu, c'est une bénédiction, car il échauffe et épure mon âme. »

« Il n'est donc pas votre parent, » dit la jeune femme surprise, « et vous n'êtes pas mariés ? »

« Moi ! l'épouser ! » dit l'aveugle étonnée. « Oh ! je l'aime trop pour cela ! Et pourquoi voudriez-vous enchaîner



à jamais son existence à ma triste destinée? Si je voulais profiter des généreux élans de son cœur, lui permettre ce serment fatal qui, sans augmenter ma félicité, me ferait devenir un indispensable fardeau pour lui, je me reprocherais éternellement l'anathème dont j'aurais frappé sa vie. Mais, non! j'aime Dimitri! je l'aime en dehors de toutes les exigences du monde. Je ne songe qu'à son bonheur, et ce n'est pas moi, ingrate, qui voudrais jamais y mettre obstacle. — N'est-ce pas qu'il est beau, bien beau? » s'écria-t-elle lentement comme ravie.

« Beau? » dit madame Massanopoulo,



« il l'est en effet : mais vous ne l'avez jamais vu ? »

« Je ne sais pas comment vous autres vous percevez la beauté. Serait-ce par les yeux ? Mais, alors, comment se fait-il que le beau remplit mon âme ? Ce sentiment est là, tout entier en moi. — Le définir, ce serait définir avec lui mon âme elle-même. »

Elle venait à peine d'achever ces mots, lorsque celui qu'elle avait nommé avec tant de passion, lui demanda à son retour, si elle se sentait la force de se remettre en marche. Elle se leva aussitôt, et disparut avec lui, après avoir serré affec-



tueusement la main de la jeune femme, qu'elle laissa toute pensive.

Et c'est là, se dit celle-ci, un de ces êtres que nous croyons imparfaits, et que nous plaignons comme des victimes du sort! Le cœur, l'intelligence, oui, voilà l'unique source de nos joies, la lumière de la vérité.

Elle ne tarda pas à suivre, avec le reste de ses compagnes, le couple heureux, et son imagination ne le vit plus qu'à travers un prisme brillant.



IX

Tout était devenu calme, silence, suspension de vie dans la nature entière. On n'entendait pas une feuille remuer sur sa tige, et le soleil embrasait la campagne de ses feux les plus ardents. On eût dit que le fantôme de la mort, devant lequel tout s'incline, venait de s'abaisser sur la



terre désolée. Les pèlerines n'avançaient plus qu'avec difficulté ; l'air semblait manquer à leur poitrine sans haleine, et le sable brûlait leurs pieds endoloris. Elles trouvent alors, assise sur un fossé, une pauvre fille, âgée de douze ans au plus, couvertes de guenilles. Les bras et les pieds de l'enfant ressortent tout nus, comme de chétifs ossements ; ses cheveux, d'un blond très-fade, se dressent en désordre sous le sale fichu de toile qui encadre des traits disgracieux et difformes. Cependant sa mine audacieuse et intelligente forme un singulier contraste avec ce piteux ensemble, et ses petits yeux bleus, vifs et spirituels, répandent une expression de sarcasme sur toute sa figure.



Lorsqu'on lui demande comment elle se trouve là à son âge, au beau milieu de la grande route, et en quel lieu elle a laissé sa mère, elle répond en riant qu'elle n'a point de mère, qu'elle vit auprès de sa tante, et qu'elle est envoyée au couvent de Saint-Serge pour chercher le mari de celle-ci, qui a disparu depuis plusieurs mois déjà. En même temps elle ouvre la main, et montrant trois pièces de cuivre :

« Vous voyez bien, » dit-elle, « qu'on ne vous abuse pas ; car voici le reste de l'argent qu'on m'a donné pour la route. »

« Mais tu n'es pas riche, ma pauvre enfant, » dit madame Massanopoulo at-



tendrie. « Avec ces trois copecs tu n'iras pas loin. »

« Oh ! si fait ! » dit l'insouciant jeune fille. « Il n'en faut pas davantage pour obtenir quelques morceaux de pain. Demain je serai arrivée au couvent. Si j'y trouve mon oncle, je n'aurai plus aucun embarras. Sinon, eh bien ! ce sont les bons moines qui me donneront le reste de leur repas, comme ils l'ont déjà fait ; car ce n'est pas la première fois, voyez-vous, mes chères dames, que j'entreprends ce voyage. A quatre reprises déjà, ma tante m'a envoyée, soit pour lui rapporter de l'eau bénite, soit pour faire lire quelque prière, ou enfin pour une affaire concer-



nant son mari qui s'occupe de commerce. Mais, aujourd'hui, je crains bien que ma course ne soit infructueuse, car je suis persuadée que mon oncle ne consentira pas à me suivre, d'autant plus qu'on le cherche pour l'enrôler comme soldat. »

En finissant, la petite orpheline se leva, et prenant les mains de madame Massanopoulo :

« Si vous le permettez, mon excellente dame, » lui dit-elle, « je m'attacherai à vous et ne vous quitterai plus pendant toute la route. »

La caravane se remit alors en marche



avec une personne de plus, qui l'animait par sa vive gaieté et son continuel babil.

Tout à coup un jeune garçon, l'air égaré, la voix rauque, accourt haletant, et conjure tous ceux qu'il trouve sur son passage de rebrousser chemin. « Près d'ici, » dit-il, « sont campés les Bohémiens, qui viennent de dévaliser une pauvre femme, après avoir tué, la veille une autre personne. »

Plusieurs pèlerines, pâles et tremblantes, se mettent à fuir aussitôt, sans avoir eu le temps de se rendre compte de l'épouvante à laquelle elles obéissent instinctivement. On aperçoit alors, au mi-



lieu d'un fourré de sapins, quelques tentes brunes, qui paraissent un camp formidable. Cependant nos voyageuses, obéissant plutôt à la voix calme et persuasive de la jeune Grecque, qu'à la terreur panique dont tout le monde a été saisi, se décident à la suivre avec intrépidité.

La petite orpheline seule ne veut écouter aucune remontrance. Elle se dirige vers une charrette conduite par un vieillard, prie et supplie avec tant d'instance, qu'elle parvient à se faire accepter, et qu'elle part au trot du cheval boiteux. Elle a l'air de quitter sans le moindre regret les voyageuses, auxquelles elle adresse, pour unique adieu, un sourire de satisfaction.



Madame Massanopoulo doit encore mettre toute son énergie en œuvre, afin d'engager ses compagnes intimidées à la suivre. Tout à coup on voit un mouchoir blanc s'agiter au loin. Elles se précipitent avec empressement vers le signal qui leur est donné par le guide de l'aveugle. Celui-ci offre ses services et l'appui de son mâle courage pour franchir le passage périlleux.

On rencontre bientôt des enfants noirs et nus, gambadant et se roulant dans la poussière. Leurs mères échevelées et à demi vêtues, assises sur l'herbe autour de plusieurs feux où fume leur repas, les regardent à quelque distance, sans se



préoccuper beaucoup des enfants au mail-
lot qu'elles portent sur leur dos. Lorsque
les petits vagabonds ont rapporté quel-
ques pièces de cuivre obtenues de la cha-
rité, elles les en dépouillent avidement.
Marphoucha, encouragée par l'immobi-
lité des Bohémiens, dont elle paraît re-
douter beaucoup moins la rencontre, re-
prend sa place au premier rang de la
compagnie, aussi terrible que le fils de
Pélée à la tête de ses Thessaliens, en
exhortant chacun à faire bonne conte-
nance. Dans son exaltation guerrière, elle
se préparait à faire sentir le poids de son
lourd bâton à deux jeunes filles au teint
cuivré, tristement assises au bord du che-
min. Leurs cheveux noirs et crépus re-



tombaient sur leurs yeux veloutés et et allongés, et les guenilles rouges, à franges jaunes, qui se drapaient autour de leur taille, dessinaient les plus gracieux contours. Leurs yeux s'animèrent, tout le feu de leur âme en jaillit, lorsqu'elles s'aperçurent du mouvement de la vieille. Domptant aussitôt leur fureur, elles formulèrent une phrase de banale bénédiction, dite d'un ton qui semblait en faire un cri d'anathème plutôt qu'un vœu de bonheur. Madame Massanopoulo se hâta d'intervenir pour calmer les irritables filles du désert. Elles se levèrent à sa voix, et, frappant leur tambourin qu'elles agitaient en l'air, changeant tout à coup d'expression, elles se transformèrent en



véritables houris, faites pour étonner l'esprit et enivrer les sens. Leurs lèvres épaisses et vermeilles, à demi entr'ouvertes, laissaient voir deux rangées de perles, et leurs joues animées donnaient un éclat plus vif à leur noire prunelle. Elles chantaient et dansaient en même temps, et un cri sauvage et aigu semblait imprimer à leurs agiles mouvements un élan plus rapide.

Cependant un souffle impétueux à traversé l'espace. Comme un voile funéraire, des nuages épais enveloppent la voûte du ciel. Bientôt déchirés, ils furent épars, se heurtent, se brisent et s'effacent insensiblement, perdus dans les profondeurs de



l'horizon. Une longue traînée de feu s'en échappe par moments, puis disparaît avec un sourd murmure, et les ombres deviennent plus ténébreuses et plus terribles encore. Du sein de ces masses de vapeurs, des torrents de pluie s'échappent et se précipitent avec fracas sur la terre désolée. Les pèlerines épouvantées, semblables à ces colombes dont nous parle Virgile, courent de tous côtés pour chercher un abri; mais elles n'aperçoivent nulle part de toit hospitalier, et aucune voix ne répond à leur appel. Le bruit de l'orage s'unit seul à leur voix et se prolonge d'écho en écho. Dans cette désolation de la nature, les voyageuses repoussées en arrière par la force du vent,



croiraient volontiers qu'une puissance invisible leur défend d'avancer. Elles s'arrêtent, et, tournant le dos à l'inévitable rfaale, se pressent ensemble pour offrir plus de résistance à son impulsion. Tout à coup un éclair éblouissant jaillit des cieux, un bruit effroyable retentit, et le sapin séculaire, qui s'élevait à quelques pas, tombe brisé par la foudre. Les cœurs, émus et terrifiés, invoquent l'Éternel. Dans de semblables moments, la réflexion se tait, et l'âme s'élance vers le Conservateur des mondes par un sublime instinct.

Si les périls réveillent notre foi languissante, ils nous font mieux connaître notre amour inné pour l'humanité; car c'est

9



après avoir échappé à quelque malheur que nous savons le mieux aimer nos frères. Les pèlerines, toutes tremblantes, se tenaient étroitement embrassées, et semblaient confondre leurs âmes dans une même pensée, dans un même amour.

Peu à peu le vent s'apaise, le ciel s'éclaircit, et les gouttes de pluie tombent des nuages plus rares et plus silencieuses, colorées déjà des teintes irisées de la lumière renaissante, si douce après l'orage!

La petite troupe, murmurant des actions de grâces, se remet alors en marche. Les paysannes ont repris leur bonne humeur, et, après s'être déchaussées, pour



ménager leurs souliers, elles avancent gaiement, en enfonçant dans le sol humide et fangeux. Madame Massanopoulo, beaucoup moins forte, sentait ses nerfs tendus à se briser ; la fièvre faisait claquer ses dents, et chaque mouvement lui causait de si vives douleurs, que son sourire ressemblait à celui des martyrs. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'elle parvient à gagner un village où, ses forces l'abandonnant complètement, elle tombe épuisée et presque sans vie. Ses compagnes effrayées courent en vain de tous côtés chercher un peu d'eau. La jeune femme revient à elle, avant qu'on ait pu parvenir à humecter ses lèvres brûlantes. Elle se lève avec de grands efforts, et se



traîne jusqu'à une baraque, où elle aperçoit quelqu'un à une fenêtre ouverte. Pâle et se soutenant à peine, elle demande un verre d'eau qui doit lui rendre la vie. Mais la fenêtre se referme sans qu'on ait pitié d'elle. Cependant, à quelques pas plus loin est un puits, dont elle se rapproche pleine d'espoir. Malheureusement le seau y manque, et un vieux paysan, qui vient à passer et auquel on s'adresse, répond d'un ton maussade que l'eau de ce puits est mauvaise, et poursuit sa route sans plus se détourner.

La jeune pèlerine est parvenue à une telle surexcitation nerveuse, qu'elle a besoin de se rappeler tous ses principes de



charité et de foi pour ne pas haïr et blasphémér. Combien les hommes, se dit-elle, peuvent être cruels par indifférence ! Avec quelle facilité un refus, même assez innocent, peut devenir un sujet de désespoir ! Qui sait combien de verres d'eau nous avons ainsi refusés à ceux qui souffraient, pendant que, superbes et confiants en nous-mêmes, nous charmions nos sens par de voluptueuses magnificences ? — Malgré sa faiblesse et ses douleurs, la pauvre malade doit donc continuer sa route. Cependant des larmes involontaires remplissent ses yeux, à chaque effort qu'elle fait pour avancer.

On emploie de longues heures à par-



courir dix verstes, afin d'atteindre un village où l'on compte trouver plus d'hospitalité. Mais arrivée là, à bout de forces, madame Massanopoulo est obligée d'avouer qu'elle ne peut faire un pas de plus.



X

Aucun moyen de transport n'existe dans le pauvre hameau où l'on s'est arrêté. Les paysans ont répondu que toutes les charrettes étaient employées au travail des champs. C'est en vain qu'on regarde sur la route, pour apercevoir quelque véhicule qui pourrait servir. De riches équi-



pages volent seuls, emportés par des coursiers vigoureux, dans un tourbillon de poussière, à travers lequel se montre un enfant souriant derrière la glace, ou une dame enfoncée dans ses larges coussins et se laissant aller languissamment au doux balancement de sa voiture.

La pèlerine, ordinairement si douce et si aimante, sentait involontairement son cœur se serrer et l'envie l'aiguillonner de ses dards les plus acérés. Ces équipages lui semblaient une insulte à son état présent, et elle comprenait ainsi, pour la première fois de sa vie, quels doivent être les sentiments instinctifs du pauvre à l'égard du riche, combien la résignation



chrétienne a de grandeur, lorsque l'indulgence et la patience obligent l'indigent à bénir celui qu'il aurait pu accabler de sa haine et de ses imprécations.

Cependant, madame Massanopoulo, pâle et immobile, s'est assise sur un bloc de pierre, auprès d'un vieux mendiant qui lui raconte, comme si elle eût été sa sœur, toutes les misères qu'il a subies depuis tant d'années qu'il stationne à cette place. — En l'écoutant, elle voit enfin venir une charrette, menée par un bon paysan, qui accepte le marché qu'on lui offre, et consent à conduire les pèlerines au village où doit les attendre leur prévoyante compagne, avec du linge et des vête-



ments. Malgré l'étrangeté et les rudes secousses de cet équipage, appelé *téléga*, qui sert de moyen de transport au *mou-giks* (1) de la Russie, madame Massanopoulo l'accueille avec la plus grande bienveillance, tant elle est satisfaite d'y reposer ses pieds fatigués. Elle admire l'adresse avec laquelle un si grand nombre de personnes ont trouvé le moyen de se placer dans ce petit espace qui semblait pouvoir en contenir à peine une couple. Il est vrai que toutes sont groupées de la manière la plus originale et la plus incommode dans une masse de foin. Pourtant elles ont bien vite oublié leurs chagrins

(1) Paysans.



et leurs souffrances, et c'est au milieu des rires et des plaisanteries qu'elles arrivent à l'hôtellerie où elles sont reçues par la servante, dont l'air de satisfaction égoïste leur fait éprouver une véritable mortification. Elle triomphait au récit de toutes les peines auxquelles elle avait su prudemment échapper. Dès qu'on eut changé de vêtements, on se hâta de prendre un repas composé d'œufs frais arrosés de quelques tasses de thé, festin frugal, mais offert du meilleur cœur par une excellente femme, qui avait mis sa maison et le peu qu'elle possédait à la disposition de ses hôtes.

Cependant il fallait, avant de se rendre



au couvent de Saint-Serge, visiter d'abord celui de Hatkoff, monastère de femmes, où reposent les corps de Cyrille et de Marie, parents du saint vénéré. La piété des pèlerines eût souffert de manquer à ce devoir, devenu une habitude attachante pour le cœur. Une tradition populaire et religieuse, si ridicule qu'elle soit, émane ordinairement d'un amour ardent auquel manque la grandeur surnaturelle, mais dont la simplicité est parfois touchante. Les pèlerines, sans se préoccuper de ces hautes considérations, songent à trouver un autre *téléga* pour atteindre le cloître, but de leur voyage et où l'on a résolu de passer la nuit. La compagnie s'expose donc joyeusement à de nouvelles se-



cousses, car on a quitté la chaussée et on ne traverse plus que des champs déserts, incultes et boueux. Marphoucha cependant entretient la bonne humeur générale par ses intarissables saillies. Malgré son âge avancé, elle conserve une verve et un entrain que les jeunes personnes auraient pu lui envier. Faut-il voir dans cette manière d'agir un sarcasme contre la vie dont on ne comprend plus l'importance? Est-ce indifférence pour tout ce qui la concerne? Est-ce enfin un vague désir de se retenir à ce qu'on ne voit fuir qu'avec regret? — Quelle que soit la cause qui rende parfois la vive septuagénaire si riieuse et si folle, le sourire ne quitte jamais la bavarde Marphoucha. Après avoir



raconté son histoire, elle condamne sans ménagement les lois ecclésiastiques qui l'ont vouée à un éternel veuvage, à cause du malheureux sort qui avait fait mourir successivement ses trois maris.

« Employez donc votre autorité souveraine de mère (1), » disait-elle à madame Massanopoulo, « pour obliger le prêtre à ne pas me regarder comme une damnée (2), si je lui demande l'autorisation de finir mes jours avec quelque brave

(1) En Russie, le peuple nomme *père* et *mère* les souverains et les propriétaires du sol auquel il est attaché.

(2) Dans l'église grecque, on ne tolère pas les quatrièmes noces.



homme plutôt que de vivre isolée sur la terre, où je sens que je passerai de longues années encore. »

Cependant le *téléga* passait joyeux et bruyant à travers les broussailles et les bois dont il réveillait les échos endormis.



XI

Au milieu d'une épaisse forêt, sur de gracieuses collines, on voit s'élever les murs simples et blancs du couvent de Hatkoff. La nature la plus agreste les environne. Ces vallons, ces feuillages épais, ces ruisseaux se dessinant sur la mousse verte, semblent à la jeune Grecque expri-



mer un langage connu. Elle croit respirer là l'air de son pays, et ces chères et douces visions font couler ses larmes. En effet, chaque souffle, chaque émanation, chaque coin de terre qui parle au pauvre exilé, lui semble un souvenir de la patrie ! Madame Massanopoulo attachait son regard sur l'eau stagnante d'un étang bordé de lis blancs qui, semblables à des nymphes d'une taille élancée, élevaient autour des ondes leurs pétales d'albâtre, quand elle voit paraître une enfant grignottant une croûte de pain. Elle reconnaît aussitôt les cheveux en désordre, les bras fluets, les pauvres haillons de l'orpheline qu'elles avaient recueillie. Aussitôt la charrette est arrêtée et l'enfant prodigue rendu à ses



compagnes. Son bonheur éclate dans tous ses mouvements, et, dans un joyeux élan, elle tend son pain à un petit garçon qui court après le *téléga*, en chantant une espèce de romance d'une voix nasillarde et chevrotante. Elle dit ensuite qu'elle a toujours peur des horribles Bohémiens, qu'elle a, à cause d'eux, hâté le pas, pour demander avant la nuit l'hospitalité dans le couvent. Pauvre fille, qui, comme l'oiseau des bois, n'a pour toute sauvegarde que son instinct; comme lui, guidée par une main toute-puissante, elle trouve la source bienfaisante et le sommet abrité du rocher.

Le *téléga* s'arrête devant une auberge



en bois située en dehors de l'enceinte du monastère. Les pèlerines montent alors un escalier raide, à marches inégales, et entrent dans une misérable chambre, sale, aux fenêtres et aux portes disloquées, aux meubles crasseux et pourris. C'est là pourtant la « chambre de parade; » un petit garçon au tablier blanc l'affirme, et l'on peut, d'ailleurs, s'en convaincre aux gravures noires qui pendent de travers sur les murs. Il faut donc prendre son parti, s'installer sur le sofa en crin couvert de déchirures, et attendre avec patience la soupe aux choux et le gruau noir qu'on prépare pour le repas.

L'orpheline, qui allait et venait avec



une gaieté loquace, observant les uns, caressant les autres, étonnée de tout ce qu'elle voyait, heureuse de la moindre complaisance qu'on avait pour elle, put à peine contenir sa joie, lorsque madame Massanopoulo lui fit présent d'un vêtement complet. Elle embrassait et sa bienfaitrice et la belle robe, et s'écriait à tout moment : « Oh ! si ma tante le savait ! si elle pouvait se douter qu'à l'heure où ordinairement je suis obligée de courir pour lui apporter le *thé froid*, je suis là vis-à-vis d'un repas abondant et d'un habit de soie, qui m'appartient, oui, qui m'appartient tout à fait ! » Lorsqu'on lui demanda ce qu'elle entendait par du *thé froid*, elle répondit en riant que c'était l'eau-de-vie



que sa tante lui faisait acheter tous les soirs pour une valeur de trente copecs. C'était donc les trois quarts de son gain qu'elle sacrifiait au *thé froid*. L'enfant, d'ailleurs, ne se plaignait point de celle qui lui servait de seconde mère, ni du sort qu'elle allait retrouver auprès d'elle ; seulement un sourire railleur relevait les coins de sa bouche chaque fois qu'elle en parlait. Qui connaît les mystères cachés derrière les pauvres murs de l'atelier ? Qui sait les profondes misères des cœurs qui végètent là dans la souffrance et dans l'oubli ?

Cependant le retentissement de la cloche appelle les pèlerines à la prière. La jeune Grecque traverse avec peine la cour



au pavé rocailleux qui sépare l'hôtellerie des constructions intérieures du couvent. Arrivée à l'église, elle s'assied pour se reposer sur les dalles du vestibule, et regarde pensive les vastes bâtiments qui l'entourent. Du fond des petits enclos verts, séparés par un grillage en bois, qui bordent ces paisibles enceintes, paraissent, semblables à des ombres, des femmes silencieuses et vêtues de noir, qu'on croirait déjà dans l'attitude de l'éternel repos. Pourtant, comme un reste des misères d'ici-bas, elles traînent leur long manteau plissé et le voile de crêpe, qui, cachant leur beauté conservée pour l'époux céleste, descend majestueusement du haut de leur coiffe pointue. Leurs



doigts effilés et blancs font mouvoir machinalement un chapelet de laine qu'on dirait un symbole de captivité. Sont-ce des vierges sublimes, des femmes éprouvées, de tristes prisonnières (1), des âmes indépendantes, rêveuses et solitaires? L'admiration commande d'abord le respect et fait taire le jugement. Quoique la réclusion des femmes soit en elle-même contraire à l'Évangile et au bon sens, ce genre de vie présente pourtant un cachet poétique et virginal qui sourit à l'imagination. Être délicat et plein de charmes, la femme que le Créateur forma à la fin de son œuvre

(1) En Russie, le cloître devient souvent la prison des femmes que le gouvernement fait enfermer.



pour le bonheur des autres, répandra toujours autour d'elle le rayon bienfaisant qu'elle est destinée à faire briller sur l'humanité (1). — Cependant, dira-t-on, si la femme, qui n'est ni épouse, ni mère, s'enferme dans la solitude, que perdra la société? Aucun vide ne se fera sentir dans son sein. Dès qu'elle n'a ni les devoirs, ni les satisfactions de la famille, sa vie n'est-elle pas un cruel fardeau, ou une longue suite de sacrifices et de peines? — Ces raisonnements n'ont qu'une apparence

(1) Un poète français, contemporain, a dit avec une grâce infinie :

... Femmes, daignez sourire,
Et l'univers est consolé!



de solidité ; car, dans la société chrétienne, tout être qui a un cœur ne peut se soustraire aux obligations sociales que le Créateur impose à ses enfants.

Pâles et muettes, les nonnes passaient devant la pèlerine et entraient dans l'église, où leurs voix éclataient en sons mélodieux et mélancoliques, qui ressemblaient à un cri de douleur longtemps contenu. Cette église est grande et d'un style simple qui repose et élève la pensée. Mais les peintures de mauvais goût, auxquelles le rite grec attache une importance fort exagérée, par respect pour tout ce qui lui semble primitif, blessent l'imagination. Elle aimerait à s'attacher à la repro-



duction idéale des personnages sacrés qu'elles représentent. La barbarie et la corruption de Byzance se font sentir jusqu'à nos jours, et le **xix^e** siècle n'a pu encore laver la fange dont cette esclave de Rome a souillé la pure essence de l'Évangile. Déplorable décadence, luxe sans frein et goût dépravé : voilà ce qui nous reste de cette capitale de l'empire grec. Est-ce l'Évangile qu'on veut servir en défendant avec une ardeur fanatique les déplorables abus que la cour de Constantinople, gouvernée par les sophistes et par les ennuques, a mêlés au dépôt sacré que l'homme-Dieu avait légué au genre humain? Ne serions-nous plus chrétiens orthodoxes, si, nous attachant au symbole



du spiritualisme sublime que nos pères ont professé, nous rejettions avec dégoût ce que nous ont transmis ces âges de ténèbres et d'imposture, où l'église asservie subissait la volonté capricieuse de despotes ignorants et insensés, théologiens fantasques, qui transformaient les dogmes et la morale du christianisme au gré de leur politique ou de leur imagination. En débarrassant la religion de ces superstitions étroites, que pourrait-on craindre pour le culte sacré né au pied même du calvaire sanglant? Quels éléments essentiels lui enlèverait-on? Serait-ce le mysticisme si cher au génie oriental qu'on redouterait de compromettre? — Mais les mystères ne peuvent-ils pas satis-



faire les plus ardentes aspirations de l'âme vers l'Infini? — Est-ce l'enthousiasme salutaire produit dans l'esprit par l'action des objets sensibles? — Mais, pour réveiller les plus sublimes impressions religieuses, le pinceau n'attend que cette liberté (1) dont ne peut se passer le génie lui-même. Pourquoi ce luxe banal, ce mauvais goût traditionnel dont on n'ose sortir? Pourquoi se rendre esclave du formalisme des Pharisiens, tandis que nous ne craignons pas de désobéir si fréquemment au Maître divin qui les a si sévère-

(1) Il ne faut pas perdre de vue que l'église grecque impose à l'art religieux des entraves que le despotisme même de l'église romaine n'a jamais imaginées.



ment condamnés? Qu'aurait-il dit celui qui nous a révélé la religion « en esprit et en vérité, » s'il avait vu dans la nef sacrée de l'église du couvent l'argent circuler de toutes parts? — Ici, c'étaient des cierges que vendaient une novice; — plus loin, des pains bénits; — ailleurs, des images des saints; — enfin, des brochures sur l'histoire de la communauté. En voyant ce trafic révoltant, ne doit-on pas s'écrier avec le Seigneur :

« IL EST ÉCRIT : MA MAISON SERA APPELÉE UNE MAISON DE PRIÈRE; MAIS VOUS EN AVEZ FAIT UNE CAVERNE DE VOLEURS (1) ? »

(1) Γέγραπται, 'Ο οἶκος μου οἶκος προσευχῆς κλη-



Cependant, autour de la tombe de Cyrille et de Marie, le prêtre prononce des paroles funèbres (1), et le chant des

θήσεται ὑμεῖς δὲ αὐτὸν ἐποιήσατε στήλαιον ληστῶν.

(ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. ΚΑ΄.)

Un autre évangéliste s'exprime ainsi : « Ils vinrent à Jérusalem, et quand Jésus fut entré au Temple, il se mit à chasser dehors ceux qui vendaient et ceux qui achetaient dans le temple, et il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des pigeons. — Et il ne permettait point que personne portât aucun vaisseau par le temple. »

Καὶ ἔρχονται εἰς Ἱερουσαλὴμα· καὶ εἰσελθὼν ὁ Ἰησοῦς εἰς τὸ ἱερόν ἤρξατο ἐκβάλλειν τοὺς πωλοῦντας καὶ ἀγοράζοντας ἐν τῷ ἱερῷ· καὶ τὰς τραπέζας τῶν κολλυβιστῶν, καὶ τὰς καθέδρας τῶν πωλοῦντων τὰς περιττερὰς κατέστρεψε· καὶ οὐκ ἤφιεν ἵνα τις διενέγκῃ σκεῦος διὰ τοῦ ἱεροῦ.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΡΚΟΝ, κ. ΙΑ΄.)

(1) On ne doit pas oublier que le père et la mère de



religieuses accompagne son invocation, comme les cantiques des séraphins se fondent à entendre aux pieds du trône de l'Éternel. — Le plain-chant de l'Église gréco-russe est, en effet, une des inspirations les plus poétiques et les plus capables d'émouvoir l'âme. Plus simple et plus calme que le chant accompagné d'instruments, qui est en usage dans la plupart des églises de l'Occident, cette musique repose la pensée et l'entraîne en même temps. C'est un flot d'harmonie qui surgit comme d'un monde invisible, — mille soupirs qui se confondent et forment un merveilleux ensemble,

saint Serge n'étant pas canonisés, on peut faire des prières pour le repos de leur âme.



— des voix qui vous appellent d'une manière irrésistible, — qui n'ont rien de terrestre dans leur expression sans recherche, — mais qui vous parlent du ciel avec passion, des maux de la terre avec douceur, des consolations éternelles avec une éloquence surnaturelle. — En Grèce, au contraire, les chants de l'église ne sont qu'un rythme nasillard, une déclamation chevrotante empruntée aux mélodies monotones de l'Orient. Les Russes, qui ont l'instinct musical, cédant heureusement à l'entraînement de leur génie artistique, ont transformé, malgré leur attachement pour tout ce qui leur paraît primitif, les chants asiatiques en divins accords. Si les Grecs voulaient suivre cet exemple, leur



langue, qui, en elle-même, est tout harmonie, achèverait de perfectionner la musique religieuse des Russes qui est déjà si belle.

En se relevant de dessus la pierre froide où elle était restée courbée, madame Masanopoulo, ravie par les douces voix des femmes qui psalmodiaient en chœur, les voyant si pâles et si recueillies, les trouva idéales comme un rêve, pures comme des vierges du Seigneur. « Voilà, » se dit-elle, « la vraie beauté, voilà la grâce dans sa primitive essence ! La foi, l'amour et l'espoir éclairent ces regards si calmes. »

Appuyée sur deux jeunes sœurs affables et souriantes, la pèlerine entra dans



un souterrain, où gisait un cercueil à peine fermé, puis dans la cellule de l'anachorète Martha Thérassievna, restée déserte et pleine encore de son souvenir béni. On croirait son rouet prêt à tourner sous l'impulsion de son pied, et son livre de psaumes, aux pages noircies, est là tout ouvert sur l'étroite planche du lit.

« Prenez, » disaient les sœurs, en coupant avec onction, et en donnant à leur compagne un bout de laine, « prenez ce souvenir qui nous semble encore porter la trace des doigts de notre solitaire ; car elle était bien pure celle qui travaillait ici, en faisant pour nous les vœux les plus ardents. »



Tout ce que nous laisse un être digne de notre vénération et de notre amour, se transforme pour nous en un objet sacré, qui nous attache et nous inspire une multitude de sentiments pieux. — Quoi de plus naturel alors que le respect minutieux et souvent exagéré de nos pères pour tout souvenir des grandes choses dont ils avaient été témoins, et dont les moindres détails se gravaient profondément dans leur cœur? Aussi devons-nous respecter les habitudes naïves des siècles qui nous ont précédés, quand elles réchauffent le cœur et le maintiennent dans une atmosphère de foi et d'amour. Ce qu'on doit repousser avec indignation, ce sont les funestes traditions de



l'esprit païen auxquelles l'ignorance a donné tant de puissance.

La pèlerine retourne le soir à l'hôtellerie, malgré les instances des sœurs qui voulaient la garder dans l'enceinte du couvent. Une tourière referma derrière elle la porte massive, et le cloître paisible rentra dans la prière et le recueillement. On aurait dit que l'ange de la paix y était descendu pour apporter le silence et le repos.



XII

La vue de sa mansarde rend à madame Massanopoulo toute l'horreur des souvenirs de la nuit passée, et la remplit de terreurs pour celle qui l'attend. Elle s'est étendue sur le pauvre meuble qui lui est échu en partage sans qu'elle puisse compter sur un moment de sommeil. La



vermine fourmille dans ce lit qui lui semble animé. Aussi bénit-elle la cloche comme elle eût salué le premier rayon du soleil. Cet appel à la prière, à l'heure où tout dort encore, avant que l'esprit ait pu être troublé par des visions mondaines, fait tressaillir son cœur d'une émotion douce et pure. Les pèlerines se hâtent d'obéir à la voix de l'airain sacré, et l'air vivifiant du matin, le calme parfait de la nature, les disposent à l'acte pieux auquel elles sont conviées. Elles écoutent, dans une paix complète, les leçons de la Bible et les psaumes de David qui composent le rituel si simple des matines.

Madame Massanopoulo est encore tel-



lement fatiguée de sa longue marche qu'elle peut à peine se tenir debout, et la lassitude à laquelle elle cède, malgré elle, empêche son âme de s'abandonner à l'exaltation qui l'entraîne. Elle pense avec regret à ces sièges noirs et élevés qui longent les murs des églises en Orient (1). Ils semblent destinés, par leur forme, à nous rappeler la tombe et les profonds mystères qu'elle renferme. Loin de servir à entretenir l'indolence et à produire l'engourdissement des sens, ce point d'appui, cette banquette étroite, qui s'abaisse et se relève, n'est qu'un indispensable

(1) En Russie, il n'y a ni bancs ni chaises dans les églises, mais seulement de ces sièges qu'on nomme en France *miséricordes*.



soutien pendant la longue durée du service divin.

Les matines ne sont pas achevées que les voyageuses quittent l'église, malgré l'ineffable attrait qui les y attache, et, se séparant avec regret des bonnes sœurs, remontent dans le *téléga*, afin d'arriver pour la messe au monastère de Saint-Serge.



XIII

Après avoir été traînées pendant des heures au milieu de prairies couvertes de ronces et de troncs d'arbres coupés, les pèlerines aperçurent enfin, entourés de collines et de gigantesques sapins, sur une élévation isolée, les massifs clochers, les petites tourelles dorées, les hautes mu-



railles du couvent de Saint-Serge. Elles laissent éclater alors toute la joie de leur âme, semblables au législateur inspiré d'Israël qui soupirait après la terre promise. Les rayons purs du matin répandent la plus douce lumière et entourent comme d'une auréole divine le vaste cloître qui apparaît, pareil à une forteresse ou bien à un des antiques manoirs du moyen âge, au milieu d'une nature grandiose et sauvage.

Et pourtant ces lourds dômes, ces toitures brillantes, ces églises de toutes les formes qu'on voit resplendir au sein d'un désert, ces nombreux édifices, se sont élevés au souffle d'un anachorète expi-



rant ! Serge, le solitaire, vivait pauvre au milieu de ces forêts, où il se nourrissait de racines et de plantes sauvages, parmi les animaux qui partageaient ses travaux et les ours dont il s'était fait des amis. Il a expiré ainsi, dans la pauvreté et la contemplation des choses divines, et les hommes ont enlevé ses ossements à la terre qui les réclamait, pour en faire une source de richesses et un moyen de satisfaire leurs convoitises !

La vue imposante de ce monastère, le souvenir des traditions qui s'y rattachent, impressionnent vivement la pèlerine, qui repasse dans sa mémoire toutes les phases de la vie pénitente à laquelle



avait dû se soumettre le pauvre anachorète. Elle se dit que cet homme, à force de macérations, avait effacé de son front l'antique anathème qui pèse sur la postérité d'Adam, qu'ainsi transfiguré et régénéré il avait reconquis cet état où l'homme était, sous l'œil de l'Éternel, le roi de la création, où il commandait à tous les êtres vivants, et leur assignait le nom qu'ils devaient porter. Le voilà donc redevenu, même avant la résurrection, le maître de la terre, l'ange de Jéhovah, qu'une première faute avait un moment couvert de fange et soumis aux instincts de son enveloppe grossière. Le principe spirituel a repris son pouvoir primitif, il est redevenu ce qu'il était dans l'homme avant sa



réprobation, lorsque éclatant de lumière et de blancheur il menait une existence toute divine dans un jardin de délices.

Bercée par de tels songes, madame Massanopoulo, se voyant tout à coup dans l'enceinte même du monastère, fut comme réveillée par quelque baguette magique et malfaisante. Le parfum si doux dont s'enivrait sa pensée, s'évanouit, et elle fut brusquement ramenée aux tristes réalités de la vie; par les bruyantes rumeurs d'un bazar et par l'agitation étourdissante au milieu de laquelle elle se trouvait. Tout ce qu'elle vit alors lui rappela ces sanctuaires du moyen âge qui étaient le centre de diverses industries, ces foires qui



conservent encore dans quelques pays le nom de *messes* et de *kermesses*. Elle se serait crue plutôt à l'entrée d'un port qu'à la porte de la maison de Dieu, et à la vue de ces moines, aux formes magnifiques et aux splendides vêtements, qui passaient indolents et superbes, elle ne pouvait s'empêcher de s'écrier avec le Fils de Dieu :

« En vérité, en vérité, il sera plus facile au chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'au riche d'entrer dans le royaume des cieux ! »

Et quand même la robe de velours du moine ne serait considérée que comme un



luxue étranger à son individualité, comme un moyen de faire briller les richesses de son église, l'effet qu'elle produit sur l'âme des fidèles les plus sincères est loin d'être satisfaisant. On soupçonne involontairement chez celui qui la porte avec tant de fierté, une vanité contraire à cette modestie évangélique qu'on s'attend à trouver dans un lieu qui rappelle de semblables souvenirs. La jeune Grecque songe alors avec plaisir à l'imposante simplicité que montraient autrefois les patriarches, les prêtres et les évêques de l'Orient ; elle pense à leurs demeures, à leurs vêtements, à leurs habitudes austères. Du fond des antres solitaires où ils contemplaient les vérités éternelles, une vive lu-



mière pouvait briller à leurs regards et se répandre sur le monde corrompu. C'est du sein d'une semblable retraite que saint Jean à la bouche d'or, avant qu'il se fût mis en contact avec les intrigues de la cour de Byzance, avait versé sur les églises orientales les flots de son éloquence. Une existence séparée de la foule et la méditation des choses divines peuvent quelquefois faire éclore les germes les plus féconds et produire les fruits les plus bienfaisants. Mais, de nos jours, une réunion d'hommes beaux et vigoureux, vivant dans le bien-être, l'oisiveté et l'insouciance, n'est-ce pas un triste exemple de décrépitude, d'indolence et d'immoralité ?



En entrant dans l'église, où la messe commençait, madame Massanopoulo fut frappée à l'aspect de la quantité d'or, d'argent, de pierreries et de diamants qu'on y voit entassée. La châsse qui renferme les reliques de saint Serge est en argent massif, et elle est recouverte de riches draperies, qui reflètent la lueur d'énormes cierges, brûlant à l'entour dans des candelabres ciselés. Il est impossible de s'en approcher, tant la foule est compacte. Poussée et repoussée de toutes parts, la pèlerine se dit que la prière est nécessairement bannie d'un lieu où le recueillement ne peut exister. Et, qui sait pourtant, pense-t-elle encore, combien de personnes, dans cette multitude innom-



hrable, sont arrivées ici la mort dans l'âme pour trouver une consolation à leurs douleurs, combien y sont venues avec un sourire d'espérance ! Quel découragement ne doivent-elles pas éprouver en ce moment ! En effet, même autour du corps du pauvre ermite qu'elles implorent, la vanité humaine a élevé une barrière dorée qui le sépare de ses frères, les pauvres et les petits. — Voilà donc celui qui a prêché le détachement des biens temporels et la mortification de la chair, présenté après sa mort comme un riche orgueilleux, qui éblouit de son luxe les membres infimes du Christ et qui les tient à distance ! Lui, le bienveillant consolateur des malheureux, auxquels il a



montré les voies du salut et des joies éternelles, bien opposées aux prétentions de l'orgueil mondain ; lui, le docteur de l'abnégation et le modèle de la charité, qu'il aurait de peine à reconnaître ses principes dans la vie de ses successeurs ! Qui osera donc, près de sa tombe vénérée, dire à tous ceux qui traînent là leur désespoir : « Le Tout-Puissant sera l'or et l'argent de tes forces (1). » — « Dérision ! » répondraient-ils en contemplant avec avidité les immenses richesses qui pourraient les tirer de la misère, et que le saint lui-même, dont elles ornent le tombeau, ne semble pas disposé à leur abandonner.

(1) Job, XXIII, 25.



Cependant, la messe continue avec solennité. Des flots d'encens et des chants magnifiques s'élèvent sous la voûte dorée. Mais la pèlerine croit assister à un brillant spectacle plutôt qu'à un office divin. « Pourquoi, » s'écrie-t-elle au fond de son cœur, « cette fatigante agitation, cet étalage frivole, cette pompe éblouissante? Serait-ce en l'honneur du Christ, notre divin libérateur, lui qui nous a enseigné la pauvreté et le renoncement (1)? Si

(1) Un poète français de notre temps a dit très-bien :

« La croix de bois, l'autel de pierre
Suffisent à l'homme comme à Dieu. »

On se rappelle aussi le beau mot prononcé à la Constituante par M. de Montlosier : « C'est la croix de bois qui a sauvé le monde. »



l'on obéissait à sa voix, il n'y aurait dans cette nef qu'un calme respectueux, de douces harmonies, une humilité vraiment évangélique. Au lieu de retrouver le luxe effréné d'un monde aveugle, et le tumulte de ses solennités, on assisterait réellement à la fête de l'Éternel; on pourrait se croire convié au banquet de ses anges. Oh! quand la religion reprendra-t-elle les parures sans tache qu'elle avait reçues de l'Homme-Dieu? (1)

C'est aux Grecs qu'il appartiendrait de lui rendre sa pureté (2) et sa grandeur

(1) Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

(RACINE.)

(2) On se représente involontairement la religion



primitives. N'ont-ils pas, en effet, conservé dans leur cœur les étincelles des premiers feux allumés sur les saintes montagnes de la Judée? N'est-ce donc pas au milieu d'eux que fut prononcé le beau nom de chrétien; que parurent les premiers défenseurs de la doctrine nouvelle? Qu'ils oublient enfin Byzance et ses dépravations, et qu'ils se souviennent un peu plus d'Antioche et d'Alexandrie, ces écoles illustres de notre foi naissante. Comment mieux exprimer la vérité que dans la langue dont se servirent les disciples du Verbe incarné, pour la répandre des premiers siècles de notre église sous l'image de cette vierge du Dante :

La creatura bella, bianco vestita...



dans le monde (1)? La Palestine n'avait-elle pas des rapports perpétuels avec les Hellènes (2), qui devinrent ainsi les témoins oculaires des grands événements de

(1) Le Dr SEPP, *Evangelien Harmonie*, constate avec raison que le Christ lui-même se servit plus d'une fois de la langue de Platon, notamment dans cette entrevue célèbre qu'il eut avec les Grecs, à la dernière Pâque qu'il célébra à Jérusalem.

Aussi, les Juifs eux-mêmes supposent qu'il peut aller enseigner les Grecs et s'entretenir avec eux. —

Ποῦ οὗτος μέλλει πορεύεσθαι, ὅτι ἡμεῖς οὐχ εὐρήσομεν αὐτόν; μὴ εἰς τὴν διασπορὰν τῶν Ἑλλήνων μέλλει πορεύεσθαι, καὶ διδάσκειν τοὺς Ἑλληνας;

(ΚΑΤΑ ΙΩΑΝΝΗΝ, κ. Ζ.)

(2) Plusieurs des apôtres et des disciples du Christ ont des noms grecs : Philippe, Didyme (ou Thomas), Étienne, etc. (Voir NEANDER, *Leben Jesu*; — HESS, *Leben Jesu*; — SEPP, *Evangelien Harmonie*.)



l'histoire primitive du christianisme, dont ils peuvent retrouver facilement la trace dans les traditions de leurs ancêtres (1)?

Après la messe, madame Massanopoulo suivit la foule dans diverses chapelles latérales, et visita les somptueux trésors enfouis dans les murs du couvent. Ces trésors sont tellement immenses, qu'il est impossible d'en calculer la valeur. Des pèlerins, au cœur simple et pieux, allaient avec des cruches chercher de l'eau au puits que saint Serge a creusé lui-même, et qui est maintenant tout revêtu

(1) C'est là pour eux la grande affaire. *That is the question*, comme dit Hamlet.



d'argent. On s'agenouillait aussi au pied de plusieurs tombes, drapées d'or et d'argent (1), arrosées d'huiles et d'essence de roses.

Lorsque cette longue course à travers un labyrinthe de magnificences indescriptibles fut achevée, les voyageuses prirent un peu de repos auprès du couvent, dans une auberge où on leur servit bientôt du thé et des fruits.

Madame Massanopoulo remarque alors avec surprise la mine triste et préoccupée

(1) L'église grecque proscrivant les sculptures, les draperies sont le seul ornement des tombeaux des saints, des empereurs et des grands personnages.



de Marphoucha. Lorsqu'elle lui demande la raison de sa mélancolie, celle-ci s'écrie, après être demeurée un moment muette et pensive :

« N'est-ce pas, ma patronne, qu'il ne faut pas envier les richesses? Avez-vous remarqué la grosseur de ces diamants qui éblouissaient les yeux autant que les rayons du soleil? Une seule de ces pierres m'aurait rendue riche!... Pourquoi la Vierge Marie, qu'on dit si compatissante, ne me donnerait-elle pas un de ces diamants dont son image est recouverte? Mais c'est mal d'y songer, » continua-t-elle, « le Seigneur nous laisse-t-il manquer du pain de chaque jour? Cela doit



suffire à de misérables paysans comme nous ! »

Le soupir profond qui suivit ces mots retentit dans le cœur de madame Massanopoulo comme un cri de désespoir. « A quoi bon, » se dit-elle, « toutes les somptuosités qui égarent la tête de cette femme ? Si l'on se contentait de lui montrer le bois sanglant de la croix qui a sauvé le monde ; si on lui disait que la paupière même de la mère de Dieu a été humectée de larmes ; ne lui offrirait-on pas ainsi une consolation plus efficace dans ses misères ? Cependant, les paroles pleines de prudence de la jeune Grecque rendent le calme à l'esprit troublé de Marphoucha.



« Ces richesses que tu viens de voir, »
lui disait-elle. « sont des témoignages de
la plus profonde piété, du dévouement le
plus parfait ; car elles ne sont que des of-
frandes entassées depuis des siècles, et
élevées comme un monument en l'hon-
neur de la charité chrétienne. »

La bonne paysanne retrouva aussitôt
toute sa gaieté insouciant et ne fit plus
que bénir la mémoire des âmes généreuses,
qu'elle vénérât avec une confiante sim-
plicité.

Celle qui avait si bien calmé son imagi-
nation n'éprouvait pas elle-même la sécu-
rité qu'elle avait affectée. Elle songeait à



tout le bien que ces trésors auraient pu produire, s'ils avaient été activement employés. Cette place, qui retentissait maintenant des cris de marchands cupides, elle l'animait dans son imagination par des fêtes qui lui paraissaient plus dignes du Dieu très-bon et très-grand. Elle y plaçait l'antique autel de la pitié, transfiguré par l'esprit chrétien. Elle admirait déjà cet édifice sublime, où elle croyait entendre, comme un concert céleste, les bénédictions multipliées des suppliants. Oh ! pensait-elle encore, si ces richesses enfouies, si ces pierreries inutiles pouvaient servir à construire, autour d'églises vastes et simples, de nombreux bâtiments où les pauvres et les malades viendraient comme



dans une patrie pour ne trouver qu'utiles enseignements, que sourires sans déceptions, qu'une sainte fraternité, plus humaine et plus dévouée que celle qui a été rêvée par tous les penseurs de l'antiquité. Ne verrait-on pas fleurir toutes les vertus au milieu de ce désert, embelli par la piété sincère et peuplé par la charité?



XIV

Une voiture, attelée de trois chevaux de front, lourdement harnachés, arriva sur ces entrefaites, bruyamment annoncée par le claquement d'un fouet. Le jeune cocher qui la conduisait appela gaiement les pèlerines pour les ramener chez elles. Mais cet équipage, bien que plus spacieux



et plus commode que le *téléga*, n'était ni moins bizarre, ni moins original. C'était une espèce de boîte en forme d'arche, qui se balançait sur deux longues poutres, à l'extrémité desquelles étaient attachées les roues. Cette voiture, appelée *tarantasse*, remonte aux premiers jours de l'art du carrossier. Dieu sait cependant avec quelle joie naïve les voyageuses s'établirent sur la paille épaisse qu'elle contenait ! La paresse est innée en nous, et le foyer domestique exerce sur nous un tel attrait ! Tout en se préparant à retrouver les souffrances ou les ennuis dont on a eu le bonheur de triompher une fois, on semble aspirer à les subir encore comme une dure, mais inévitable nécessité.



L'orpheline, revenue sans avoir rencontré son oncle, demandait aussi avec instance une place au milieu de celles qui l'avaient déjà accueillie. Attachée à la robe de madame Massanopoulo, elle la suppliait de ne pas l'abandonner, pendant que les méfiantes paysannes la repoussaient en murmurant et en l'accusant d'être une petite menteuse, qui n'avait cherché jusque-là qu'à leur en imposer. La voix douce et charitable de la jeune Grecque parvint cependant à les calmer, et l'enfant eut sa place sur le siège auprès du cocher, qui, pendant toute la route, chantait de ces mélancoliques mélodies russes dont le charme est irrésistible.



A quelque distance du monastère, le *tarantasse* s'arrêta devant une cabane. Là, les voyageuses faisaient en riant un frugal repas, lorsqu'un vieillard se répandit près d'elles en plaintes amères. La pèlerine lui tendit tout l'argent contenu dans sa main, ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses lamentations :

« Hélas ! » dit-il, « mes jambes ne me soutiennent plus, je suis épuisé ; car je viens de faire une course bien longue et mon village est aux environs de Moscou. »

Celle qui l'écoutait avait trop connu le genre de souffrance dont il se plaignait pour ne pas en sentir les inconvénients et



ne point chercher à les alléger. On n'est impitoyable que pour les maux inconnus. — Le petit postillon, qui n'était pas sous l'empire des mêmes sentiments, avait beaucoup de peine à laisser le bonhomme monter auprès de la jeune femme. Elle se vit obligée de braver sa mauvaise humeur ; car il trouvait l'équipage déjà bien chargé, ou plutôt il voyait dans le mendiant un trop pauvre sire pour pouvoir prétendre à l'honneur qu'on lui proposait. L'esprit de caste existe, hélas ! dans toutes les positions sociales, et toutes les conditions ont leur fierté. Quelle sera la main assez puissante pour abaisser un jour ces barrières élevées entre les enfants de la grande famille humaine ?



Cependant, grâce à l'énergique intervention d'un membre de la caravane, la bonne intelligence se rétablit facilement parmi les voyageurs, un instant livrés à la discorde. Mais quel est le désordre qu'une foi sincère et active ne parvienne à calmer, qu'une volonté ferme ne sache dominer? La pèlerine devait d'ailleurs exercer sur des âmes simples l'autorité instinctive que Dieu prodigue à quelques-uns de ses enfants. Et puis, ne sommes-nous pas tous ainsi faits? Animés des tendances les plus sublimes comme les plus dangereuses, fils de Dieu, mais trop souvent esclaves de l'enfer, toute puissance divine ou satanique agit énergiquement sur notre volonté flottante. L'inspiration



de nos plus belles actions ne nous vient-elle pas souvent des autres, comme aussi nos mouvements les plus condamnables? L'esprit humain est un chaos où tout se heurte et se combat, notre nature, un mélange étrange des éléments les plus contradictoires.

La petite orpheline, bientôt rassurée, avait peu à peu repris son joyeux habil, tandis que le mendiant, pardonnant aux ennemis qui s'étaient un moment prononcés contre lui, donnait à tous les membres de la compagnie la même bénédiction cordiale.

Dans l'après midi, on fit une halte au



village de Brotofchna. Attirés par la vue de la caravane, des pauvres se rassemblèrent timidement autour de la table dressée en plein air, et formèrent là un grand cercle d'un aspect tout nouveau. Encouragés et bien accueillis, ils prirent part avec un plaisir évident au repas qu'on leur offrait. Le thé coulait à flots, la joie et le bien-être éclataient sur toutes les physionomies. Madame Massanopoulo contemplait ces bonnes gens avec une satisfaction intime : le sourire du bonheur, quand il se montre sur les lèvres de ceux que les fardeaux de la vie accablent, est pour le cœur qui le fait naître comme une rose épanouie et fraîche découverte sous la gelée de l'hiver.



Une voiture assez semblable à celle qui avait amené les pèlerines, mais découverte, venait de s'arrêter devant l'auberge et semblait contenir un ménage tout entier. Des dames élégantes, de jeunes hommes et des enfants, des coussins, des cafetières, des samovars, des provisions de toutes sortes, des friandises et des viandes, tout cela sortait pêle-mêle et en abondance du merveilleux équipage. Du haut d'une chambre où les dames étaient aussitôt montées, elles appelaient Nicolas Alexiewitz, un des jeunes gens, qui s'était chargé du déballage, pour lui demander quelque objet qu'il ne manquait jamais de fournir.



Cependant, les nouvelles venues avaient jeté un regard scrutateur et dédaigneux sur la société étrange qui se trouvait réunie là, et sur notre héroïne, occupée à tracer dans son album l'esquisse d'une petite chapelle qu'elle voyait en face d'elle. En s'éloignant, elles se disaient avec une espèce de regret : « Une femme du monde, et en pareille compagnie ! » Tandis qu'elles faisaient ces réflexions, une petite fille, descendue avec l'infatigable Nicolas Alexiewitz, s'était approchée de madame Massanopoulo, et, s'asseyant sur ses genoux, s'était mise à feuilleter curieusement son album couvert de dessins.

« Quelle est la personne avec laquelle



tu causes, mon enfant? » dit aussitôt une voix au premier étage.

« Avec la dame, maman, » répondit la petite de sa voix la plus douce.

« C'est différent, tu peux rester, » ajouta la mère en s'éloignant.

Mais la jeune pèlerine, avant de se rendre compte de son mouvement, remit aussitôt l'enfant à terre avec une répulsion instinctive. La petite fille s'éloigna avec la vivacité de son âge, sans rien soupçonner des stupidités du monde. « Pauvre enfant, » se dit la noble femme, « tu sentiras les inconvénients de la niaise



éducation qu'on te donne, toi qu'on élève comme si tu devais être au-dessus de l'humanité tout entière. On te déshérite d'avance des grands biens donnés par le Seigneur au cœur pur, et qui ne se trouvent guère parmi ceux au milieu desquels tu es destinée à passer ta vie. Qui sait si tu ne seras pas à plaindre sous la soie plus que cet homme sous sa chemise grossière? Tu chercheras alors avec angoisse d'où te viennent tes douleurs. Tu le demanderas à la nature et aux hommes; mais aucune voix ne répondra à tes cris inutiles. Les gens de ta caste, déjà fatigués eux-mêmes d'une vie inutile et sensuelle, blasés et indifférents, te diront, avec le sourire amer du scepticisme



sur les lèvres, qu'ils ne te comprennent pas ! Si tu voulais trouver dans les conditions inférieures des êtres plus sympathiques, habitués à tes hauteurs, ils courberaient devant toi la tête comme devant une puissance qu'on redoute (1). En vain t'adresserais-tu à la nature. Sa voix t'aura toujours été inconnue, ses mélodies simples seront inintelligibles pour tes oreilles, assourdies par les vains bruits du monde. Mécontente et désenchantée, tu traîneras partout tes ennuis avec les lambeaux de ton cœur déchiré. Tu seras repoussée d'une vague à une autre vague,

(1) Et quand je m'inclinais, tous tombaient à genoux.

(A. DE VIGNY, *Moïse.*)



sans jamais atteindre le port qu'un voile impénétrable cachera toujours à tes regards obscurcis par les larmes. La société, dont tu deviendras la victime, ne t'élèvera si haut, pauvre idole d'argile, que pour te briser plus tard d'une main impitoyable. »

Lorsqu'elle fut arrivée, la pèlerine serra la main à ses compagnes de route. La pauvre Marphoucha avait des larmes dans les yeux, et regardant sa patronne avec une tendresse passionnée : « Nous ne nous reverrons plus ainsi désormais, » lui dit-elle tristement. La jeune femme l'embrassa avec cordialité et lui fit des promesses qui amenèrent le sourire sur ses lèvres. Puis



on se sépara, — l'une pour s'endormir dans la mousseline et les dentelles, — les autres pour attendre sur la pierre de la cabane l'heure d'un rude travail, — toutes pour continuer leurs rêves douloureux jusqu'au jour où elles pourront se retrouver dans un repos suprême et se donner la main dans le céleste banquet de l'éternelle égalité.



UN SOLITAIRE

A LA

GROTTE DE SAINT-BÉAT.



I .

Le soleil d'avril darde ses rayons déjà plus doux sur les neiges éternelles de l'Oberland bernois. L'hiver commence à fuir devant le printemps, et déjà l'agile hoche-queue s'avance avec timidité dans la plaine encore humide. Au sommet des Alpes s'étend un voile virginal, qui par-



fois brille le soir de teintes rosées. Les pentes dépouillées des monts sont sillonnées par des torrents, dont l'écume éblouissante resplendit dans les buissons, et qui se mêlent aux avalanches qu'on entend retentir comme un tonnerre lointain. Des groupes de sapins qui bravent les frimas, se détachent comme de sombres oasis au milieu d'un tapis d'une blancheur immaculée. Sur la croupe des colosses de granit, dans les flancs desquels apparaissent des gouffres où le regard se perd, quand le vent vient à balayer la neige, on aperçoit déjà l'herbe naissante et les vertes guirlandes du lierre.



II

Encaissé dans un double amphithéâtre de roches cyclopéennes, s'allonge un lac silencieux, qui réfléchit déjà le beau ciel du printemps. Là, non loin d'une tour en ruines, quelques peupliers balancent avec mollesse leur cime rajeunie et couvrent de leur ombre les herbes marécageuses.



L'Aar, aux ondes impétueuses, se précipite au milieu d'ilots couverts de bouquets d'arbres, et va former cette vaste nappe d'azur où se mirent les tourelles féodales d'Oberhofen et de Thun.

Dans la vallée du Boedli, les cerisiers se couvrent de blanches fleurs, et lorsqu'une brise encore rude en détache quelques pétales, elles se mêlent aux flocons de neige que le vent chasse de la montagne. Le noyer montre ses bourgeons bleuâtres et l'hépatique élève sa modeste corolle, comme une tête de fiancée que tout étonne et ravit.

La création renaissante ne présente que



contrastes et confusion. Le rayon chaud du soleil dore sur le flanc des monts les glaciers éblouissants ; un froid brouillard vient tout à coup couvrir de givre le rameau verdoyant, et le sourire de la nature ne semble parfois qu'une consolation fugitive de tristesses éternelles.



III

Cependant, la matinée est calme. Les sombres vapeurs, qui cachaiient à demi le sommet des montagnes, ont flotté un moment comme de la gaze déchirée, puis ont disparu, dispersées dans l'espace. Le vautour des Alpes est descendu de ces formidables hauteurs, où il a placé son aire



inaccessible ; le martin-pêcheur a fait entendre son cri au bord du torrent.

Mais au-dessus de cette sauvage nature plane la pensée de l'homme, cette pure émanation du Tout-Puissant. N'est-il pas plus grand que tout ce qui l'environne, le solitaire couché sur la mousse du mont Béat?

Il paraît aussi sombre que le Niesen, derrière lequel disparaît l'horizon. — Les hivers ont blanchi sa tête ; la science se lit dans son long regard ; la fatigue est empreinte dans toute sa personne ; on le dirait mort aux choses de la vie. Pourtant l'âme du poète, comme la harpe



éolienne, reproduit perpétuellement des accords pleins d'harmonie. Un bienveillant sourire est venu tout à coup animer ses traits, lorsqu'un frêle moucheron s'est posé sur sa main de marbre. Ses yeux ont repris la candeur de l'innocence, il a suivi avec intérêt le mouvement des ailes de l'insecte, et ne l'a vu qu'avec regret retourner à sa fleur.

-- Pour celui qui approfondit toutes choses, rien n'est petit dans la nature ; chaque objet lui révèle une perfection sans égale. La plante parasite suffit pour charmer les heures d'isolement du botaniste. — La création est aussi digne d'admiration dans ses détails que dans les specta-



cles les plus grandioses, et l'intelligence
qui peut en comprendre tout l'ensemble
est seule capable d'apprécier l'œuvre de
Dieu.



IV

Aussi, est-ce la contemplation du monde visible qui avait attiré le solitaire dans cette habitation isolée. Loin des hommes, au milieu desquels il était resté assez longtemps pour leur laisser la plus grande part de son âme, il vivait uniquement pour la pensée du Ciel, tout en



continuant de travailler au progrès de l'humanité. Il faisait comme l'athlète vainqueur, retiré de l'arène, dont les conseils soutiennent encore ceux qui vont s'exposer comme lui à des luttes sanglantes.

Il était arrivé dans l'Oberland inconnu de tous. Sa générosité l'y avait fait aimer. Au-dessus du vulgaire par la pensée, il savait se mettre au niveau des plus petits; car il disait que partout on pouvait recueillir ou enseigner quelque vérité. Il ajoutait qu'il fallait élever à soi celui dont l'intelligence peut grandir, ou qu'on devait s'abaisser jusqu'à terre pour servir d'appui au plus faible.



Il avait d'abord été surnommé le *philosophe*, puis on n'avait su de lui que son nom d'Yasah. — Plusieurs familles d'Unterseen et de Thun venaient l'entendre, ou essayaient de l'entrevoir; — les jeunes filles lui apportaient des fleurs; — les mères lui amenaient leurs fils : « Écoutez le maître, » disaient-elles, « vous apprendrez avec lui beaucoup de choses. Dieu parle par sa bouche. »



V

Depuis un moment, il suivait des yeux avec distraction un point blanc qu'on voyait paraître sur le lac. Bientôt on put distinguer un léger esquif se balançant sur l'onde, pareil à un cygne gracieux. Il se rapprochait de plus en plus et allait toucher au rivage. L'habitant du mont



Béat voulut alors s'éloigner, mais il s'arrêta soudain. — Une femme était debout au milieu de la barque; elle regardait de son côté, et semblait impatiente de ne pouvoir activer le mouvement cadencé des rames.



VI

Lorsque le bateau toucha la rive, et que cette femme, vêtue de noir, descendit près de la cascade écumante, le solitaire lui tendit la main. Son attitude était calme et grave, aucune émotion ne se peignait sur ses traits.

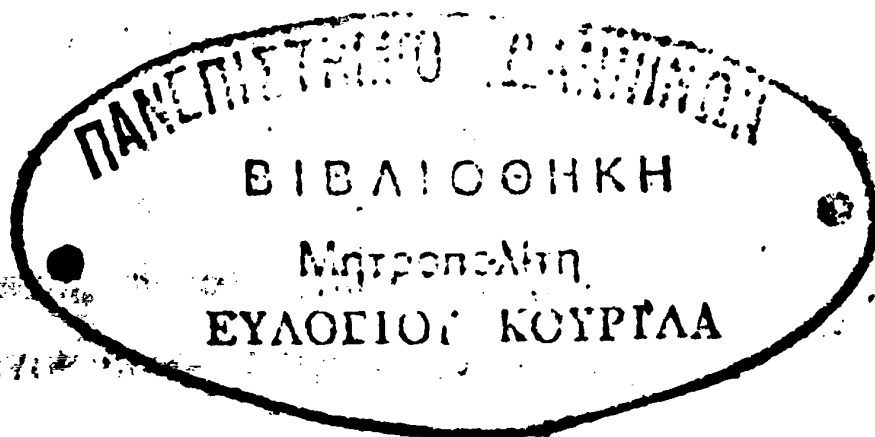


« Ami, » dit-elle, « il me tardait de me reposer enfin dans les beaux lieux où vous avez trouvé la paix. — Parlez : dans ces montagnes, jouit-on d'une retraite assez profonde pour qu'on puisse s'y délasser un instant des fatigues de la vie ? »

⊥ « Femme, » répondit tristement le solitaire, « avant que vous soyez hors de l'existence, ne parlez pas d'un entier repos ! Aussi longtemps que le cœur bat, que la pensée conserve son activité, le calme est impossible ! On attend, on espère, on s'agite toujours... Mais venez cependant. Dans ces montagnes, on est plus près du ciel, la lutte n'est pas si pé-



nible; car la lutte continue ici comme partout, et vous apprendrez bientôt que c'est avec nous-mêmes et non avec le monde, ainsi que vous l'avez cru jusqu'à présent, que nous combattons sans cesse.»



VII

Ils s'étaient assis auprès de la cascade qui, de la grotte, se précipite sur le flanc de la montagne, et couvre la rive de son écume frémissante.

« Mais vous, » dit la jeune femme,
« vous avez donc cessé de vivre? Ne di-



siez-vous pas un jour que vous goûtiez déjà une quiétude parfaite? »

« Moi? » répondit Yasah en souriant mélancoliquement, « oui, j'ai trouvé la paix sur cette terre! — Mais savez-vous à quel prix? — Vous qui me l'enviez, ne seriez-vous pas effrayée, si je vous le disais? Savez-vous quel est le repos de l'homme que la fatigue a brisé? Savez-vous quel est le calme qui vient après la tempête? Appelez-vous oubli de soi-même la froide impassibilité du guerrier en face du feu? — Le repos de l'épuisement est une mort anticipée qui rend impossible le sentiment même du bonheur. Dans le calme qui suit l'orage, on a toujours sous



les yeux les débris dont les vents furieux ont couvert le sol. L'indifférence sur sa propre destinée en présence du péril est une exaltation qui, par sa violence, fait oublier toutes les agitations de la vie. — J'ai obtenu le repos par un travail ardent : chaque heure de paix intérieure est achetée par des veilles sans fin. Aussi mon cœur a-t-il cessé de battre. Voyez mes tempes blanchies, et pensez si l'arbre dont la gelée atteint la sève peut fleurir au printemps ! »



VIII

« Alors, » dit la jeune femme, « la mort telle que vous l'entendez est préférable à la vie que je viens de quitter ! »

« Vous ne vous rappelez peut-être pas l'existence insipide et sans but que le monde exige de nous. N'avez-vous plus présent à la mémoire le tribut d'ennuis et



de futilités que les femmes surtout sont obligées de payer à l'opinion ? Avez-vous oublié que là-bas le vide est partout ? Ne savez-vous plus combien la solitude du cœur est désolante au milieu de la foule ? »

— « Trouvez à la vie un but sérieux, vous dont l'exaltation demande aux autres la félicité, et vous verrez que, même dans le monde, ce vide qui vous désole peut être comblé. Quelle inconséquence de vouloir le résultat avant aucun essai de travail ! S'éloigner des autres, sans avoir rien fait pour eux, n'est-ce pas de l'égoïsme ? Quelle coupable apathie d'aller chercher dans l'isolement un bonheur qu'on n'a pas mérité !



« Attendez encore ! Lorsque vous aurez fait part à vos frères de tous les dons que vous avez reçus du Ciel, quand vous aurez révélé au monde où vous êtes placée l'héroïsme de votre charité et la grandeur de vos vertus, quand vous aurez lutté jusqu'au sang contre des fatigues réelles et des douleurs véritables, — allez alors demander le repos au désert ; cherchez le recueillement sous la voûte étoilée des cieux ; déposez librement aux pieds du Créateur l'holocauste d'un cœur que vous aurez tant de fois courageusement immolé...

« Jusqu'au jour de ces douloureuses épreuves, prenez ici des forces pour une



vie qui peut être longue encore ; regardez du haut de ces montagnes le monde d'ennuis et de déceptions qui ne vous charme plus , et songez comment vous pourrez y rentrer en patiente ouvrière, dans cette société à laquelle vous êtes attachée par un devoir impérieux, comme le serf à la glèbe. »



IX

« Vos paroles sont amères et consolantes à la fois. — Oui, je dois, comme cette abeille qui accomplit, elle aussi, sa destinée, achever la tâche dont j'ai été chargée ; car il paraît que nous devons être les esclaves des hommes avant d'appartenir à Dieu ! — Cependant, puisqu'en ce



moment je me trouve dans ce domaine de l'Éternel que l'espèce humaine n'a pas encore envahi, je veux admirer librement toutes les merveilles qui l'embellissent. Il me sera si doux de m'en souvenir alors que j'en serai privée ! — Ici, l'air que je respire, ce soleil dont les rayons vont courir sans entraves sur le lac et sur les monts, ce calme infini, ces harmonies mystérieuses : tout est grand, tout est complet... Qu'il est attristant de se rappeler maintenant le monde avec ses bruits frivoles, ses intolérables vanités, ses affections passagères ou imparfaites !

« Mais je veux éloigner ces souvenirs.
Je veux, dans ces montagnes, auprès



de ce torrent qui semble bercer ma pensée de son bruit monotone, oublier tout ce qui rétrécit ou comprime le cœur. — Je veux que mon âme reprenne son élan dans cette vaste et libre nature ; — qu'elle gravite de toute sa force vers le centre indéfinissable qui nous attire. Il faut qu'elle s'élève vers ce divin idéal, digne de l'Éternel qui l'attend, blanche et pure, lavée des souillures de la terre.

« Enfant ! puisse cette bienfaisante nature vous remplir de ses inspirations célestes ! Puisse aussi la lyre de celui qui a souffert n'avoir pour vous que de touchants accords ! »



X

Lorsque les couleurs violettes du soir se répandirent sur le Niesen, qu'on entendit au loin le son mélancoliquement prolongé du cor des Alpes, et la clochette des troupeaux allant à l'abreuvoir, Yasah se leva. Il marchait le premier dans un sentier étroit et rapide qui



montait à son habitation, afin d'en indiquer le chemin.

Smaranda s'arrêta un instant pour contempler la solitude où elle devait bientôt entrer. C'était un bâtiment carré, d'une forme antique, d'où la vue planait sur le lac et sur ses rives sauvages. Le morne silence qui régnait dans ces murs, l'absence de vie que les fenêtres closes semblaient indiquer, la pénétrèrent d'un secret effroi.

C'est que la solitude, telle qu'on se la représente de loin, pleine d'une poésie fantastique, diffère singulièrement de la réalité. Si on veut l'aimer, il faut l'avoir



connue et comprise. Pour l'accepter complètement, il faut subir une certaine initiation dont les âmes d'élite seules ne sont pas effrayées. Quand on y entre avec découragement, on n'est pas digne d'en découvrir les félicités. — Mais celui qui saura en supporter les premières rigueurs sera bientôt dédommagé de quelques épreuves passagères, par un sentiment de calme et de bien-être supérieur à toutes les satisfactions que le monde peut donner.



VI

Au moment où ils se trouvèrent en face de la porte du manoir, Yash se retourna, et montrant un sentier :

« Ce chemin, » dit-il, « mène à la grotte qui servit longtemps d'habitation à un pieux anachorète. Il vint le premier annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile,



dans cette contrée peuplée de tribus aux mœurs rudes et primitives, et couverte encore de sombres forêts. La semence qu'il jeta dans un sol qui paraissait stérile a fructifié abondamment. C'est ainsi que saint Béat a laissé le souvenir de son éloquence convaincue à tout ce pays qui lui doit la foi du Christ. »

« Je me figure, » dit Smaranda, « ce sentier rocailleux couvert des belliqueux enfants de la vieille Helvétie, appuyés sur leurs lances redoutées, vêtus de la dépouille des ours et des loups de leurs forêts. Dénués de toute croyance sérieuse, ils venaient chercher la foi et la vie éternelle.



« Je crois voir partout, sortant du fond de ces bois, ces catéchumènes ardents, le front haut et le regard inspiré. Ils s'avancent avec un air humble, mais avec le sentiment d'une liberté inconnue jusqu'alors, avec l'intrépide résolution d'étendre par toute la terre la lumière qui venait de leur apparaître. Ils ne semblent redouter ni les hommes ni les douleurs ; car les hommes étaient pour eux des frères qu'ils aimaient plus qu'eux-mêmes, et les douleurs des moyens de salut capables de les conduire purifiés vers leur Père céleste. La patience héroïque qu'ils venaient d'acquérir était leur seul bouclier contre les dangers de toute espèce. C'est ainsi qu'ils devinrent les modèles de l'hu-



manité régénérée. Interprètes fidèles du Ciel, ils planaient sur la terre, maîtrisant leurs passions et vivant d'une vie vraiment nouvelle, qui répandait dans leur cœur toutes les joies de l'éternité.

« Ils devaient être, en effet, bien heureux, ces premiers disciples d'une foi qui ne se révèle plus au monde! » reprit Yassah, qui paraissait suivre du regard les fantômes évoqués autour de lui par la jeune femme, spectres glorieux du passé, qui semblaient se dresser sur toutes les pointes aiguës du rocher.

« Ils étaient surtout heureux, » continua-t-il après un moment de rêverie et



de silence, « parce qu'ils avaient confiance en leur propre force, et cette force dans l'action ne s'acquiert que par une énergique sincérité dans les sentiments. Si nous devenons aujourd'hui faibles et impuissants, — c'est que le doute nous consume et paralyse notre activité; — c'est que la foi dans nos entreprises n'est plus assez vive pour nous soutenir contre tous les obstacles; — c'est que nous défailions aussitôt qu'un souffle nous atteint. »



XII

Ils franchirent alors la porte, au-dessus de laquelle on lisait une inscription que Smaranda ne put déchiffrer. La cour où ils entrèrent était couverte d'arbustes et de plates-bandes gracieusement dessinées. A gauche, un jet d'eau retombait en pluie fine dans un bassin de marbre. Son doux murmure se mêlait à ces sons mystérieux du soir qu'on croirait venir des mondes



invisibles, rumeurs vagues et lointaines, qui s'emparent de l'âme et la plongent dans des rêveries sans fin.

Yasah, avant d'entrer dans l'habitation, en tourna l'angle, et s'arrêta sur une terrasse qui dominait le lac, d'où il montra un enclos qui se confondait presque avec les bois sauvages de la montagne.

Des sapins séculaires et des marronniers aux larges feuilles digitées l'entouraient comme d'un rideau sombre. Un bassin d'eaux vertes et sans mouvement, creusé au milieu de cette enceinte, réfléchissait un rayon tremblant de la lune, et des chemins tracés de toutes parts serpen-



taient en désordre comme des routes dessinées par les fées. Un banc de gazon était caché sous des ifs aussi noirs que la nuit. Le liseron suspendait à leurs rameaux ses guirlandes sveltes et capricieuses, et le rossignol y murmurait son chant d'amour. Dans les larges feuilles du nénuphar qui traînaient dans les eaux, on entendait frémir une multitude d'insectes, dont la cuirasse polie scintillait dans l'ombre. Un souffle de la brise printanière acheva d'animer cette retraite qu'on eût pu croire abandonnée : il sembla éveiller la chouette, dont le cri lugubre fut deux fois répété par l'écho, et la chauve-souris effleura de ses ailes velues le mur blanc de la terrasse.



XIII

« Avant de vous laisser pénétrer dans l'ermitage, » dit Yasah, « il faut que vous sachiez le mystère qui l'entourne. Personne jusqu'à présent n'a été témoin de mes laborieuses méditations. — L'apparition d'un être venu du monde troublerait le silence éternel de ces murs,



comme il vient d'effrayer la chauve-souris au fond de son antre, et la chouette qui se plaît au calme du désert. Cet enclos sauvage, où vous ne semblez apercevoir aucune trace du travail de l'homme, est le jardin que je soigne moi-même avec prédilection. Ne vous en étonnez pas ! De même que ce jardin ressemble fort peu aux bocages de vos rians châteaux, ainsi ma triste cellule n'a rien de commun avec l'éclat de vos salons dorés. Si vous êtes effrayée de ce qui vous attend, éloignez-vous avant d'y entrer. N'interrompez pas inutilement un silence tout plein d'inspirations pour celui qui l'aime. »

« Pourquoi doutez-vous de moi ? » dit



Smaranda d'une voix émue. « Est-ce parce que je suis femme que je dois rester toujours en dehors des recherches sublimes que vous autres, philosophes, cachez avec égoïsme dans un sanctuaire infranchissable ? Si, autant que vous, je ne puis apprécier les sévères beautés de cette retraite, j'écoute avec bonheur, au milieu de ses noirs ombrages, le chant du rossignol qui ne semble s'adresser qu'à moi. Sa voix devient, dans ces bois, plus harmonieuse encore. C'est un chœur de consolation auquel j'aime à prêter l'oreille. Ainsi, auprès de vous, pourquoi ne saisi-rais-je pas dans vos renseignements ceux qui répondront le mieux aux besoins de mon âme ? »



XIV

« Ce n'est pas à la femme que nous interdisons la science, » dit aussitôt Yassah, « mais à ces êtres frivoles, pénétrés de l'esprit du monde, victimes d'une éducation ridicule et que rien n'a préparés aux rudes labeurs de l'intelligence. — Venez donc ! Puisque vous marchez cou-



rageuse et fière au-devant de la vérité, cherchez-la partout, car cette lumière sacrée ne se découvre point à celui qui se cache dans les ténèbres, mais à l'œil assez vigoureux pour se fixer avec intrépidité sur ce soleil qui verse à tous les esprits la lumière et la vie. »

Résolue et modeste tout à la fois, la femme vêtue de noir entra, pareille à une ombre, dans l'étroite galerie qui entourait la maison. Son pas léger, lorsqu'il effleurait le pavé de granit, retentissait seul dans le silence. Un secret effroi la saisissait de temps en temps. — Cependant, quand elle eût monté l'escalier de bois, que, du haut de sa fenêtre, elle



contempla les sommets verdoyants des monts, et ces cieux éloquents et cette solitude mystérieuse, elle se prosterna, vaincue par l'enthousiasme, et un hymne d'adoration s'échappa de son cœur :



XV

« Dieu de l'éternité, qu'Israël renia dans le désert, que votre nouveau peuple oublie tous les jours, Dieu de force, donnez à mon âme la vigueur de ces pins; donnez-lui la fermeté de ces rocs que les tempêtes effleurent à peine, afin qu'elle soit toujours assez énergique pour



vous comprendre, malgré les préjugés qui vous défigurent; Que je ne dise pas, dans ma faiblesse, que vous êtes trop grand pour moi, vain prétexte dont se sert une lâche timidité pour s'éloigner de vous.

« Ne permettez pas non plus, centre invisible de l'univers, que, ne sachant où vous trouver, j'aie chercher dans le monde quelques atomes sortis de vos mains, afin de remplacer votre souveraine essence. Amour, qui contenez tous les amours, pourquoi mon cœur, qui soupire après vous, n'est-il pas assez vaste pour vous embrasser? Il ne vous fuit que pour souffrir; car en vous seul est la perfection,



et c'est dans la perfection qu'est le bonheur. Même quand nous ne vous connaissons pas, n'est-ce pas encore vous que nous aimons en toute chose? Mais c'est une ombre, ou une idole à laquelle nous nous attachons. Lorsque l'ombre s'évanouit, ou bien quand nous voulons en vain trouver un sentiment dans le marbre insensible, alors nous fuyons épouvantés, l'anathème dans la bouche.

« Hélas! dans ces passions trompeuses, dans ces douleurs sans but, nous avons usé la meilleure part de notre énergie; — la vie s'est écoulée, — et, au jour du réveil, nous nous voyons abattus, impuissants, incapables de nous tourner vers la



vérité qui nous appelle encore, — des larmes dans les yeux ou le rire du scepticisme sur nos lèvres ridées, et nous fléchissons lâchement sous le poids de notre découragement.

« Pareilles à ces soleils qui nous envoient leurs rayons, que nos intelligences, Seigneur, soient éclatantes et pures ! Qu'elles ne demeurent pas dans une triste obscurité, comme ces êtres qui végètent aux dernières limites de la création. Qu'elles soient indépendantes et libres, fermes dans la conviction qu'un pouvoir infini veille sur elles et les soutient.

« S'il faut, pour conserver ma foi dans



la divine essence que j'adore, descendre jusqu'au fond des abîmes, j'irai!... La vérité seule y répondra peut-être à mes longs gémissements... Mais mon regard se sent plutôt attiré vers les espaces incommensurables. La science sait compter les mondes dont ils sont peuplés, et mon cœur y découvre la puissance qui le charme. J'invoque cette nature, ces globes aériens, entourés de radieuses auréoles, ces cieus sans limites et ces harmonies mystérieuses que font entendre les sphères célestes. Toutes les puissances de la création s'unissent à ma voix pour répéter sans cesse : Nous existons par l'Éternel. Sans lui tout est néant ! L'amour, c'est lui ! »



XVI

Quelques semaines s'étaient écoulées. La saison se transformait, comme ces belles vierges qu'on voit passer de la candeur de l'innocence à l'âge ardent de l'amour. Le rhododendron, cette fleur pourprée des Alpes, était déjà en boutons, et la violette, cachée sous les feuilles



mortes qui jonchaient le sol, parfumait et embaumait tous les bois. On voyait disparaître chaque jour la neige sur le flanc des montagnes. Tantôt elle roulait dans les ravins en impétueuses cascades, tantôt elle s'éparpillait sous le souffle du vent. Le thym et le serpolet répandaient dans l'air leur parfum pénétrant. Tout respirait la vie et l'amour, jusqu'à l'hirondelle inquiète qui folâtrait sur les eaux du lac.

C'était la première heure du matin, alors qu'après un moment de silence et de froid, le disque rougeâtre du soleil se montre au bord de l'horizon. Une vibration éthérée fait frissonner l'air. La nature entière semble frappée de stupeur. L'uni-

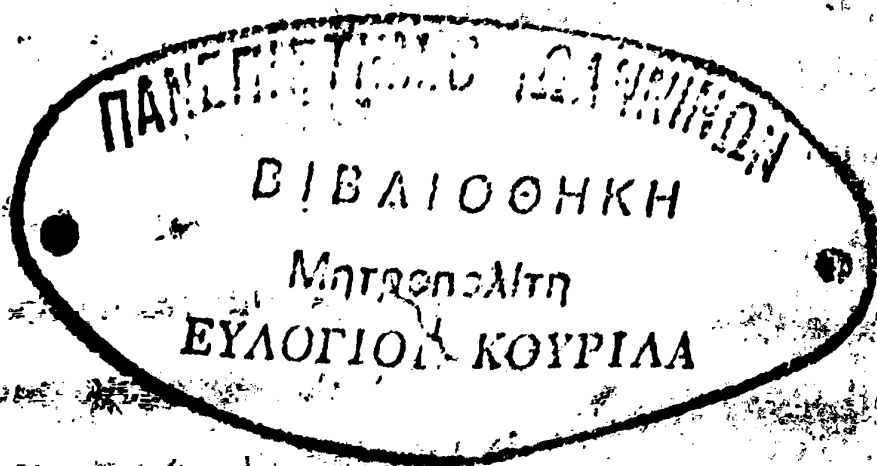


vers dut éprouver cette impression quand il entendit la parole créatrice qui ordonnait à la lumière de jaillir du néant. L'astre radieux paraît environné de vapeurs comme d'un voile doré. Bientôt il se dégage avec majesté des nuages légers qui voilaient son front, et il monte lentement dans les cieux, qu'il embrase de sa lumière vivifiante.

On voudrait alors se prosterner devant lui comme l'Inca, ravi d'admiration, sur les bords du Potose. — Mais le disciple de l'Évangile, plus éclairé, voit, au delà de la matière, l'esprit qui l'anime. Alors tout son être, au lieu de s'oublier dans une inerte extase, s'éveille plein de vie et sent



palpiter en lui les plus sublimes instincts
que puisse éprouver une créature intelli-
gente.



XVII

Smaranda gravissait lentement des sentiers couverts de ronces pour arriver à la grotte où le solitaire était depuis longtemps. Souvent, entraînée par son exaltation, elle heurtait des blocs de granit, et traversait sans les voir des sources d'eau qui glissaient sous la mousse, puis s'arrêtait comme retenue par une main invis-



ble au bord du précipice où elle allait disparaître. Lorsqu'elle aperçut Yasah à l'entrée de la grotte, son pied, léger comme celui de la gazelle, passa de pierre en pierre sur le torrent.

« J'arrive, maître, » lui dit-elle aussitôt, « la première parmi ceux qui vont vous entendre aujourd'hui. Quand on a compris la grandeur de la science, l'esprit ne peut rester inactif. Il s'agite, animé de vagues désirs. Il lui faut alors un guide, il lui faut un enseignement, ou bien il s'égare et se perd dans le vide. »

« Il y a deux enseignements que vous pouvez recueillir ici, » dit Yasah en pro-



menant autour de lui des regards inspirés.

« L'un et l'autre s'enchaînent et sont indispensables à tout progrès sérieux.

« Le premier, vous le trouverez dans votre propre cœur, dans la contemplation des cieux, dans cette modeste fleur que la rosée couvre de perles, dans tout l'ensemble des choses créées. Si vous n'arrêtez jamais les yeux sur ces merveilles, si vous ne savez pas en admirer les détails infinis, vous perdrez la meilleure part de vos facultés instinctives. Rien ne saurait les remplacer en vous, car elles sont le sentiment ou l'amour !

« Le second enseignement dont je veux



parler appartient à cette faculté sublime que le Seigneur a donnée à l'homme seul sur le globe, à cette intelligence indépendante et libre qui ne doit pas accepter d'entrave. Sans le premier de ces enseignements, le second est imparfait ; sans le second, le premier est inutile. Mais la raison doit l'emporter sur tout, car elle est une émanation de l'esprit divin, source de la vérité éternelle, de ce flambeau sacré qui doit montrer à l'humanité sa route dans les voies de l'avenir. »

« Il est vrai, » dit Smaranda. « Pour moi, depuis que mon intelligence s'élève auprès de vous, j'apprécie bien mieux la perfection de toute chose, et je me rends



mieux compte de l'admirable structure de l'univers. Dans chaque nouveau détail révélé à mes yeux, dans chaque phénomène digne de mon étonnement, j'entrevois la main divine qui tient le monde en équilibre. Alors mon âme tend vers son auteur avec une plus vive ardeur et une nouvelle conviction. » :

« On voit cependant, » reprit Yasah, « des hommes éminents douter parfois de l'existence de Dieu. C'est qu'ils ont accepté d'abord sans examen une idée de l'Éternel étroite et pleine de terreurs superstitieuses. Leurs instincts, supérieurs à ces théories bornées, devaient nécessairement se révolter contre elles. Alors le



doute s'est emparé de leur esprit ; ils se sont aveuglés avec une apparence de bonne foi, et ils ont fini par nier le Dieu de la foule, qui ne pouvait leur inspirer que des sentiments de mépris. Mais il ne peut rester longtemps dans les incertitudes du scepticisme celui qui, dégagé des superstitions de l'enfance, cède à l'impulsion puissante qui l'attire vers l'Être infini, la force et la vie de toute la création. »

« Moi, » dit Smaranda vivement, « j'ai aimé Dieu spontanément par une impression de l'âme pareille à celle que les yeux reçoivent de la clarté du jour. Je tends vers lui comme vers un pouvoir irrésistible. Ce n'est donc pas le raisonnement



qui me l'a d'abord fait aimer. Cependant, sans le raisonnement, cet amour n'était qu'un vague sentiment qui n'était pas encore la foi. »



XVIII

« C'est dans cet état, » répondit Yasah, « que demeurent presque toujours les moines et les prêtres qui, dans une morne béatitude, se nomment eux-mêmes, comme les Pharisiens, « les flambeaux de l'humanité. » Ils sont, en réalité, les représentants de l'apathie qui domine le monde.



« Tristes et indifférents, ils marchent parmi les hommes qu'ils dédaignent comme les élus du Seigneur, et ne trouvent de l'énergie que lorsqu'il s'agit de combattre ceux qui s'arment de la parole de Dieu. Confiants dans leur influence, fiers des signes extérieurs qu'ils portent et qui semblent une preuve de leur connaissance des choses divines, ils trouvent inutile d'étudier la doctrine évangélique dans sa pureté primitive. Orgueilleux de se voir appelés les chefs spirituels des nations et les interprètes des enseignements du Christ qu'ils ne connaissent guère que par les poétiques litanies de leurs chants d'église, ils ne semblent pas s'apercevoir combien leurs opinions sont opposées à celles du



divin Maître. A quoi servent donc ces légions d'hommes, sans cœur et sans patrie, qui, détachés de l'humanité; ne s'exercent qu'à oublier leurs devoirs envers elle? Ils lui jettent comme une aumône, du fond de leurs riches couvents ou de leurs paisibles presbytères, des prières qu'ils prétendent adresser pour elle au Tout-Puissant.

« Mais aujourd'hui, où l'intelligence demande à grands cris la lumière et le progrès, où le genre humain malade appelle un médecin plutôt qu'un prêtre, est-ce en répétant des cantiques monotones qu'on peut plaire à celui qui est venu du ciel pour le servir? Ils ne se rappellent pas que le Christ, en vivant au milieu des



publicains (1), mêlait à ses enseignements des paroles de tendresse et des larmes (2). S'est-il jamais borné à invoquer le Père céleste, lui qui usait ses forces au service de tous ceux qu'il daignait nommer ses frères (3)?

« Ils étaient bien supérieurs aux anachorètes contemporains de l'église grecque à

(1) Ἦσαν δὲ ἐγγιζόντες αὐτῷ πάντες οἱ τελῶναι καὶ οἱ ἁμαρτολοὶ, ἀκούειν αὐτοῦ, καὶ διεγύγγυζον οἱ Φαρισαῖοι καὶ οἱ γραμματεῖς, λέγοντες, Ὅτι οὗτος ἁμικρῶλους προσδέχεται καὶ συνεισθίει αὐτοῖς — κ. τ. λ. (ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΛΟΥΚΑΝ, κ. ΙΕ'.)

(2) Ἐδάκρυσεν ὁ Ἰησοῦς. ἔλεγον οὖν οἱ Ἰουδαῖοι, Ἴδε πῶς ἐρίλει αὐτόν. (ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΙΩΑΝΝΗΝ, κ. ΙΑ'.)

(3) Ἀπαγγείλατε τοῖς ἀδελφοῖς μου.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. ΚΗ'.)



laquelle vous et moi nous appartenons, ces anciens prédicateurs de la foi chrétienne! Ici même, dans ce profond désert, sous ce portique de pierre, saint Bêat n'a-t-il pas répandu la lumière de la vérité sur des milliers d'hommes? Dans ces temps barbares, où l'idolâtrie et la corruption rendaient la doctrine libérale et simple de l'Évangile si difficile à faire accepter, quelle force et quelle énergie ne devait-on pas dépenser! Quelle abnégation, quel oubli de soi-même n'étaient pas nécessaires pour essayer de combattre des préjugés consacrés par tant de siècles, pour remplacer dans les esprits l'amour de la chair, les fastes de l'orgueil et tout ce qui plaît à « l'homme animal » dont parle



saint Paul, par cet enseignement essentiellement spirituel que le Fils de l'homme, humble et persécuté, avait révélé dans une lointaine contrée de l'Orient !

« Aujourd'hui, ceux qui se prétendent les successeurs des apôtres se bornent à la théologie étroite et corrompue des séminaires, quand ils ne préfèrent pas s'enfermer dans une quiétude absolue qui interdit le moindre exercice de la réflexion. Lorsqu'ils habitent au sein des villes, ils dépensent toute leur activité dans des cérémonies fastueuses, qu'on dirait faites pour donner l'exemple de l'orgueil pharisaïque et du luxe le plus effréné, ou bien dans de misérables intrigues destinées à



fortifier leur influence et celle de leur caste.

« La société civile elle-même demeure dans une triste oisiveté. Elle craint de produire au dehors ses croyances et ses doutes. Il arrive parfois que, dans le profond secret de l'intimité, deux personnes confessent leur foi aux plus pures doctrines de l'Évangile ; mais elles ne s'adressent alors qu'à une oreille amie. On se perdrait infailliblement aux yeux d'un monde sceptique et corrompu, si on essayait de les avouer tout haut. Qu'importe le bien de l'humanité, quand on pourrait s'exposer soi-même à la censure de l'ignorance ?



« Oui, la conviction manque parce que l'énergie est bannie de tous les cœurs. Tant que les jeunes générations ne recevront qu'une éducation efféminée; tant que la foi ne sera comprise que comme une soumission aveugle; aussi longtemps que pèsera une autorité arbitraire sur des esprits indolents, le scepticisme envahira les âmes, le progrès sera impossible, sinon dans le domaine de l'aride industrie qui devient déjà la divinité du siècle. — L'humanité semble donc reculer, semblable à un fleuve qui est tout à coup arrêté dans sa course par un mur de pierre. »

« Vos paroles, Yasah, ne doivent pas s'adresser à moi seule. Attendez ces habi-



tants de la vallée d'Interlaken, que je vois déjà gravir les dernières assises du rocher. La vérité est si peu connue ! Ceux qui la possèdent ne doivent point la garder comme un trésor caché. »



XIX

Sur la pente de la montagne, on voyait s'agiter des groupes de jeunes filles et de bergers. Ils montaient vers la grotte sauvage avec des chants plus doux que ceux de l'oiseau des bois. Les chapeaux ronds des femmes, dont les longs rubans flottaient au vent, étaient ornés de lilas et



d'églantines. Quelques vieillards venaient aux derniers rangs, appuyés sur de longs bâtons ferrés. Autour d'eux, des enfants s'arrêtaient pour cueillir de frais bouquets, humides encore de la rosée du matin, ou pour couper des branches de houx dont les feuilles épineuses et vertes semblent avoir des reflets métalliques. Quand le rustique cortège s'approcha, les dernières paroles d'un couplet chanté en chœur arrivèrent jusqu'à la grotte :

« Allons dès l'aurore entendre la vérité divine. Les enfants de l'Helvétie n'ont d'autre croyance que l'Éternel. — C'est lui qui est notre bouclier, notre guide, notre seul maître. Par lui nous avons



vaincu. C'est lui qui nous a fait chérir la liberté. — Allons dès l'aurore entendre la vérité divine. Les enfants de l'Helvétie n'ont d'autre croyance que l'Éternel. »

Tous s'assirent bientôt autour d'Yasah, sur la tête duquel la grotte s'arrondissait comme un arc. Des profondeurs de cette grotte s'épanchait la source limpide, qui, après avoir glissé paisiblement sur des pierres lisses et verdâtres, allait se perdre dans les sapins touffus, et s'élançait enfin dans le lac par un saut rapide. Sur les parois de la caverne s'épanouissaient les lichens et le capillaire, et le lierre à feuilles étroites courait en guirlandes serrées autour de son noir portique. Dans les taillis



qui poussaient à l'entour, la clématite aux blanches étoiles formait des réseaux capricieux de verdure.

Le froid du matin s'était adouci. Le soleil semblait s'être fixé au-dessus de l'assemblée champêtre. Ses rayons faisaient resplendir les Alpes et le Niesen d'une lumière magique. Le lac était bleu et transparent, et la Blümlis-Alp dominait de sa tête blanche l'ensemble de ce riant tableau.



XX

Yasah parla bientôt ainsi à l'assemblée attentive :

« Devenu par le hasard un des pasteurs du troupeau de l'Éternel, je me garderai bien, comme un mercenaire (1), d'égarer

(1) Κλέπται και λησται... Ὁ κλέπτης οὐκ ἔρχεται εἰ μὴ



ses brebis, mais je chercherai le sentier qu'il a lui-même indiqué, afin de les mener, fidèle serviteur, vers les eaux les plus pures.

« Il y a tant de simplicité dans la vérité, que c'est à cause de cette simplicité même que nous la méconnaissons. Nous la trouverions cependant aisément, si nous avions la sincérité (1) et le dévouement.

ἵνα κλίψῃ καὶ θύσῃ καὶ ἀπολέσῃ... Ὁ μισθωτὸς, καὶ οὐκ ἔν ποιμὴν, οὗ οὐκ εἰσὶ τὰ πρόβατα ἴδια, θεωρεῖ τὸν λύκον ἐρχόμενον, καὶ ἀφίησι τὰ πρόβατα, καὶ φεύγει· καὶ ὁ λύκος ἀρπάξει αὐτὰ, καὶ σκορπίζει τὰ πρόβατα. ὁ δὲ μισθωτὸς φεύγει, ὅτι μισθωτὸς ἐστὶ, καὶ οὐ μέλει αὐτῷ περὶ τῶν προβάτων. (ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΙΩΑΝΝΗΝ, κ. Ι).

(1) Saint Paul la recommande vivement : Διὸ



C'est par ces voies seules qu'on va au Seigneur. La sincérité est la flamme qui purifie les âmes. Elle suppose toujours les instincts les plus généreux. Comme une fleur elle naît sans culture dans les nobles âmes et les embaume de son parfum. La sincérité est le plus précieux trésor que nous puissions posséder ici-bas. Il nous assure l'indépendance, donne au caractère une élévation singulière, nous préserve des illusions de l'amour-propre et des conseils séducteurs des mauvaises passions. Un défaut qui aurait, dans le secret du cœur, pris des développements

ἀποθέμενοι τὸ ψεῦδος, λαλεῖτε ἀλήθειαν ἑαυτοῖς μετὰ τοῦ
πίθκειν αὐτοῦ ὅτι ἐσμὲν ἀλλήλων μέλη.

(ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΕΦΕΣΙΟΥΣ, κ. Δ', 23.)



effrayants, nous révolte nous-mêmes dès que nous le manifestons au grand jour, et que nous devenons témoins de l'antipathie qu'il inspire.

« Si parfois quelques-uns avouent loyalement leurs travers, ils se croient obligés de ne rien laisser soupçonner de leurs qualités. Pourtant lorsque j'éprouve un de ces bons mouvements de l'âme, qui font honneur à l'espèce humaine, pourquoi, sans orgueilleuse ostentation, refuserai-je à mes frères un encouragement salutaire qui peut les inspirer noblement? Un grand historien de l'antiquité fait remarquer avec raison qu'il y a des époques



où il faut fortifier les âmes plus par des exemples que par des paroles (1).

« Je n'irai certes pas sur la place publique prodiguer l'argent à des marchands aisés, afin qu'on dise de moi : « Voilà une âme généreuse ! » Mais, lorsque sur mon chemin j'aperçois un homme malade et manquant de pain, puis-je continuer ma route en baissant les yeux et en soupirant tout bas dans la crainte de passer, en montrant ma charité, pour un pharisien hypocrite (2) ?

(1) *In ea tempora natus es quibus firmare animum expediat constantibus exemplis.*

(TACITE, *Annales*, XVI.)

(2) Ὡσπερ οἱ ὑποκριταὶ ποιῶσιν ἐν ταῖς συναγωγαῖς καὶ



« La véritable hypocrisie que l'Évangile a tant de fois condamnée (1), les hommes travaillent à l'entretenir par l'éducation qu'ils donnent aujourd'hui. Cette éducation a rendu impossible toute manifestation de la vérité. C'est ainsi que la société est, comme Lazare (2), devenue un

ἐν ταῖς ῥύμαις, ὅπως δοξασθῶσιν ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ.)

(1) Ὑποκριταί, καλῶς προεφήτευσεν περὶ ὑμῶν Ἰσαίας, λέγων, Ἐγγιζει μοι ὁ λαὸς οὗτος τῷ στόματι αὐτῶν, καὶ τοῖς χεῖλεσί με τιμᾷ· ἡ δὲ καρδία αὐτῶν πόρρω ἀπέχει ἀπ' ἐμοῦ.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. ΙΕ΄.)

Οὐαὶ δὲ ὑμῖν, γραμματεῖς καὶ Φαρισαῖοι, ὑποκριταί, κ. τ. λ. κ. ΚΓ. — Il faut lire cent fois cet admirable chapitre et ΚΑΤΑ ΛΟΥΚΑΝ, κ. ΙΑ. Οὐαὶ ὑμῖν τοῖς Φαρισαίοις, κ. τ. λ.

(2) Ἦδη ἔζει.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΙΩΑΝΝΗΝ, κ. ΙΑ.)



corps sans force et sans vie, que rien ne peut éveiller ; — car le mensonge est sa loi principale et elle condamne toute expression d'un sentiment sincère. Or la contrainte, au lieu de faire des croyants, fait des athées. Comment croire en Dieu d'une foi énergique, quand il est défendu, lors même que la théologie vulgaire ne satisfait pas, d'avouer ses idées?

« Mais si nous pouvions nous confier les uns aux autres, tous les jours et avec liberté, nos inspirations indépendantes, sans nous exposer aux censures du despotisme sacerdotal (1), ne serait-ce pas tra-

(1) Si l'on veut avoir une idée du caractère vrai-



vaiiler fraternellement à la grande œuvre du progrès? Il n'en est pas ainsi. Il existe, en plein XIX^e siècle, des religions dans lesquelles, sous peine d'excommunication, il est défendu de croire au Dieu de l'Évangile! On entasse dans des professions de foi toutes les erreurs et toutes les superstitions des siècles de ténèbres (1), et l'on fait de cette Église, qui était dans la pensée de son fondateur une

ment étrange de ces censures, qu'on lise l'ouvrage officiel publié par la cour de Rome, sous le titre d'*Index librorum prohibitorum*.

(1) Sans tenir compte de l'avis que donne la parole sacrée : « Τοὺς βεβήλους καὶ γραῶδεις μύθους παραιτοῦ.

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΤΙΜΟΘΕΟΝ Α, κ. Δ.)



communauté fraternelle (1), la demeure de quelques privilégiés.

« Ailleurs, on veut que toutes nos tendances mystiques et nos instincts de poésie soient impitoyablement étouffés. On n'admet aucun signe extérieur, aucun mouvement spontané du cœur. On éloigne tout symbole qui rappellerait celui dont on professe la foi. On craint même d'attacher ses regards sur la croix, qui nous raconte

(1) C'est bien évidemment le sens du mot *Ἐκκλησία*. Par quelles transformations ce mot a-t-il pu devenir synonyme d'autorité despotique? M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe et en France*, l'a expliqué admirablement.



éloquemment une vie de souffrances et d'abnégation.

« Les facultés sensibles sont donc comprimées chez les uns avec le même soin qu'elles sont exagérées chez les autres. On oblige ceux-ci à mettre à la place de la raison, faculté qui parfois l'emporte sur le cœur même, de puériles observations (1) qui étouffent tout idéal dans

(1) Le Saint-Esprit avait cependant prévenu tous les chrétiens contre ces absurdes pratiques : « Μὴ οὖν τις ὑμᾶς κρινέτω ἐν βρώσει ἢ ἐν πόσει, ἢ ἐν μέρει ἑορτῆς ἢ νομηνίας ἢ σαββάτων · ἃ ἔστι σκιά τῶν μελλόντων, τὸ δὲ σῶμα τοῦ Χριστοῦ... Εἰ οὖν ἀπεθάνατε σὺν τῷ Χριστῷ ἀπὸ τῶν στοιχείων τοῦ κόσμου, τί ὡς ζῶντες ἐν κόσμῳ δογματίζεσθε, (Μὴ ἄψυ, μηδὲ γέυσά, μηδὲ θιγῆς · ἃ ἔστι πάντα



leur intelligence. On force ceux-là à rester froids et insensibles, quand des manifestations extérieures seraient seules capables de tenir leur âme en éveil. Tous cependant se taisent, — tant le genre humain a perdu l'habitude de la sincérité.

« C'est ainsi que nous nous plongeons dans l'inaction déplorable du siècle. Mais si le cœur devient insensible à l'action même de la vérité éternelle, quel mobile, parmi les choses de la terre, pourrait le tirer de son engourdissement? Oh! si chacun de nous usait avec vigueur des

εις φθοράν τῆ ἀποχρήσει·) κατὰ τὰ ἐπιτάγματα καὶ διδασκαλίας τῶν ἀνθρώπων.

(ΠΑΥΔΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΚΟΛΟΣΣΑΕΙΣ, κ. Β'.)



dons qu'il a reçus du Ciel! Si, au lieu de ne songer qu'à plaire au vulgaire, nous travaillions tous à développer avec énergie les instincts divins que nous tenons du Créateur, alors le monde serait transformé! chaque individu deviendrait véritablement un *homme*, et non une machine muette et sans âme que les maîtres de la terre font mouvoir selon leurs besoins ou leurs caprices.



XXI

« Ne pensez pas, mes amis, que le dévouement soit un acte passager, et que vous puissiez passer pour dévoués quand vous avez veillé un malade ou assisté un mourant. Le dévouement exige, au contraire, un perpétuel holocauste de toutes vos habitudes et de toutes vos passions.



Ce sacrifice offert à nos frères doit durer jusqu'à notre dernière heure (1). Ils ont, comme le Seigneur, droit à notre amour.

« Pour que nous puissions conquérir le ciel, nous avons sur cette terre une dette sacrée à payer. Nous appartenons tout entiers à l'humanité; nous lui consacrerons donc nos forces et notre énergie, de même que nous rendrons à la terre le corps dont la poussière féconde devient le germe de nouvelles créatures. Tout ce que nous aurons fait pour elle est destiné

(1) Ἐγὼ δὲ ἥδιστα δαπανήσω καὶ ἐκδαπανηθήσομαι ὑπὲρ τῶν ψυχῶν ὑμῶν.

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΚΟΡΙΝΘΙΟΥΣ Β, κ. ΙΒ΄.)



à nous survivre, et fructifiera au centuple alors que nous ne serons plus.

« Lorsqu'elle aura besoin de notre intelligence et de notre cœur, pourrions-nous les lui refuser, afin de nous mettre à l'abri de tout péril? Serait-il alors digne de nous de tenir à quelques heures d'une existence si brève? Nous sommes des ouvriers dont elle exige une activité proportionnée à leurs forces. Il faut qu'à la sueur de notre front nous portions tous à l'édifice, où doivent s'abriter les générations futures, la pierre destinée à bâtir
« ce monument qui sera l'œuvre de tous
« et auquel nul ne donnera son nom (1). »

(1) Madame DE STAEL.



Que nos enfants et nos proches apprennent de notre exemple à sacrifier à la réalisation de cette grande œuvre tout ce qu'ils ont de plus cher.

« Si le cercle qui nous entoure est trop étroit pour notre activité, travaillons à l'agrandir. Imitons cette plante dont la racine fait mille détours pour trouver l'aliment qui lui manque. Cherchons comme elle les sucs nourriciers, la sève et la force dont nous avons besoin. — Agissons avec ardeur pour ne point passer sur cette terre comme une ombre qui ne laisse pas de trace. Versons, s'il le faut, notre sang, comme notre divin Maître, dont toute la vie n'a été qu'une lon-



longue suite de douleurs et d'immola-
tions (1).

(1) Εἷς θεός, εἷς καὶ μεσίτης θεοῦ καὶ ἀνθρώπων, ἄνθρωπος
Χριστὸς Ἰησοῦς, ὁ δὸς ἑαυτὸν ἀντίλυτρον ὑπὲρ πάντων, τὸ
μαρτύριον καιροῖς ἰδίαις.

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΤΙΜΟΘΕΟΝ Α, κ. Β΄)



XXII

« Soyons dignes du Christ qui est mort pour nous (1). Prouvons la supériorité de notre foi en nous élevant à la perfection qu'elle inspire (2). Le titre de véritables

(1) Χάρις... ἀπὸ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, τοῦ δόντος ἑαυτὸν ὑπὲρ τῶν ἁμαρτιῶν ἡμῶν.

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΓΑΛΑΤΑΣ, κ. Α΄.)

(2) Ἔσθε ὑμεῖς τέλειοι, ὡσπερ ὁ πατήρ ὑμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς τέλειός ἐστι.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. Ε΄.)



disciples de l'Évangile, nous conviendrait-il, si nous vivions dans l'apathie contemplative des musulmans, dans les terreurs superstitieuses des païens et dans la triste immobilité des Juifs? Comment, celui qui nous voit tels que nous sommes aujourd'hui, reconnaîtrait-il les descendants de ces premières communautés chrétiennes qui avaient pour règle le travail et le sacrifice? Et cependant le Christ voulait que ses enfants s'habituaient comme lui aux larmes et à la douleur (1)! Il exigeait que notre existence entière, consacrée à nos

(1) Οστις οὐ βαστάζει τὸν σταυρὸν αὐτοῦ, καὶ ἔρχεται ἔπισω μου, οὐ δύναται μου εἶναι μαθητὴς.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΛΟΥΚΑΝ, κ. ΙΔ'.)



frères, ne fût qu'une vie d'amour et d'abnégation (1) !

« Mais, avant tout, pour atteindre au développement complet de notre âme, il faut oublier la crainte stupide que nous inspire l'opinion d'un monde frivole et corrompu (2) ; puis essayer de dégager notre esprit des pernicioeux souvenirs d'une éducation efféminée ; enfin renoncer à jamais au luxe effréné des temps

(1) Ἀγαπήσεις τὸν πλησίον σου ὡς σεαυτὸν.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. ΚΒ΄.)

Ὅστις ὑψώσει ἑαυτὸν, ταπεινωθήσεται. (κ. ΚΓ΄.)

(2) Οὐκ ἐν κόσμῳ.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. ΙΗ΄.)

Δι οὗ ἐμοὶ κόσμος ἐσταύρωται, καὶ γὰρ ἐν κόσμῳ.

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΓΑΛΑΤΑΣ.)



barbares. N'usons pas sans profit pour l'humanité de puissantes facultés qui réclament énergiquement contre la torture que nous leur faisons subir. N'oublions jamais que nous sommes de race divine (1) et les disciples du Fils de Dieu, crucifié pour le salut du monde. Cette vie n'est qu'un échelon par lequel nous devons nous élever jusqu'au trône du Roi des rois.

« Voyez ce soleil qui brille sur nos têtes. Il est moins ardent, moins grand que notre intelligence. Elle est supérieure à nos majestueuses montagnes, à cette splendide nature qui nous environne. Tout cela

(1) Τοῦ (θεοῦ) γένος ἐσμὲν.

(ΠΡΑΞΕΙΣ ΤΩΝ ΑΠΟΣΤΟΛΩΝ, κ. ΙΖ'.)



n'est, en effet, que de la matière, et l'homme est un esprit créé à l'image même du Maître de l'univers. Pourrions-nous donc être insensibles et froids comme ces rochers? Nous tomberions alors au-dessous des êtres inanimés; car notre débile organisation n'a pas la magnificence de ces monts gigantesques, de ces lacs d'azur, de ces cataractes mugissantes.

« Mais non! Nous dominerons la création par la vive puissance qui est en nous. Ainsi ne nous assoupissons pas dans le bonheur de la terre (1). Unissons-nous par

(1) *Μὴ καθεύδοιμεν ὡς καὶ οἱ λοιποὶ, ἀλλὰ γρηγοροῦμεν καὶ νήφωμεν.* (ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΕΙΣ Α, κ. Ε'.)



la sincérité, ce lien puissant des cœurs, et au nom de Jésus, notre sauveur, travaillons à compléter l'œuvre de la rédemption à laquelle il a appelé chacun de nous (1). »

(1) On ne saurait trop méditer ces expressions de saint Paul que je me borne à traduire : Ἀναναπληρῶ τὰ ὑστερήματα τῶν θλίψεων τοῦ Χριστοῦ ἐν τῇ σαρκί μου ὑπὲρ τοῦ σώματος αὐτοῦ, διὰ τὴν ἑκκλησίαν.

(ΠΡΩΤΗ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΚΟΛΟΣΣΕΙΣ, κ. Α΄.)



XXIII

Plusieurs heures se passèrent ainsi en entretiens sur les vérités de l'Évangile. Ils se prolongèrent même pendant le repas, qui fut servi dans la grotte du midi, éloignée de quelques pas de celle où coule le ruisseau. — Un grand feu, fait avec du bois de genièvre, brûlait au centre, et répandait ses flammes bleuâtres et parfumées



sous la voûte granitique. — Les enfants entouraient Yasah, et, quoiqu'ils ne comprennent pas toujours ses paroles, ils l'embrassaient quand leur instinct leur disait qu'il avait été bien inspiré.

Smarandas'était, dans l'après-midi, avancée dans la montagne avec les jeunes filles et leurs fiancés. Elle cherchait les plantes et les herbes les plus curieuses, et tâchait de faire comprendre, dans un langage populaire, les sublimes mystères de leur organisation et le parti qu'on en pouvait tirer. On l'écoutait avec curiosité et ravissement. Toutes ces belles filles des Alpes étaient devenues ses amies et ses sœurs. Elles chantaient en chœur les ravissantes mé-



lodies de leur pays, sautaient de roche en roche, comme les chamois agiles, pour saisir une fleur qui s'épanouissait au bord des eaux, et s'asseyaient sur la mousse afin de faire des guirlandes dont elles ornaient leurs chapeaux.

Elles retournèrent ensuite à la grotte du ruisseau, et allumèrent une branche résineuse de sapin pour pénétrer dans ses profondeurs. Elles marchèrent alors plusieurs heures sous la voûte obscure, sans pouvoir arriver au fond du gouffre. Les plus timides parmi les jeunes filles éprouvaient une terreur instinctive, mais Smaranda les retint. « Sans courage, » dit-elle, « les femmes deviennent incapables d'aucun acte



énergique ; car le dévouement est impossible pour qui n'a pas un esprit ferme. On ne doit pas trembler devant le moindre péril qui peut se présenter. Les luttes de ce monde sont trop graves pour que nous laissions s'énerver les forces de notre âme par de folles terreurs. — Les femmes doivent acquérir une grande vigueur morale, pour que leurs enfants, formés par leurs exemples, se montrent plus tard de dignes ouvriers de l'humanité, — pour que les hommes soient aptes, à cause de l'énergie qu'elles leur inspireront, à devenir un jour les chefs et les protecteurs de la famille. »

Toutes enfin revinrent vers Yasah, qu'elles retrouvèrent entouré des enfants et des



vieillards, parlant avec chaleur de l'immortalité des âmes.

Les ombres du soir flottaient sur la montagne. Tous les objets se perdaient dans des vapeurs transparentes qui les couvraient comme d'une gaze bleuâtre. Les noirs sapins, pareils à des pyramides, se dessinaient sur le fond doré de l'horizon. La cime neigeuse des Alpes se confondait de plus en plus avec les nuages qui enveloppaient les cieux.

Les habitants de la vallée descendirent alors les pentes de la roche. Smaranda marchait au milieu d'eux avec lenteur et recueillement. Elle retournait dans le



monde avec une âme courageuse et sûre d'elle-même. Elle allait y consacrer toute sa vie à la charité; mais son regard attristé disait assez avec quel regret elle quittait cette belle solitude.

Yasah était resté seul sous le portique de la grotte. Il paraissait contempler avec une attention mélancolique la foule qui disparaissait dans les ombres du soir. Bientôt aucune des voix, qui avaient un instant animé le silence de son désert, ne parvint jusqu'à lui. Mais la nature était toujours en sa présence avec ses mystères pleins de charmes et de grandeur. Il l'embrassait tout entière de son esprit élevé et puissant. Devant lui était l'espace, cet



espace infini qui ne glaçait pas son âme pleine de sérénité (1). C'était, au contraire, le domaine où s'élançait son intelligence avide de contemplations sublimes, et qui, portée sur les ailes de l'extase, planant sur ce monde de larmes et de misères, ne s'arrêtait qu'aux pieds mêmes du trône de l'Éternel.

(1) On se rappelle le mot de Pascal : « Le froid glacial des espaces infinis m'épouvante. »

FIN.



LA VIE MONASTIQUE
DANS
L'ÉGLISE ORIENTALE.

RÉPONSE AUX APOLOGISTES
DES
INSTITUTIONS MONASTIQUES.

Lettres à M^{****}, à Boukharest
(VALAQUIE).

« Amicus Plato, amicus Aristoteles,
sed magis amica veritas. »



LETTRE PREMIÈRE.

LES MOINES ET L'AGRICULTURE.



Puis-je sans émotion écrire à un des plus dignes fils de la Roumanie? Saurai-je répondre, sans subir son autorité, à ses graves objections, dans lesquelles se révèle l'élévation de son esprit?

Mais la vérité, reine absolue des intelli-



gences indépendantes, doit faire taire tous les sentiments et tous les souvenirs. Elle s'impose, par son énergie, à notre volonté et à notre cœur lui-même. Comment les exigences du monde empêcheraient-elles de subir son action toute-puissante? Quand je me transporte par la pensée sur la plage sombre du Danube, dorée par le beau soleil du Midi, au milieu des hêtres élancés et des peupliers qui touchent aux nues, je retrouve l'élan libre et fier de ma primitive nature. Elle ressemblait à nos imposantes forêts dont la hache n'a jamais touché les rameaux entrelacés, à ce fleuve antique qui roule ses ondes avec une impétueuse majesté, à ces steppes sans limites où le regard se perd, où l'imagination s'égare,



où le voyageur errant plante sa tente
comme aux premiers jours de la création.

— Puisse mon âme, régénérée par la tiède
haleine des souffles embaumés de la soli-
tude, s'élever, avec l'aigle planant sur les
ruines, au-dessus de tout ce qui rampe sur
la terre!

Je dois, frère, répondre à vos observa-
tions, conformément aux idées désormais
acquises à l'humanité par les longues
veilles et l'expérience laborieuse de la
science, et non d'après les traditions plus
ou moins poétiques dont nous avons été
nourris dans notre enfance. J'examinerai
donc froidement la question qui nous oc-
cupe, sans pourtant manquer jamais de



bienveillance ou de sympathie pour tout ce qui a fait l'objet de nos premières affections.

Les moines, que nous avons été habitués à tolérer et à aimer sans examen, méritent-ils réellement l'admiration d'un esprit impartial? — Telle est la question qu'il s'agit de discuter. Mon cœur ne demanderait qu'à se rapprocher d'eux, s'ils étaient vraiment de dignes ouvriers de la grande famille humaine, à laquelle nous devons tous consacrer notre intelligence et sacrifier au besoin le plus pur de notre sang.

Je me propose d'examiner d'abord les



rapports des institutions monastiques avec l'agriculture.

Je rendrai volontiers, en commençant, hommage aux bénédictins du moyen âge, dont les travaux agricoles ont avec raison fait l'admiration de l'Occident. Dans ces temps désastreux, où le défrichement du sol était encore une nécessité de premier ordre, ils ont, à force d'énergie et de patience, remplacé les hordes guerrières que les liens de la famille ne pouvaient retenir au foyer domestique.

Mais trouvons-nous en Orient quelque chose de semblable ? A quelle époque les moines ont-ils fertilisé le sol de l'Égypte,



de la Grèce, de la Palestine et de la Syrie? — Absorbés par de vaines querelles et de ridicules subtilités, ils n'ont paru rien soupçonner des devoirs qui leur étaient imposés. L'état actuel des contrées dont nous venons de parler prouve qu'ils sont encore plus impuissants dans le présent que dans le passé. Ce sont là pourtant les centres du monachisme primitif. Cependant ces pays célèbres étaient les plus florissants de l'ancien monde, alors que des citoyens intrépides, quittant pour la charrue le glaive, destiné à défendre l'indépendance de la patrie, cultivaient à côté de leurs fils le sol qui devait les nourrir.

En Occident même, où le monachisme



a positivement contribué au perfectionnement de l'agriculture, il est devenu maintenant, — tous les faits le prouvent, — un des plus grands obstacles au progrès agricole. Est-ce à l'aide des institutions monastiques que la culture se développe d'une manière si merveilleuse en Angleterre, aux États-Unis, en Hollande; en France, en Prusse, dans les cantons protestants de la Suisse? — Personne n'ignore les progrès de ces contrées, qui marchent maintenant à la tête de l'humanité, et dont la prospérité date du moment où ils ont secoué le joug du monachisme. De nos jours, la Hollande n'a pas eu besoin des corporations religieuses pour transformer en une plaine fertile le lac de Haarlem.



Où a-t-on vu les champs mieux cultivés que sur les bords des lacs et sur les pentes des montagnes dans les cantons de Berne, de Vaud et de Neuchâtel, qui se sont toujours signalés par leur antipathie pour les couvents? N'avez-vous pas contemplé sous le ciel brumeux de l'Angleterre et de l'Écosse les plus belles cultures de l'univers? N'admire-t-on pas dans l'Allemagne du nord l'énergie humaine luttant contre les difficultés d'une nature moins prodigue que la nôtre? Les pays scandinaves ne charmeraient-ils pas le voyageur, s'il ne se souvenait que, sur ce sol ingrat, chaque racine dont il voit les feuilles largement épanouies a été baignée de la sueur des intrépides laboureurs de la Norwège et



de la Dalécarlie? Là, ce n'est pas une troupe de moines qui travaillent mollement pour enrichir l'étroite enceinte de quelque couvent; ce sont des chefs de famille qui sont, par leur rude labeur, la force et l'espérance de la patrie, et qui lui préparent des soldats héroïques.

Pourquoi les cantons catholiques de la Suisse, l'Irlande, la Sicile, l'Italie méridionale, l'Espagne, le Portugal, le Mexique, le Pérou, le Chili, la Confédération Argentine, la Bolivie, etc., ne présentent-ils pas le même spectacle? Pourquoi ces pays, livrés au monachisme, semblent-ils condamnés à la stérilité et à la misère?



Quand on rapproche ces faits et qu'on en tire les conséquences qu'ils contiennent évidemment, est-il possible de se faire illusion sur l'importance des congrégations religieuses dans la société contemporaine? La Valaquie elle-même n'a pas à se vanter de leur influence, ni sujet d'être bien fière de l'impulsion qu'elles ont imprimée à l'agriculture. Son sol est en partie resté inculte. Cependant, le Ciel a comblé ce beau pays de ses dons : son climat est tempéré, son sol est traversé dans tous les sens par des sources abondantes et des rivières qui serpentent à travers les vallées. Il offre donc à l'agriculteur le théâtre le plus propre à exercer son activité. Si les ouvriers ordinaires n'étant pas assez



nombreux dans notre patrie, les moindres efforts des moines ont été signalés à l'attention publique; il ne faut pourtant pas s'aveugler volontairement sur l'importance des services qu'ils rendent dans une contrée où il faudrait avant tout provoquer un mouvement industriel et agricole, qui en ferait une des plus riches provinces de l'Europe.

Frère, lorsque vos objections sur l'utilité des ouvriers monastiques dans un pays encore très-primitif me sont parvenues, j'ai cru un moment devoir penser comme vous. Mon cœur, naturellement porté vers tout ce qui rappelle les traditions et les idées du passé, m'inclinait à faire sur ce



point toutes les concessions que vous demandiez. Mon imagination me présentait de loin ces dignes travailleurs sous leur froc poudreux, penchés vers la terre, préparant au pauvre le pain matériel, tout en lui distribuant la nourriture de l'âme. Mais ce beau rêve s'est envolé après les réflexions consciencieuses que je viens d'exposer ici. Il me semble même arbitraire et injuste de vanter avec emphase le mérite des ouvriers fournis par les couvents, tandis qu'on oublie ces laboureurs dont les générations courageuses travaillent à fertiliser notre sol avec une invincible énergie.

Voilà la classe de citoyens trop long-



temps méconnue, et qui a tant de fois appelé la sollicitude des plus éclairés et des meilleurs de nos princes.

Un écrivain qui n'est pas disposé à la bienveillance pour les classes supérieures de notre pays (1), a parlé avec admiration des efforts de l'intrépide Grégoire Ghika, assassiné en Moldavie en 1777, pour améliorer la situation des agriculteurs. Il remarque que dans ces derniers temps, Alexandre Ghika, un de nos princes, a fait de cette grande pensée la constante préoccupation de son règne. Digne héri-

(1) Je veux parler de l'ouvrage sur les principautés danubiennes, publié, à Paris, par M. ELIAS REGNAULT.



tier du nom et des projets de Grégoire, il a dû leur sacrifier, son repos, sa haute position, tout ce qui arrête les âmes moins courageuses. Il a, du reste, emporté dans la retraite l'amour de ceux auxquels il s'est noblement dévoué, et l'admiration du monde chrétien.

Notre tâche serait de relever comme lui le mérite de ces braves paysans roumains. N'ont-ils pas, au plus haut degré, la vigueur morale, la puissance d'action, un sentiment national qui ne s'est point démenti? Ils n'ont jamais, — c'est là pour moi un sujet perpétuel d'admiration, — même dans les circonstances les plus difficiles, courbé le front devant une puissance



étrangère. Descendants des soldats de Rome qui ont conquis le monde, ils en ont conservé l'indomptable fierté. D'eux seuls dépend l'avenir de la patrie. Tous ceux qui s'en préoccupent devraient donc éveiller chez eux le sentiment de leur force, qu'une longue série de malheurs et de tristes exemples a dû nécessairement assoupir. Qu'on les relève à leurs propres yeux, habitués aux triomphes de l'injustice et aux lâchetés de l'ingratitude, et l'on aura trouvé les véritables travailleurs de l'avenir.



LETTRE DEUXIÈME.

LE MONACHISME ET LA NATURE HUMAINE.



J'aime tout ce qui, dans la nature et dans nos cœurs, est aussi ancien que le monde. J'aime les altiers rochers des Alpes, les chênes vigoureux de nos Karpathes, les cèdres qu'ont effleuré les vents de tant de siècles, les fleuves impétueux et la mer qui les reçoit dans ses gouffres.



immenses, vastes comme l'infini. J'aime le premier sourire de l'enfant pour sa mère qui l'allaité; et les affections qui s'agitent en nous avant que le souffle brûlant des passions nous ait atteints, et l'instinct tout-puissant qui nous révèle ce Dieu invisible devant lequel tous les peuples se prosternent, depuis les rives de l'Océan glacial jusqu'aux sommets de l'Himalaya éternellement couverts de neige. J'aime les vieilles institutions inspirées par la justice, les lois perpétuées d'âge en âge, conformes aux besoins innés du genre humain, qui domptent les passions et règlent l'activité sociale. J'aime les liens indissolubles de la famille, et ceux, plus sacrés encore, qui nous attachent à la patrie et à l'humanité



tout entière. J'aime l'ardeur impétueuse qui tantôt s'épuise dans les longs gémissements de la douleur, et tantôt s'exalte sans modération dans la joie, cette ardeur qui nous inspire l'esprit de sacrifice, et pour nos semblables des travaux incessants.

Mais si je comprends tout ce qui doit sa durée aux manifestations légitimes de la raison et du cœur de l'homme, je ne peux regarder comme *éternel*, comme véritablement consacré, tout ce qui est inspiré par les funestes convoitises et par le triste égoïsme de notre nature.

Si l'esclavage a été la loi de toute l'antiquité; si les peuples les plus civilisés l'ont



accepté sans hésitation; si les esprits, même les plus éminents, l'ont sanctionné par l'autorité de leur génie; si les barbares, Rome, la Grèce, Socrate, Aristote et Platon l'on regardé comme la base de tout ordre social; si l'Évangile même, ce code de liberté et de charité, n'a pu l'abolir chez toutes les nations chrétiennes, — qui oserait cependant soutenir maintenant que ce hideux trafic, que cette oppression révoltante de la faiblesse par la force, ne doit pas, — malgré le privilège des siècles qu'il peut invoquer, — disparaître un jour de la société qu'il a trop longtemps souillée?

Permettez-moi de vous citer un autre



exemple, qui n'est pas moins frappant. Vous savez comment, jusqu'à la révolution française, les doctrines s'imposaient par la violence et la persécution. Les princes, les peuples, les individus, les moines surtout, les disciples de Loyala comme ceux de Dominique et de François d'Assise ; tous se croyaient le droit de faire à la conscience humaine une violence sacrilège. Les esprits les plus pacifiques et les plus avancés, un François de Sales, un Bossuet, un Fénelon, déclaraient qu'on ne pouvait entrer dans la vie éternelle sans accepter la domination tyrannique de leur église, et ne rougissaient pas de reconnaître les droits du bourreau, quand il s'agissait d'imposer leurs convictions à



tous ceux qui refusaient de les admettre. Gerson, l'intrépide adversaire du despotisme de Rome, Gerson le « docteur très-chrétien » n'alluma-t-il pas sans remords les flammes du bûcher de Jean Huss?...

On sait à quels affreux excès ont mené de semblables théories. — En Espagne, les ordres religieux, criminels instruments de la politique des « rois catholiques, » ont versé par torrents le sang des Juifs, des Mores et de tous ceux qui portaient ombrage au pouvoir absolu du sacerdoce et de la royauté. Cette contrée, naguère si florissante, a vu ses forces épuisées par ces terribles exécutions, par ces *actes de foi* dignes de l'atrocité de ses croyances.



— Les souffrances des Vaudois dans les vallées des Alpes ont mérité à leurs persécuteurs l'exécration de la postérité. — Les massacres de Mérindol et de Cabrières, la nuit funeste de la Saint-Barthélemy nous inspirent encore aujourd'hui autant d'horreur que les bûchers dont « la sanglante Marie » couvrit la Grande-Bretagne (1).

Vous, dont l'esprit est si éclairé et si libéral, — vous qui connaissez si bien les

(1) M. LANFREY, *l'Église et les philosophes*, a prouvé qu'au xvii^e siècle, et même au xviii^e, le clergé de France n'avait cessé de demander à la royauté des persécutions contre les dissidents et les écrivains hostiles au pouvoir sacerdotal.



besoins et les idées de votre temps, — vous savez la légitime répugnance que fait naître chez nos contemporains la seule pensée de ces persécutions religieuses. En effet, quand il est question de croyances, l'âme ne relève que Dieu. Tout frein qu'on veut lui imposer l'avilit, — dégrade la religion, — et rendrait l'idée même de la Divinité odieuse à tout ce qui a une intelligence indépendante et un cœur vraiment sensible. Aussi, où règne en Europe le véritable sentiment religieux, — ce sentiment religieux, sérieux et profond, capable d'inspirer la vertu, l'amour de l'humanité, le respect des droits de Dieu, hostile par son essence aux traditions superstitieuses, à tout amour étroit de



l'Éternel, à ces conceptions bornées qui défigurent le Tout-Puissant et déshonorent le Christianisme? — N'est-ce pas chez quelques nations de l'Occident, débarrassées des servitudes et des formules pharisaïques, qui marchent fièrement, sous l'étendard de l'Évangile, dans la voie du progrès individuel et social? Le divin Testament du Rédempteur, loin de leur être imposé comme un code de tyrannie, loin de servir, aux mains d'une hiérarchie sacerdotale égoïste et ambitieuse, à opprimer les peuples et les intelligences; au lieu d'être la lettre morte « qui tue (1), » est devenu un enseignement vi-

(1) *Τὸ γὰρ γράμμα αποκτείνει, τὸ δὲ πνεῦμα ζωοποιεῖ.*

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΚΟΡΙΝΘΙΟΥΣ Β, κ. Γ')



vant, propre à produire les plus grandes pensées et les sentiments les plus virils. Aussi n'est-il pas étonnant que tous les esprits éclairés de l'Europe aient vu avec un souverain dégoût les tentatives qui ont été faites de notre temps pour imposer encore des entraves aux consciences, et faire de la religion, — c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus sacré dans la nature humaine, — une question d'espionnage et de police. La contrainte en matière de convictions religieuses qu'on regardait au moyen âge, et même au xvii^e siècle, comme un droit imprescriptible du gouvernement et du sacerdoce, est donc considérée maintenant comme un préjugé odieux, dont l'exercice paraît intolérable,



même quand il est revendiqué par des pouvoirs qui ne peuvent se soutenir que par le despotisme.

Si la civilisation contemporaine réproouve unanimement l'esclavage et la persécution religieuse, quoique leur origine se perde dans la nuit des temps, croyez-vous qu'elle se montre plus indulgente pour des abus ou des institutions qui n'ont, pour se défendre, d'autres raisons que celles d'une prétendue éternité? — Que devient donc, — frère, — ce principe sur lequel on paraît tant compter : « Les « chènes et les moines sont éternels (1). »

(1) LACORDAIRE, *Mémoire pour le rétablissement des frères prêcheurs*



Ce grand mot *éternel* ne devrait-il pas s'appliquer uniquement à ce qui est perpétuel, — universel, — véritablement humain?

Si dans les temps les plus reculés nous voyons le monachisme s'épanouir dans l'Inde, ce n'est encore qu'un fait isolé, sans influence sur les contrées voisines. Le Bouddhisme seul a popularisé ce genre de vie chez les peuples de l'Orient. Mais le Bouddhisme est un système fantastique au plus haut degré, une théorie essentiellement hindoue, qui porte les âmes à l'inaction et aux énervantes béatitudes de la vie contemplative. Le sentiment vague de l'infini remplace dans ses sectateurs



l'esprit logique et la morale pratique. L'ardente imagination des Hindous est naturellement portée à de tels excès, qu'aujourd'hui même ils se laissent broyer sous les roues du char qui porte l'idole de Djaganatha, afin d'arriver plus tôt aux célestes parvis. Sont-ce là des exemples propres à diriger la civilisation du XIX^e siècle? — Est-ce là ce qui doit nous plaire dans l'étude des siècles passés? — Est-ce dans ces doctrines de quiétisme et de mort que nous irons puiser les enseignements destinés aux peuples modernes, chercher l'expression suprême de la sagesse antique?

Le monachisme, — nous venons de le



prouver, — est né, il a grandi chez le peuple le moins énergique, le plus rêveur de l'antiquité et le moins capable de progrès. En revanche, il a été proscrit, même dans ces temps reculés, par les nations les plus intelligentes et les plus fortes, et par les législateurs et les philosophes qui leur ont servi de guides. Qu'ont fait Zoroastre, Numa, Solon, Lycurgue, Platon, Aristote, Moïse, l'interprète de Dieu, sinon de repousser cette institution du monachisme? La trouvons-nous jamais établie chez les peuples antiques qui personnifient dans le passé le progrès de l'humanité? La Perse, Rome, la Judée, la Grèce, qui représentaient la puissance de l'épée, de la loi, de la religion et du



génie, l'ont-ils jamais sanctionnée? Ces glorieuses nations n'ont pas eu besoin pour accomplir leur destinée de l'esprit d'intrigue des moines, qui tant de fois a été pour l'extrême Orient une occasion de discordes et de luttes sanglantes, ni de cette influence trop réelle qui encourage les masses à se prêter à tous les caprices du despotisme.

De nos jours, nous voyons les couvents contenus et surveillés par la Prusse, la monarchie de l'épée; par l'Angleterre, la reine de l'industrie; par la France, la patrie du génie; par la Suisse, le pays de la liberté; par la Hollande, la terre classique de la science agricole. Devons-nous être



surpris de les voir justement suspects dans ces états florissants, quand l'expérience de tant de siècles leur a prouvé son inutilité et ses dangers?

Il est, au contraire, tout-puissant chez les peuples les moins avancés, les plus accablés de maux, les plus avilis par un servilisme dont ils semblent ne pouvoir s'affranchir. Je ne saurais nommer sans une douloureuse sympathie ces nations illustres dans le passé, qui croupissent maintenant dans l'ignorance, l'abrutissement et le despotisme. Par quelle triste fatalité l'Italie (1) est-elle devenue la proie

(1) Je fais une exception pour le Piémont, qu'un



d'hommes, dont le caractère et l'intelligence font songer involontairement aux héritiers de Bouddha? Sa décadence n'inspire-t-elle pas une superstitieuse terreur à ceux qui songent qu'elle a autrefois donné des lois à l'univers? L'Espagne, le Mexique, les républiques hispano-américaines, le Portugal, etc., montrent-ils plus d'énergie et d'amour du progrès? Où sont les héros qui pourraient leur rendre la gloire du passé? La misère et l'obscurantisme n'y sont-ils pas acceptés comme une dure, mais inévitable nécessité qu'on doit souffrir pour la conserva-

prince libéral et courageux travaille à délivrer de la domination des moines.



tion de « l'unique église où siège la vérité? » On se croirait au milieu des superstitions du Thibet, sous le sceptre du Grand-Lama, sous la domination de cette papauté de la haute Asie, qui rappelle d'une manière si frappante celle de l'Occident.

Il faut un étrange aveuglement pour se figurer qu'un tel état de choses est sanctionné par l'Évangile. Quelle étrange contradiction entre les théories monastiques et la vie de notre Sauveur bien-aimé! Cette vie est notre seule règle infallible; car elle résume tous nos devoirs et répond à tous nos besoins. Jésus n'a pas été un anachorète, mais un simple charpentier,



qui a, jusqu'à trente ans, exercé son rude métier parmi ses frères, dans les dernières classes de la société, qu'il devait, par sa parole toute-puissante, faire sortir de leur abjection. Après son baptême, il s'est consacré à la régénération du genre humain. Il n'a jamais montré de lassitude et de découragement. S'il a voulu souffrir de nos douleurs, c'est pour nous apprendre à obéir au devoir dans les épreuves les plus cruelles. Jusqu'à la dernière heure, malgré ses défaillances et son agonie à Gethsémané, il n'abandonna pas sa tâche glorieuse; il supporta sans se plaindre les tortures de la croix, pour manifester jusqu'à la fin l'ardent amour qu'il avait pour l'humanité.



Combien cette touchante histoire diffère de celle des moines les plus vantés ! Est-ce dans le désert où se cacha Macaire, sur la colonne de Siméon, dans la cellule de Pacôme qu'on peut imiter cette vie d'activité, de dévouement, de prédication incessante, de lutte intrépide contre les mauvaises passions des prêtres, des Phariséens, des docteurs de la loi et des grands ? Comment entendent-ils donc la perfection chrétienne, ces esprits égoïstes et faibles que les déceptions sociales, les passions brisées, des épreuves qu'on dit exceptionnelles poussent au fond des déserts, et qui font de l'oratoire d'un couvent le tombeau de leur cœur ?



Peut-être auraient-ils le droit d'agir ainsi, s'ils n'avaient de devoirs qu'envers eux-mêmes; s'ils étaient seuls à souffrir sur cette terre de misères; s'ils pouvaient séparer leur cause de celle de leurs frères; s'isoler d'eux tandis qu'ils sont accablés « du poids de la chaleur du jour (1). » — Mais l'humanité est un vaste corps (2) dont tous les membres doivent compatir aux souffrances les uns des autres (3), et porter mutuellement leurs fardeaux. Au-

(1) Τὸ βάρος τῆς ἡμέρας.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. Κ΄.)

(2) Οἱ πολλοὶ ἐν σώματι ἴσμεν.

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΡΩΜΑΙΟΥΣ, κ. ΙΒ΄.)

(3) Νοῦ. ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΤΟΥΣ ΚΟΡΙΝΘΙΟΥΣ Α, κ. ΙΒ΄.



cune douleur, aucune épreuve, aucune déception, rien ne dispense de cette grande loi, qui est la loi sociale et chrétienne par excellence, et qui défend à tous les soldats de Dieu de s'éloigner du champ de bataille avant la fin du combat.

D'ailleurs, celui auquel la Providence a réservé les plus cruelles épreuves de la vie acquiert une expérience, une sensibilité, une pénétration, qui lui permettent de rendre à ses frères des services inappréciables. Comment, ceux qui ont appris à la sueur de leur front, au prix du plus pur de leur sang, la science de la vie ne l'emploieraient-ils pas au service de tant d'existences, brisées, de tant d'âmes



désolées! C'est à eux d'enseigner aux jeunes générations la route semée d'épines qui conduit à la vertu et à la vérité. Au lieu d'agir avec cette foi et cette patience vraiment chrétiennes, il se trouve des hommes qui osent parler ainsi à Dieu :

« O Éternel, vous nous avez rendu trop lourd le poids de la vie sociale. Vous nous avez fait vider jusqu'à la lie le calice d'amertume. Nous avons déchiré notre cœur aux épines sanglantes de la voie douloureuse qui mène au calvaire de votre Fils. Vous avez épuisé en nous la force et la résignation. Puisqu'il en est ainsi, nous rompons, par notre seule volonté, les liens qui nous attachaient à l'espèce hu-



maine. Nous nous dégageons, de notre propre autorité, des devoirs que vous avez imposés à tous les enfants d'Adam. Nous renoncerons à la famille, nous ne songerons plus à la patrie, nous tâcherons d'oublier l'humanité. Absorbés dans la contemplation des choses divines, nous essaierons de ne plus abaisser nos regards vers la terre et de planer au-dessus de cette vallée de larmes. Nous irons, comme l'aigle, placer notre aire sur le sommet des monts. De là, comme d'un trône sublime, élevé au-dessus des nations, nous n'entendrons même plus les vains bruits de ce monde. Nous vivrons en vous, nous n'aimerons plus que vous, nous commencerons ici-bas la vie du ciel. »



Malheureusement ces grandes prétentions doivent se briser misérablement contre les réalités de la vie. L'expérience de chaque jour montre que pour les âmes souffrantes l'action est le meilleur remède et le seul durable, parce qu'elle peut chasser les rêves douloureux d'une imagination abandonnée à des impressions trop violentes. La sympathie que l'on mérite en travaillant généreusement pour ses frères est, d'ailleurs, un baume divin versé sur les blessures du cœur. Enfin, une lutte ardente et courageuse pour les intérêts de l'humanité retrempe le caractère, absorbe avec le temps toutes les forces de l'intelligence qu'elle arrache à des préoccupations exclusives et à de pénibles souvenirs.



Je ne fais qu'indiquer ce point de vue, car un esprit élevé comme le vôtre songe d'abord aux besoins et à l'avenir de l'espèce humaine. Or, qu'arrivera-t-il si vous enlevez à la société, qui cherche laborieusement sa voie à travers mille obstacles, les âmes que la souffrance a purifiées, les natures les plus généreuses, les plus aimantes, les plus dégagées des calculs et des passions vulgaires? Vous vous réservez sans doute, pour régénérer le monde, les intelligences infirmes et bornées, les caractères sans énergie? C'est une étrange politique de priver la société de ses appuis les plus fermes et les plus solides. Tout pays où elle a été quelque temps pratiquée a été nécessairement



frappé d'immobilité ; il a manqué de penseurs et de guerriers, de têtes et de bras ; il est devenu une proie assurée pour la conquête.

Je m'arrête ; car j'allais prononcer le nom de la belle et infortunée Roumanie. Pourrais-je alors ne pas songer à toutes les invasions qu'elle a subies, sans que les moines dont elle est peuplée aient éveillé une seule fois dans les cœurs l'énergie nécessaire pour inspirer l'horreur de la servitude ? N'ont-ils pas les premiers enseigné la soumission aveugle à la domination étrangère ? Que leur importait, en effet, au fond de leurs couvents, dont les droits arbitraires étaient toujours assurés



par d'habiles vainqueurs, que les Roumains fussent esclaves d'un maître venu de l'Orient ou de l'Occident? Eux n'avaient d'autre souci que de modifier une prière monotone en faveur des triomphateurs du jour, de conserver leur inaction béate, indifférente aux destinées de la commune patrie. Hélas! si, au lieu de ces âmes sans vigueur, le pays avait trouvé dans ses dangers des caractères fortement trempés, des héros comme Michelle-Brave, des princes réformateurs et courageux comme Grégoire et Alexandre Ghika, l'aigle des vieux Romains aurait aujourd'hui sur les bords du Danube un vol indépendant et fier.



Je réponds, en finissant cette lettre, à une dernière objection.

Il existe, dit-on, des âmes naturellement contemplatives, qui cherchent la solitude et le calme par un instinct irrésistible, que l'activité sociale accable et dérange de leurs méditations sublimes. Le cloître n'est-il pas pour elles une sorte de nécessité, un doux refuge contre les vains bruits du monde et les turbulentes agitations de la foule?

Ce raisonnement serait assurément plein de force, si nous étions au moyen âge. Dans cette triste époque, que quelques esprits rétrogrades essaient aujourd'hui

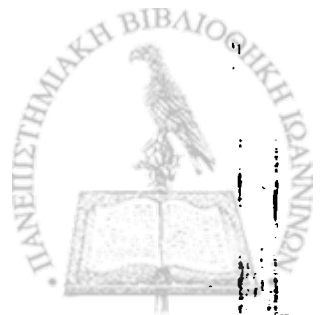


d'idéaliser, la société civile était livrée à toutes les violences d'une aristocratie brutale et ignorante. Au milieu des guerres civiles sans cesse renaissantes, des pillages et des incendies, du tumulte des armes qui retentissait au fond des champs, aussi bien que dans les rues des cités, la science était impossible et la méditation impraticable. Les cloîtres seuls étaient assez respectés des impétueux barons de cette époque, pour pouvoir offrir un asile à la réflexion. Véritables forteresses sacrées dans un monde anarchique, ils devinrent le refuge de tous ceux qui s'occupaient de philosophie religieuse ou de recherches scientifiques, des Thomas d'Aquin, des Bonaventure, des Albert-le-Grand et des



Roger Bacon. Cependant, même à cette époque de turbulence, ce fut au sein de la société civile que grandirent les hommes qui préparèrent la chute de la papauté et l'avènement du monde moderne, Abeillard, Wiclef, Gerson, Jean Huss. M. de Rémusat, dans son livre sur l'amant d'Héloïse, et M. Émile de Bonnechose, dans son savant travail sur le concile de Constance, ont montré que, même au temps de saint Bernard et de Pierre d'Ailly, le principe du progrès était surtout personnifié par ceux qui prenaient une part active aux luttes et aux souffrances de leurs contemporains.

Mais combien la situation sociale est



maintenant changée! La société où nous vivons, protégée par la loi contre les violences qui furent la honte et la plaie du moyen âge, non-seulement permet à ses membres de suivre leur attrait pour la méditation et pour la science, mais elle accorde toute son admiration à ceux qui deviennent, par leur génie, l'honneur de la nature humaine. Les armées elles-mêmes ont fait plus d'une fois silence autour de leur retraite, et Fénelon et J.-D. Michaëlis ont reçu dans leur solitude les hommages enthousiastes des fiers vainqueurs de leur patrie. Aussi, depuis la ruine de l'Académie et du Lycée, l'esprit humain n'avait jamais montré plus d'élan et de puissance que depuis le xvi^e siècle



jusqu'à nos jours. Quels couvents, même au plus beau temps de leur splendeur, ont produit des penseurs tels que Keppler, Bacon, Leibnitz, Newton, Descartes, Pascal, Fénelon, Bossuet, Euler, Reid et Kant?

Si ces puissants génies avaient cherché dans le cloître un asile pour leurs méditations, que seraient-ils devenus au milieu des mesquines intrigues qui absorbent l'oisive activité des moines dégénérés? La guerre du Sonderbund a montré à toute l'Europe que les passions politiques ont remplacé dans les monastères contemporains le culte de la science. Que sort-il maintenant de ces paisibles et nombreu-



ses retraites dont l'Autriche, la Bavière, l'Italie, la Roumanie, la Grèce, etc., sont encore couvertes? Quels travaux scientifiques appellent sur les couvents l'attention du monde? Nous ne devons pas être surpris de cette triste impuissance. Une orthodoxie étroite étouffe, dans les couvents, l'intelligence de tout esprit distingué qui vient y chercher le calme et la solitude, et n'y trouve que la malveillance et même la tyrannie. Assurément les moines français du xvii^e siècle étaient bien supérieurs à ceux qui végètent aujourd'hui dans les cloîtres du Mexique et de la Sicile, et cependant quel fut parmi eux le sort du P. André, cet habile disciple de Descartes, et de Mallebranche? Le jésuite normand



nous a laissé, dans sa correspondance (1), un curieux portrait des supérieurs qui se constituaient les juges infailibles de ses recherches scientifiques. Il nous apprend qu'en fait d'études ils ne connaissaient « que leur bréviaire et leurs registres, » et qu'ils ne voyaient dans un livre que « du blanc et du noir. » Pourtant ces religieux étaient membres d'un ordre qui a toujours fait parade de son enthousiasme pour la science !... Dirai-je à quelles persécutions l'auteur de *l'Essai sur le beau* fut soumis par les membres de la compagnie de Jésus, non pas parce qu'il montrait trop peu de respect pour l'Évangile, mais

(1) Voy. le P. ANDRÉ, dans la collection Charpentier.



à cause de son dédain pour la philosophie d'Aristote, que les Jésuites défendaient alors comme un dogme presque aussi vénérable à leurs yeux que l'existence de Dieu? — Tel est le respect qu'on professe dans les couvents modernes pour l'esprit humain et l'indépendance des penseurs! Conseillez-leur maintenant d'aller chercher dans le cloître un asile pour leurs sublimes méditations!

Vous figurez-vous, par hasard, que les recherches historiques ou purement scientifiques y seraient mieux protégées? Les moines, qui dirigent la congrégation de l'*Index*, n'ont-ils pas frappé d'excommunication les ouvrages les plus religieux dans



lesquels on se permettait quelques blâmes contre la tyrannie ou les vices des papes? Qui ne connaît la scandaleuse chronique des condamnations du *Dictionnaire universel* de M. Bouillet, de l'*Histoire de l'église de France*, par M. l'abbé Guettée, et du *Cours de droit canon*, par M. l'abbé Lequeux? Ces faits prouvent que chez les laïcs et chez les membres du clergé les plus dévoués à la funeste doctrine de l'infailibilité de l'église romaine, le monachisme ne permet aucune appréciation indépendante et contraire à ses intérêts.

Croit-on qu'il se montrerait plus tolérant pour des écrivains qui vivraient sous sa discipline, et qu'il pourrait à son gré



soumettre à ces tortures morales dans lesquelles excellent les communautés? Qui sait? Le cachot de Galilée est-il resté vide? Les hommes qui l'ont condamné pour ses découvertes sublimes, sont-ils bien convaincus qu'on n'arrête pas l'humanité dans sa marche irrésistible vers le but qui lui est marqué par les desseins de l'Éternel? On peut en douter quand on se rappelle les cruautés exercées en 1844 par l'inquisition de Rome sur la personne du bénédictin Raphaël Ciocci (1), bibliothécaire du collège papal San-Bernando-alle-Terme-Diocleziane.

(1) Voy. *L'Inquisition à Rome, en 1844*. Paris, Delay.



LETTRE TROISIÈME

LE MONACHISME ET LA POPULATION.



J'aborde, frère, une des questions les plus délicates que le problème du monachisme ait fait discuter dans ces derniers temps, surtout depuis que les travaux de Malthus (1) ont amené un certain nombre d'économistes à considérer l'accroissement de la population comme un des plus

(1) *Essai sur le principe de la population*. Londres, 1798.



grands dangers qui menacent la société moderne. Très-compétent dans ce genre de discussions, vous avez dû pressentir que la solution de la difficulté dont vous me parlez est moins embarrassante qu'on ne se le figure ordinairement. Mais les défenseurs des institutions monastiques entretiennent soigneusement les préjugés qui leur sont favorables, — surtout quand ils sont de nature à rendre suspect le développement de la civilisation contemporaine, — à faire douter du progrès de l'humanité, — et à porter les esprits timides, dont le nombre est si grand, à regretter un passé que leur imagination ou leur ignorance leur présente sous un jour complètement fantastique.



Malheureusement, on ne s'aperçoit pas toujours que, pour se donner le plaisir de calomnier la société actuelle, on condamne l'œuvre même de Dieu, on doute de sa providence ou l'on s'en fait les idées les plus bornées. Pour moi, pleine de foi au gouvernement divin qui préside aux destins du monde, je ne vous dissimulerai pas ma répugnance pour une politique dont la prétention est de se montrer plus sage que l'Éternel. La nature me semble admirable dans son énergique fécondité, qui se manifeste dans la plante parasite et dans l'insecte caché au fond des bois, tout autant que dans la plus parfaite des créatures. Il règne dans ce vaste ensemble une harmonie si parfaite, que je suis saisie



d'étonnement toutes les fois que j'entends parler d'institutions destinées à empêcher Celui qui est souverainement sage de multiplier les êtres intelligents capables de le connaître, de l'aimer et de le servir.

Il paraît cependant que tous ne partagent pas mes convictions. En effet, j'ai entendu mille fois recommander le monachisme comme le seul moyen d'arrêter le développement de la population, développement auquel on attribue les crises alimentaires et sociales dont quelques États de l'Occident ont été le théâtre depuis 1830. Cette tactique ne manque pas d'habileté. Comme on reconnaît qu'il est maintenant impossible de faire accepter le prin-



cipe philosophique et religieux qui a donné naissance à la vie monastique, on essaie de la réhabiliter aux yeux des conservateurs, à l'aide d'arguments politiques. C'est par des raisonnements de ce genre qu'on est parvenu, depuis 1848, à décider les gouvernements de France et d'Autriche à faire au despotisme de la papauté des concessions que Henri IV, Richelieu, Louis XIV, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, Marie-Thérèse, Joseph II, François II et le prince de Metternich lui avaient toujours courageusement refusées. Je ne m'arrêterai pas à constater combien il est triste, pour les derniers partisans du monachisme et de l'église romaine, d'en être réduits à ne pouvoir plus invoquer,



pour se défendre, que des intérêts mondains. Je me bornerai aujourd'hui à constater que l'économie politique ne fournit pas de meilleures raisons aux apologistes du passé que la parole de Dieu et l'étude de l'histoire.

Les crises alimentaires et politiques, dont les hommes d'État sont si justement préoccupés, viennent, disent-ils, du développement prodigieux des masses. Si, en France et dans les pays protestants, on voit les révolutions renaître de leurs cendres, il ne faut pas leur assigner d'autres causes que la misère toujours croissante des prolétaires et des classes ouvrières, que le sol, dont les produits cessent d'être



en rapport avec la consommation, ne saurait plus nourrir. On affirme que cet état de choses coïncide avec la suppression ou l'excessive limitation des couvents, et que les nations, qui n'ont pas adopté cette funeste législation, sont complètement à l'abri des dangers formidables dont sont menacés les peuples assez imprudents pour se confier aux principes de la révolution française.

De ce que les contrées soumises au monachisme acceptent leur misère avec une apathique indifférence, a-t-on le droit d'en conclure que les masses y sont moins exposées à la misère et à la faim? Si vous le croyez, allez réveiller sur la grève de



l'Adriatique ou sur les pavés de Séville le prolétaire végétant sous son beau ciel d'azur avec une morne indifférence. La vue de son abattement stupide relèvera, dans votre esprit, le noble ouvrier qui demande à grands cris à exercer son activité et son énergie, qui ne craint pas de réclamer sa part dans cette société où le Dieu de l'Évangile lui a marqué sa place. La fierté imposante de l'homme qui sent sa dignité me plaît mieux que la résignation fataliste des *lazzaroni* de l'Europe et des *gauchos* de l'Amérique du Sud.

J'ajoute que si les contrées gouvernées par les moines n'ont pas, comme l'Angleterre, à souffrir par moments du dévelop-



pement de la population, tous ceux qui les ont étudiées sérieusement n'ignorent pas que l'absence de culture les expose à une misère et à des crises alimentaires plus redoutables que celles dont souffrent les pays civilisés. Or l'impuissance de l'agriculture est, dans une société régulière, la plaie la plus profonde et la plus incurable, parce qu'elle indique dans les populations une apathie tellement invincible qu'elle ne peut être vaincue même par le sentiment des besoins les plus urgents. En outre, le travail des champs n'est-il pas le meilleur moyen d'entretenir la moralité d'un peuple? Toute nation qui le méprise voit se multiplier dans son sein les escrocs, les contrebandiers, les bandits, tous les



fléaux que la paresse et la misère engendrent. C'est précisément ce qui est arrivé dans les contrées gouvernées par les moines, qu'on voudrait présenter comme un modèle aux États civilisés.

Je ne parlerai qu'en passant de la partie de l'Italie centrale soumise au sceptre des évêques romains. Un seul fait suffira pour caractériser la situation de ce malheureux pays. Le gouvernement ne peut se soustraire à l'exécration des peuples qu'avec l'appui des baïonnettes étrangères. La situation est tellement déplorable que, sous Grégoire XVI, l'Autriche et la Russie, — qu'on n'accusera pas d'esprit révolutionnaire, — essayèrent vainement d'obtenir



des réformes qu'elles jugeaient indispensables. L'empereur François II et le czar Nicolas ne purent fléchir l'obstination du camaldule couronné qui trônait au Vatican. L'esprit du moine ne put jamais comprendre les intérêts du souverain. Le monachisme a sans doute préservé les États pontificaux de l'excès de population; mais à la place d'un inconvénient il y fait régner tous les fléaux, l'ignorance, la misère, les bandits, une administration vénale et corrompue et l'invasion étrangère.

Je n'ai pas besoin de parler de Naples, cette monarchie bénie soumise au régime de la bastonnade. Après les lettres célè-



bres de M. Gladstone, il reste peu de chose à dire sur cette question. L'écrivain tory n'est d'ailleurs pas suspect de passions démocratiques. Mais je ne puis parler du gouvernement de Ferdinand II sans dire un mot de la Sicile, qui a essayé en vain de se soustraire aux *bienfaits* de ce nouveau Titus. Vous savez que cette île était autrefois appelée « le grenier du peuple romain. » La nature semble l'avoir comblée de tous ses dons : elle est traversée dans tous les sens par un grand nombre de rivières ; le climat est pur et sain ; le sol, qui est d'une admirable fertilité, renferme dans son sein des richesses minérales de toute espèce. Cependant, tandis que les Siciliens s'entassaient dans



les couvents ou s'occupent, avec leurs moines, de fêter sainte Rosalie, la terre reste sans culture ; le commerce intérieur est nul et le commerce extérieur est entièrement livré aux mains des étrangers. Qui reconnaîtrait là cette émeraude enchassée dans les mers, que les poètes de la Grèce ont tant de fois chantée, dont les ruines magnifiques font l'admiration des voyageurs, dont Virgile a célébré les roses deux fois fleuries,

... biferique rosaria Pœsti?

L'Espagne fait naître les mêmes réflexions. La multiplication des monastères et la diminution progressive de la population ont paralysé les forces d'un peuple



qui put, au xvi^e siècle, penser à gouverner les deux mondes, et qui est descendu au rang des puissances de troisième ordre, grâce au despotisme spirituel et temporel, fortement unis pour accomplir leur œuvre de mort. L'admirable fertilité du sol semble protester contre l'incurie des Espagnols dégénérés. Partout poussent la vigne, l'oranger, le citronnier, des lauriers gigantesques, le cotonnier, la canne à sucre. Mais ces richesses restent à peu près inexplorées. Les biens de *main-morte*, possédés par les communes et par les couvents, se sont multipliés à l'infini. La population, qui n'est guère plus que de treize millions d'hommes, et qui est d'ailleurs énermée par une vie sans activité et



par la mendicité à la porte des monastères, est incapable maintenant de tirer parti d'un si vaste territoire, où les richesses minérales abondent autant que les ressources agricoles. Je sais bien que depuis 1830, on a fait de grands efforts pour rendre le mouvement et l'énergie à la nation espagnole et la délivrer des fléaux qui l'ont si longtemps dévorée ; qu'on a spécialement lutté contre la funeste influence des moines sur l'esprit national. Jusqu'à présent, le parti qui les protège et qui personnifie l'absolutisme politique et religieux, a réussi à paralyser presque toutes les réformes et à rallumer toujours la guerre civile pour la défense des abus du passé. La péninsule expiera longtemps



la faute immense qu'elle a faite de confier aux couvents l'éducation des masses. Ne semble-t-elle pas destinée à passer perpétuellement du despotisme à l'anarchie, comme tous les peuples élevés dans le giron de l'église de Rome, cette personification complète de l'esprit monastique?

Si le développement excessif de la population peut donner lieu à de véritables souffrances, le manque de bras est un danger tout aussi redoutable; puisqu'il enlève à une nation son importance politique et militaire, et qu'il condamne son agriculture et son commerce à une déplorable torpeur, sans que sa situation sociale paraisse plus solide et que les esprits soient



mieux préservés des agitations révolutionnaires.

Je sais qu'il est de mode de déclamer aujourd'hui contre les tendances socialistes des contrées qui ne subissent pas le despotisme spirituel de la papauté et des moines. Un ancien juge de paix, M. Nicolas, a écrit en français, sur ce sujet, un volume entier, dans lequel l'histoire est traitée avec la bonne foi qu'on trouve chez les apologistes de Rome. Quelques réflexions feront justice de cette fantasmagorie. Est-ce que la Saxe, le Wurtemberg, le Hanovre, la Suède, le Danemark, la Norwège, la Hollande, l'Angleterre, la Prusse, etc., ont présenté dans ce siècle



le spectacle des luttes anarchiques dont l'Espagne contemporaine est le théâtre? N'y a-t-il pas plus de socialistes à Rome et à Bologne, qu'à Rotterdam et à Édimbourg? Les passions révolutionnaires ne sont-elles pas plus excitées à Livourne, à Naples et à Palerme, qu'à Copenhague ou à Stockholm? Rien, dans ce genre, n'est plus instructif que l'histoire contemporaine des nombreuses républiques de l'Amérique du sud, dont la déplorable situation fait un contraste saisissant avec la prospérité toujours croissante des États-Unis. Les contrées hispano-américaines sont en révolution permanente. Leur destinée est livrée au hasard des *pronunciamentos*. Chaque général, qui peut rassem-



bler quelques centaines d'hommes, prétend à la dictature. A Lima, à Mexico, à Montevideo, à Buenos-Ayres, la même année voit quelquefois se succéder plusieurs gouvernements, qui ne respectent pas plus les propriétés particulières que le trésor de l'État (1).

Est-ce là cet esprit conservateur, cette stabilité dans les institutions, cette probité dans les mœurs, que le monachisme promet à la société? — Cependant il est difficile d'attribuer l'anarchie chronique, qui dévore les pays du Midi, en Europe et en

(1) Voir les *Annales de la Revue des Deux-Mondes* pour les détails.



Amérique, au développement excessif de la population ; car, s'ils sont fort riches en monastères, ils sont à moitié déserts.

Mais ne craignons pas d'aller jusqu'au fond même de la question qui nous occupe.

Une population nombreuse n'est-elle pas très-utile à toute nation qui désire progresser ? Un sol fertile, des mines précieuses, de vastes bois lui sont-ils d'une grande utilité, si des milliers de bras n'y travaillent avec énergie ? Pour protéger ses développements intérieurs, combien d'hommes lui seront nécessaires encore ? A Valmy et à Jemmapes, ce n'est pas le



rosaie à la main qu'on chassait l'ennemi du territoire de la patrie !

Un État n'a pas seulement besoin d'hommes de guerre pour défendre sa frontière ; car la puissance de l'intelligence n'est pas, de notre temps, moins grande que celle de l'épée. Il faut donc à un peuple des esprits capables de le sortir de l'inaction et de l'abrutissement, de lui inspirer le sentiment de l'indépendance et de sa dignité, et dont les nobles efforts soient stimulés par une ardente émulation. Ne craignons donc point que ces ouvriers du progrès deviennent trop nombreux. Réjouissez-vous plutôt, quand chaque sillon produit des légions d'hommes. Alors seu-



lement l'industrie et l'agriculture fleurissent, les intelligences se développent, la frontière est inviolable. N'est-ce pas là le spectacle que présentent ces États de l'Occident qu'on décrie avec tant d'ignorance ou de partialité. Mais, sans se préoccuper de ces niaisés déclamations, ils marchent fièrement à la tête de l'humanité.

Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu (1), poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs (2).

(1) Le soleil insulté par de sauvages Africains.

(2) LEFRANC DE POMPIGNAN.



Du reste, je puis admettre, sans affaiblir la force de mes raisonnements, que le développement excessif de la population devient, dans certains cas, un inconvénient et même un danger. Un gouvernement éclairé, qui comprendra la grandeur de sa mission et les besoins du siècle, se gardera bien de recourir alors au périlleux remède du monachisme. Les progrès de la navigation et la découverte d'un nouvel univers, en Amérique et en Océanie, fournissent à l'humanité de merveilleux moyens d'expansion. Un monde tout entier appelle la présence de l'homme pour sortir du chaos et produire ses trésors cachés. Les bords du Maragnon, où la nature semble étaler toutes ses magni-



ficences, pourraient nourrir cent millions d'habitants. La Nouvelle-Zélande, où les missionnaires protestants et les Anglais ont porté le bienfait de la civilisation, est grande comme la France. L'Australie est aussi étendue que le continent européen, et est encore à peu près déserte. La Hollande attend les colons dans les îles immenses de l'Asie méridionale. Les États-Unis ouvrent à l'émigration les plaines de l'ouest. Dans l'Amérique du sud, les vastes régions du centre comptent à peine quelques tribus errantes. En Afrique et dans les îles innombrables de l'Océan, la population est aussi rare que le sol est fertile.

Quand d'immenses horizons s'ouvrent



ainsi devant l'homme, est-il permis, par une politique insensée, de restreindre la sphère d'activité du genre humain? Au lieu d'entasser dans les froides solitudes des monastères des multitudes d'ouvriers, ne vaut-il pas mieux en faire d'actifs auxiliaires de la grandeur des nations auxquelles ils appartiennent? — L'Angleterre et la Hollande l'ont admirablement compris. Ces deux énergiques nations, les plus entreprenantes de la race germanique, ont porté leurs drapeaux victorieux jusqu'aux extrémités du globe. Sydney, Hobart-town, Batavia, le cap de Bonne-Espérance se sont élevés comme des avant-postes de la civilisation au milieu des races les plus féroces ou les plus dégra-



dées. Le drapeau tricolore de la Néerlande et les léopards d'Angleterre ont, semblables à la colonne lumineuse du désert, précédé partout les intrépides missionnaires de la civilisation, tandis que l'étendard étoilé des États-Unis se déployait dans les ports du Japon et flottait fièrement jusqu'au sommet des Montagnes-Rocheuses.

Vous rendez-vous bien compte, dans l'Europe orientale, de cette œuvre gigantesque de la colonisation des pays barbares, qui assure à la race germanique la domination du monde ? Jamais, depuis l'époque où les aigles de Rome allaient porter la civilisation au fond des Gaules, dans



la lointaine Bretagne, dans les plaines fertiles de notre Dacie, sur les bords de l'Euphrate et de l'Oxus, l'humanité n'avait fait d'efforts aussi prodigieux pour atteindre le but que la Providence lui a désigné. Jusqu'à présent, parmi les fils de cette race latine à laquelle nous sommes fiers d'appartenir, la France seule a pris part à ce grand mouvement, par une guerre qui doit immortaliser le nom des Bugeaud, des Changarnier, des Cavaignac, des Bedeau et des Lamoricière. Elle a ainsi ressuscité en Algérie les florissantes colonies qu'avaient établies autrefois les Romains, nos glorieux ancêtres. Mais, de tous les peuples de notre famille, la nation française n'est-elle pas la première qui ait brisé, par



les mains de son immortelle Constituante, le joug du monachisme? En 1789, la France s'est mise à la tête des peuples latins, et leur a montré, avec son intrépidité ordinaire, la route qu'ils devaient suivre. Depuis son émancipation n'a-t-elle pas étonné l'univers par la grandeur de ses destins? Puisse-t-elle ne jamais accepter de nouveau la servitude dont elle s'est délivrée, et ne pas faiblir lâchement dans l'accomplissement de l'œuvre de régénération que le Ciel lui a confiée!

Quant à nous, Roumains, nous n'avons pas, hélas! à nous préoccuper encore des vastes desseins qui absorbent l'ardente activité des États de l'Occident. Boukharest



compte seule *vingt couvents* dans ses murs ; mais, par compensation, une grande partie du sol, arrosé par le sang des compagnons de Michel-le-Brave, reste sans culture. C'est en vain que l'Arjich, en roulant l'or dans ses flots, nous révèle les richesses minérales de la Valaquie. Tous ces trésors restent ensevelis dans les entrailles de la terre. Nos steppes s'agrandissent en même temps que l'enceinte de nos monastères !

Mais j'ai besoin de me transporter par la pensée dans un meilleur avenir... Il me semble que sur nos côteaux, dorés par le plus beau soleil, la vigne sauvage cède la place à d'opulents vignobles... Je crois



voir de vastes villages s'étendre sur les rives fécondées de l'Aluta et de la Jalomitza et sur les pentes des Karpathes où règne un air vif et pur. Le mûrier ne pousse plus au hasard au bord de quelque ravin, mais, cultivé par des mains habiles, il devient pour le pays tout entier une source de richesses. Partout des écoles et des institutions populaires forment des laboureurs actifs et intelligents, tandis que notre clergé rural, si profondément national et si sincèrement évangélique, développe en eux, par l'enseignement de la parole divine, les sentiments d'honneur et de vertu qui font la gloire des races chrétiennes.



Mais je m'aperçois que tout ceci n'est qu'un rêve... Notre pays est encore la proie des congrégations religieuses. Pourtant un tel état de choses ne saurait être éternel. La nation illustre qui habite la Roumanie, et dont les regards sont sans cesse tournés vers l'Occident, où ses frères portent si haut les aigles de France, ne voudra pas rester longtemps aux derniers rangs des peuples civilisés. Elle s'efforcera d'imiter les grands États dont elle admire avec raison la puissance, les sciences, la littérature et les arts.



LETTRE QUATRIÈME.

PATRIOTISME DES MOINES.



« Malheur au cœur que ne fait pas bat-
« tre l'amour de son pays! Malheur à
« celui qui ne bénit pas son berceau en
« même temps que le nom de l'Éternel!
« Ces deux grandes pensées, — la pensée
« de Dieu et celle de la patrie, — s'unis-
« sent dans l'âme et la remplissent d'une
« généreuse ardeur. Qu'elle s'efface de
« l'âme de l'athée la vivante image de la
« terre natale! Pour moi, je veux vivre



« du souffle bienfaisant de la patrie.

« De toutes les voix, sa voix est la plus
« douce. Aucun son n'en saurait repro-
« duire les inimitables accents. Qui dira
« les sentiments mystérieux qu'elle fait
« naître quand elle semble s'élever du
« fond des bois ou des flots rapides de
« cette rivière ombragée par les saules,
« dont les ondes transparentes, aux beaux
« jours de l'enfance, rafraîchissaient nos
« pieds? Qui ne se rappelle l'avoir enten-
« due sur le sein maternel, mêlée au mur-
« mure des vents? Qu'il l'oublie celui qui
« n'a pas gardé le souvenir de sa mère!
« Pour moi, je veux vivre du souffle bien-
« faisant de la patrie.



« Le banni trouve cette voix à la fois
« douce et triste. Elle le poursuit partout
« dans les solitudes de la terre étrangère.
« Il n'en peut entendre la vague harmo-
« nie sans que les larmes ne viennent hu-
« mecter sa paupière. Pourtant c'est elle
« qui rend la vie à son cœur inanimé.
« Malheureux celui qui cesse de lui pré-
« ter l'oreille ! Pour moi, je veux vivre du
« souffle bienfaisant de la patrie.

« Plus puissante que le bruit retentis-
« sant du canon, c'est cette voix qui
« exalte le guerrier en présence de l'en-
« nemi. Elle lui fait oublier les dangers,
« mépriser la mort, courir au trépas
« comme à une fête. C'est elle qui ap-



« pelle les héros au sein de la bataille, et
« qui les rend invincibles comme les
« lions du désert. Maudit soit le lâche qui
« alors ne paraît pas l'entendre ! Pour
« moi, je veux vivre du souffle bienfai-
« sant de la patrie.

« Sois glorifié, ô saint amour de la
« terre natale. Tu t'empares des âmes les
« plus pures et les plus généreuses. Tu
« remplis le monde de tes nobles inspira-
« tions. Ton pouvoir, c'est l'esprit de
« l'Éternel qui te l'a donné. Celui qui s'ef-
« force d'y résister, résiste donc à la puis-
« sance même de Dieu. Pour moi, je
« veux vivre du souffle bienfaisant de la
« patrie. »



Telles sont, frère, les paroles qu'un poète roumain gravait sur le sable humide des mers. Je m'en suis souvenue comme d'une touchante inspiration. Aussi bien que ce poète, j'aimerais à chanter l'amour de la patrie; j'accorderais volontiers ma lyre pour reproduire les divins accents qu'il inspire. Dès l'aube, elle ferait entendre un cantique aussi doux que celui des fils d'Israël captifs au bord des fleuves de Babylone, et je veillerais des nuits entières bercée par ses mâles accords :

Te veniente die, te decedente canebat (1).

Aussi plus je suis pénétrée de cet amour

(1) VIRGILE, *Géorgiques*.



sacré de la patrie, plus je me sens d'horreur pour ceux qui ne l'éprouvent pas. Ils m'inspirent, malgré moi, la répugnance invincible que fait naître un fils qui méconnaît son père.

Le sentiment dont je viens de parler existe-t-il dans les moines?—Vous m'avez un instant, frère, portée à le croire, en me rappelant des événements de l'histoire contemporaine très-propres à me disposer favorablement à leur égard.

La terre, me disiez-vous, se taisait devant Napoléon. La Belgique, la Savoie, le Piémont, l'Italie centrale, etc., étaient absorbés dans son vaste empire; la Prusse



était humiliée; l'Autriche craignait de braver inutilement les aigles invincibles de la France; la Confédération germanique et la Suisse étaient traitées comme des vassales; on obéissait à Copenhague et à Stockholm encore plus servilement qu'à Berne et à Dresde; Paris semblait destiné à devenir la nouvelle Rome de l'Occident et à faire peser son joug sur la plus grande partie de l'Europe. Le czar Alexandre, les yeux fixés sur Constantinople, semblait n'avoir d'autre pensée que de reconstituer l'empire de Byzance, tandis que le nouveau César relevait le trône de Charlemagne. L'Angleterre, épuisée d'hommes et d'argent, frémissait en vain dans son fle. — Tout à coup, au mépris des traités, une



armée française franchit les Pyrénées et proclame, à Madrid, Joseph Bonaparte, roi d'Espagne et des Indes. La dynastie des Bourbons, violemment détrônée, acceptait son sort avec une lâche résignation, et se livrait à des querelles intérieures qui la déshonoraient. La nation espagnole, surprise en pleine paix par des alliés transformés en envahisseurs, n'avait ni finances, ni marine, ni armée. Il ne fallait pas compter sur l'intervention de l'Europe lassée de ses défaites.

Ce fut alors que d'héroïques prédicateurs sortirent en foule des couvents. Ils rappelèrent, aux descendants de Pélage et du Cid, la lutte héroïque soutenue par leurs



ancêtres contre l'invasion musulmane ; ils réveillèrent, dans toutes les âmes, le sentiment de l'indépendance nationale qui s'endormait ; ils prêchèrent hardiment contre l'étranger une croisade patriotique dont ils devinrent les conseillers, quelquefois les soldats et souvent les victimes. Murs de Sarragosse, deux fois illustrés par vos intrépides défenseurs, vous vîtes découragés, pour la première fois, les vainqueurs d'Arcole, de Marengo et d'Austerlitz ! Ces soldats invincibles, qui faisaient trembler le monde, et dont les exploits retentissaient jusqu'au fond des solitudes de l'Asie et des savanes de l'Amérique, virent pâlir leur étoile aux champs des Arapiles et de Vittoria. La grande armée trouva à Bay-



len de nouvelles fourches-caudines. Plusieurs fois envahi, plusieurs fois ravagé par le vainqueur des Pyramides et par ses plus habiles lieutenants, le sol de la péninsule ne fut jamais conquis. Chaque couvent devint une forteresse et les défilés des *sierras* autant de Thermopyles, où moururent, la croix sur la poitrine, les défenseurs de la nationalité espagnole.

Assurément, c'est là un grand spectacle. — Mais, pour conserver mon admiration, je voudrais croire que les moines ont agi toujours ainsi, et qu'en combattant Napoléon ils faisaient la guerre à l'invasion et à la tyrannie, et non au Code civil, à l'égalité devant la loi, à la liberté de con-



science, en un mot, aux idées nouvelles dont le grand empereur fut souvent, en Europe, le représentant armé. Le patriotisme tant vanté des moines espagnols n'aurait, à ce point de vue, été en dernière analyse qu'une lutte désespérée contre la loi du progrès, et leur haine contre les *Afrancesados*, qu'une crainte, très-fondée d'ailleurs, de voir les soldats de Napoléon importer dans la péninsule la haine du monachisme dont ils étaient pénétrés. C'est, en outre, leur accorder beaucoup trop d'honneur que de leur attribuer toute la gloire de la lutte. Ne faut-il pas faire la part des patriotes de l'Espagne, qui rédigèrent la Constitution de 1812, et qui furent, après la restauration de Ferdi-



nand VII, constamment persécutés par la *camarilla* monacale dont ce prince féroce et imbécile recevait les conseils? Si Castagnos humilia à Baylen les aigles de la France, lord Wellesley (1) et ses Anglais ne furent-ils pas les véritables vainqueurs des Arapiles et de Vittoria?

J'ajouterai que ce n'est point par un fait isolé, dont le véritable caractère a été fort dénaturé, qu'on doit se faire une idée du patriotisme des couvents. Il faut consulter toute leur histoire, soit en Orient, soit en Occident. Or, cette histoire con-

(1) Depuis duc de Wellington, le « duc de fer » *Iron duke*.



state de mille façons qu'ils sont devenus les auxiliaires les plus zélés de l'étranger, toutes les fois que celui-ci servait leurs intérêts politiques et temporels. Là où est leur trésor, est aussi leur cœur. Leur organisation même tourne constamment leurs affections loin de la terre natale. Rome est la vraie patrie des moines de l'Occident, et la papauté s'en est toujours servie pour l'exploitation des peuples qui acceptent son autorité, et pour la consolidation du despotisme spirituel qu'elle fait peser sur les peuples latins. Ces graves abus sont-ils étrangers à l'église orientale, quoiqu'elle soit infiniment plus nationale que l'église romaine? Est-ce qu'en envoyant leurs trésors au mont Athos ou



dans d'autres couvents lointains, nos moines de la Roumanie ne montrent pas qu'ils y ont la meilleure partie de leur âme et de leurs affections? Avec cet or, de véritables patriotes ne songeraient-ils pas à doter notre pays de tant d'institutions qui lui manquent, à travailler au développement de ses immenses richesses naturelles, à soulager ceux de nos frères qui gémissent dans la pauvreté?

J'ai dit que l'histoire tout entière des moines prouve jusqu'à quel point ils sont étrangers à l'esprit patriotique. La gravité de cette accusation m'oblige de l'établir par des faits nombreux et incontables.



L'Angleterre est une des nations qui ont le plus souffert des conspirations monacales et des sympathies que les membres des corporations religieuses avaient pour l'étranger. Depuis la mort d'Henri VIII, on les voit intervenir dans tous les complots dirigés contre la vie et le trône des souverains qui ont le plus contribué au prodigieux développement des forces de l'Angleterre. En relations perpétuelles avec Rome, avec les rois de France et d'Espagne, ils furent les auxiliaires les plus actifs des ennemis acharnés de la Grande-Bretagne. Sous le règne d'Élisabeth, avant d'attirer sur leur pays les périls d'une formidable invasion, ils encouragèrent tous les fanatiques dont



ils gouvernaient la conscience à les débarrasser de la reine par le poignard. John Savage, gentilhomme catholique, qui avait servi comme officier dans l'armée espagnole du duc de Parme (1), fut le premier instrument qu'ils essayèrent d'employer. Cet homme, en passant par Reims, visita ses compatriotes du séminaire et parla des services qu'il avait déjà rendus à la cause de Rome, devant le prêtre Hogdson et le docteur William Gifford. Le docteur lui insinua qu'il pouvait faire beaucoup plus encore pour la défense de l'église romaine en poignardant Élisabeth. Cette proposi-

(1) HOWELL, *Complete collection of State trials*, t. 1^{er}, page 4430.



tion révoltant l'honneur militaire de Savage, W. Gifford se moqua de ses scrupules, en disant qu'une reine hérétique et excommuniée, non-seulement pouvait être tuée sans procès, mais qu'en le faisant, on était assuré de gagner le ciel. C'est en vertu de pareilles théories que le moine Jacques Clément poignarda Henri III. Les théologiens du séminaire ayant approuvé complètement la décision de Gifford, Savage promit de les débarrasser d'Élisabeth (1).

A la même époque, le prêtre John Ballard ourdissait en Angleterre un complot

(1) SAVAGE'S, *Confessions*, p. 1130-1131.



du même genre (1). Instruit des projets de Savage, il parvint à faire entrer dans la conspiration un jeune gentilhomme catholique du comté de Derby, nommé An-

(1) En Occident, les moines ont professé mille fois la légitimité de l'assassinat, quand il s'agissait de se défaire de leurs adversaires politiques ou religieux (Voyez PASCAL, *les Provinciales*). — Ne pouvant citer ici toutes les preuves de cette assertion, je me borne à renvoyer au traité célèbre du jésuite MARIANA, *De rege et regis institutione*, Tolède, 1599. Ce livre, brûlé en 1610 par ordre du Parlement de Paris, avait, dit-on, déterminé Ravillac à assassiner Henri IV. Le cordelier Jean Petit avait déjà, au xv^e siècle, soutenu qu'on peut assassiner un tyran. Gerson eut beaucoup de peine à le faire condamner au concile de Constance (Voir ÉMILE DE BONNECHOSE, *Jean Huss et le concile de Constance*). Tel est l'esprit conservateur des moines!



tony Babington. Plus tard, d'autres sectaires, Patrick Barnwell, John Charnock, Edward Abington, Charles Tilney, Chidioc Tichbourne, Edward Windsor, Thomas Salisbury, Robert Gage, John Travers, Henry Donn, John Thomas prirent part au complot (1).

Toutes ces tentatives ayant échoué et ayant soulevé l'indignation publique contre la théologie monacale, qui se montrait si bienveillante pour les assassins des princes, on en fit une nouvelle, contre Jacques I^{er}, successeur d'Elisabeth. Elle

(1) HARDWICKE'S, *State Papers*, t. I^{er}, p. 227-229. — HOWELL, *State trials*, t. I^{er}, 4132-4135.



était dirigée par un gentilhomme catholique, nommé Guy Fawkes. Cette tentative a été nommée « Conspiration des poudres, » parce qu'on se proposait de faire sauter le Parlement avec le roi. Elle n'eut pas plus de succès que les autres. Mais si le poignard monacal ne put atteindre Elisabeth, il débarrassa du moins Philippe II de Guillaume le Taciturne, cet intrépide défenseur de la nationalité néerlandaise.

Les moines d'Angleterre ne réussirent pas à se défaire d'Elisabeth, mais ils parvinrent à exposer leur patrie à tous les dangers d'une formidable invasion. Après la mort de Marie Stuart, un Écossais, l'évêque catholique de Ross, écrivit en



français, en latin et en anglais, un livre pour prouver que le roi d'Espagne était l'héritier légitime du trône d'Angleterre(1).

Disposant des vaisseaux et des marins de l'Italie, du Portugal et de l'Espagne, ce prince fit travailler au plus vaste armement maritime qu'on eût encore vu, pour revendiquer les droits que les couvents lui attribuaient sur la Grande-Bretagne. Cette flotte, qui reçut le nom d'*Invincible Armada*, se composait de cent trente-cinq vaisseaux de diverses dimensions ; elle était montée par huit mille hommes d'équipage, contenait vingt mille hommes de

(1) Archives de Simancas, série B., liasse 59, n° 73.



débarquement, et conduisait, pour la conversion de l'île, un vicaire-général de l'Inquisition, plus de cent jésuites et autres religieux des ordres mendiants (1). En même temps, le duc de Parme préparait en Flandre l'embarquement de trente mille hommes (2). Le pape Sixte-Quint ne pouvant rester neutre dans cette guerre du monachisme contre l'Angleterre, avait promis un million de ducats, en renouvelant les anathèmes lancés par Pie V et Grégoire XIII contre Elisabeth (3). L'Anglais qui dirigeait à Reims le séminaire britannique, le D^r Allen, nommé cardinal

(1) DE THOU, livre LXXXIX.

(2) STRADA, t. II, liv. IX, p. 640-644.

(3) *Geste di Sixto-Quinto*, t. II, p. 80.



et légat du Saint-Siège, rédigea de son côté un manifeste foudroyant contre sa souveraine, afin que son gouvernement tombât plus vite sous l'agression espagnole.

On sait comment le Ciel se prononça contre les traîtres, et préserva l'Angleterre de la double tyrannie de Philippe II et du monachisme. Vaincu sur les mers, le despotisme s'acharna désormais sur la malheureuse Espagne, et parvint à épuiser à force de supplices, tout le sang de ses veines.

Ces moines espagnols que vous m'avez, frère, présenté comme des patriotes intré-



pides, rappelez-vous ce qu'ils ont fait pour le triste pays soumis à leur domination. A l'aide de l'Inquisition, n'ont-ils pas assuré la ruine de cette monarchie célèbre dont la gloire remplissait autrefois le monde chrétien ? L'Inquisition, cette infernale institution qui se proposait d'offrir au Dieu de l'Évangile de véritables sacrifices humains, est une œuvre essentiellement monastique, dont seuls parmi les peuples de race latine les Roumains ont été préservés, parce qu'ils étaient indépendants de la domination papale. Elle apparaît dans la société du moyen âge avec deux nouveaux ordres religieux destinés à une grande célébrité, les Dominicains et les Franciscains. Introduite en Espagne en 1232,



elle fut réorganisée en 1481, sous Ferdinand le Catholique et Isabelle. Depuis cette époque, instrument puissant du despotisme spirituel et temporel, armée d'une procédure qu'on dirait inventée par l'enfer, elle se montra tellement avide de sang, que Rome elle-même protesta contre ses excès. Sous prétexte de réprimer les Maures et les Juifs, elle chassa de la péninsule les industriels actifs et intelligents qui faisaient sa force et sa richesse ; elle empêcha toute manifestation de la pensée, rendit la science impossible, et fit plus de mal à l'Espagne que ses plus cruels ennemis. Assurée de l'impunité par la politique sans entrailles de Philippe II et de ses successeurs, étalant sur les places publi-



ques les abominables pompes de ses *auto-da-fé*, elle donna au monde, frappé d'épouvante, un spectacle digne des religions barbares du Mexique et de la Gaule. Llorente, vicaire-général de Calahorra et secrétaire général de l'Inquisition, a écrit, avec une indignation qui lui fait honneur, l'histoire de cette institution abominable (1). Je sais bien que les partisans du monachisme lui ont reproché cette indignation et quelques exagérations qu'elle lui a inspirées. Mais le fond de son livre ne peut être attaqué. Un seul fait le

(1) L'ouvrage de LLORENTE a paru à Paris, de 1815 à 1817. Avant lui, le socinien LAMORCEN avait publié à Amsterdam, en 1692, une *Histoire de l'inquisition*, écrite en latin.



prouve. Rome, qui a été si bienveillante pour la Saint Barthélemy, Rome qui, par la voix de Pie V, un de ses pontifes canonisés, a encouragé les catholiques au massacre des ennemis de l'Église, Rome qui n'a pu décliner la responsabilité des torrents de sang versé dans la croisade contre les Albigeois (1), Rome a rougi de l'Inquisition espagnole et s'est vue obligée de la désavouer!

En 1808, un décret de Joseph Bonaparte supprima l'Inquisition. N'est-ce pas une des causes de la haine *patriotique* des moines contre la domination française?

(1) Voir MICHELET, *Histoire de France*.



Ce ne sont pas là de pures conjectures.
— En effet, Ferdinand VII, ce type accompli de la race dégénérée des Bourbons, ayant rétabli la juridiction inquisitoriale en 1814, elle fut abolie de nouveau par les Cortès de 1820. Ce fut alors que les religieux espagnols donnèrent au monde le plus étrange spectacle. Ceux qui, sous Napoléon, s'étaient montrés si hostiles à la France, marchèrent avec des couronnes au-devant de l'armée du duc d'Angoulême,

Quand à l'Espagne sainte il rendit son doux roi,
Ses moines, sa misère et ses actes de foi (1).

(1) Auto-da-fè. — Ces vers sont de BANTHÉLEMY et MÈRY : *la Villéiade*.



En Allemagne, les couvents sacrifièrent aussi constamment le repos de la patrie germanique à des intérêts personnels. Ne pouvant se résigner à voir les États protestants les repousser de leur sein, ils précipitèrent Ferdinand II et Ferdinand III dans des entreprises funestes, qui amenèrent pendant trente ans l'intervention étrangère dans les affaires et dans les guerres des peuples allemands. Tant que dura la lutte terrible qui a illustré Wallenstein, Tilly, Gustave-Adolphe, Turenne et Condé, les Danois, les Suédois, les Français transformèrent l'Allemagne en un vaste champ de bataille. Tout le sang que le parti catholique et monacal fit répandre dans la guerre de Trente-Ans fut



inutilement versé, puisque le traité de Westphalie le força à reconnaître la liberté de conscience et l'indépendance des États protestants (1). Il ne put réaliser son rêve favori ni asservir l'indépendance germanique à la domination autrichienne. Mais ce parti continue en Prusse, en Saxe, dans le Hanovre, dans le Wurtemberg, etc., de tourner des regards d'espérance vers les césars de Vienne. « C'est que l'Autriche de l'ancien régime et de la réaction nouvelle est essentiellement contraire au progrès. Elle a pour base l'immobilité des gouvernés, elle est par excellence le

(1) Voy. SCHILLER, *Histoire de la guerre de Trente-Ans.*



champion du *statu quo*.... La main du destin pousse incessamment l'Autriche dans les voies de la réaction (1). » Or, le parti des moines, effrayé des tendances progressives qui se manifestent dans les pays germaniques séparés de Rome, ne voit plus pour lui qu'une chance de salut, la domination de la maison de Lorraine, unie étroitement au despotisme romain. M. G. de la Tour, qui est un des publicistes de ce parti, a, dans le journal français *l'Univers*, exposé cette théorie avec une hardiesse imprudente. Son zèle pour la couronne de François-Joseph l'a même

(1) G. CYPRIEN-ROBERT, *le Monde slave*; — *l'Autriche contemporaine*.



engagé à essayer une étrange réhabilitation de la Ligue, des ducs de Guise et de tout le passé de la maison de Lorraine.

Les hommes qui défendent en France les institutions et l'histoire du monachisme sont mal inspirés, quand ils rappellent à leur pays ces souvenirs désastreux. Ont-ils donc oublié que si la mémoire d'Henri IV et de Richelieu est restée si populaire, c'est que ces deux grands hommes défendirent avec une infatigable ardeur les intérêts de la nationalité française contre l'Espagne et la maison d'Autriche? La Ligue, les Guise et les moines se firent au contraire les agents de Philippe II, et, sous prétexte d'orthodoxie, organisèrent



l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy, et déchirèrent impitoyablement, dans des luttes sanglantes, le sein de la patrie (1). Un héros l'arracha de leurs mains parricides (2). Telle est la cause qui explique l'animosité montrée de nos jours contre sa mémoire par les apologistes du monachisme. Mais les écrivains français qui se sont dévoués à l'Autriche, pleinement ré-

(1) Tant que dura la révolution française, les moines furent aussi les complices de l'étranger. Ce qui restait en France des ordres religieux, en 1814 et en 1815, triompha de la capitulation de Paris et du désastre de Waterloo. (Voy. le P. LOMQUET, *Histoire de France*.) — Les patriotes français ne l'oublieront jamais!

(2) Voy. MIGNET, *Histoire de la Ligue*. — ANQUETIL, *Esprit de la Ligue*. — POINSON, *Histoire de Henri IV*.



conciliée avec un pontife devenu le bourreau de ses sujets, feront bien de renoncer à la tâche ingrate de calomnier le vainqueur d'Arques et d'Ivry, l'auguste victime de Ravallac. En revanche, ils pourront engager les Italiens à reconnaître la grâce que leur fait le Ciel en leur accordant le bonheur, refusé encore à la Prusse et à la Saxe, de vivre sous le sceptre béni de la maison de Lorraine.

Du reste, cette tentative a été faite bien des fois déjà. En Italie, les défenseurs de la papauté et du monachisme sont les partisans les plus décidés de la domination étrangère. « La causa infame dei Tedeschi » est aussi populaire dans les couvents



qu'elle est odieuse aux patriotes de Turin, de Rome, de Milan et de Naples. Non contents d'être les apologistes de l'Autriche, les moines sont devenus les irréconciliables ennemis de la noble et courageuse maison de Savoie, l'épée de l'Italie, qui seule, abandonnée par les princes qui règnent à Florence et à Naples et par le pontife qui trône au Vatican, n'a jamais perdu l'espérance de voir la patrie recouvrer un jour son indépendance et ses droits.

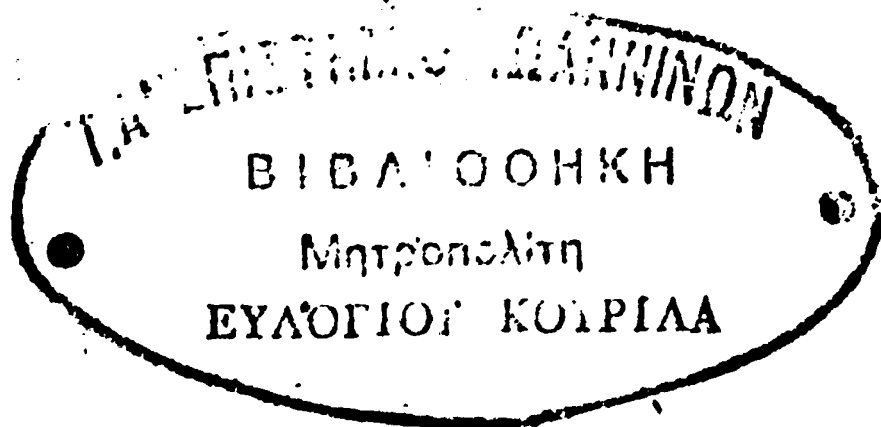
Je ne peux m'empêcher, en finissant, de tourner mes regards vers l'Orient. Je ne le fais pas sans un sentiment de tristesse invincible. Personne n'ignore en Rouma-



nie le rôle qu'ont joué nos moines dans toutes les invasions étrangères. On sait combien ils ont toujours été indifférents à la misère des paysans, à la triste situation des boïards, aux souffrances de la nation. Leurs sentiments étaient alors bien différents de ceux du clergé rural, qui s'est montré constamment le frère et l'ami du cultivateur dont il partage les épreuves et la destinée. Il n'en est pas de même des couvents. Toute mesure propre à défendre et fortifier la nationalité roumaine était suspecte à leurs yeux de latinisme et de catholicisme. Le canon de l'ennemi trouvait dans les murs des monastères un écho sympathique dès qu'il leur semblait dirigé contre les idées libérales et progressives



de l'Occident. J'abhorre pour mon compte ces êtres sans entrailles que le beau soleil de la Roumanie n'a pu réchauffer. Malheur à l'homme de peu de foi qui, sous prétexte d'*orthodoxie*, pousse une nation tout entière dans les ténèbres de l'ignorance!



LETTRE CINQUIÈME.

LE MONACHISME ET LA PERFECTION EVANGÉLIQUE.



Le christianisme a ouvert à l'humanité des horizons nouveaux. Il a popularisé jusque dans les régions les plus infimes de la société de magnifiques idées, que la sagesse antique n'avait pas même soupçonnées. Quelle grande pensée d'appeler tous les hommes à la perfection, et de leur montrer Dieu lui-même comme un idéal



seul digne d'être admiré (1) et imité par les âmes chrétiennes (2)! Qu'il y a loin d'une semblable doctrine à la morale étroite d'un Confucius, aux maximes de Meng-tseu, aux vers dorés de Pythagore, aux préceptes d'un Socrate ou d'un Aristote! Faire du bien à ses amis et haïr ses ennemis était aux yeux du maître de Platon la plus grande sagesse à laquelle on pût aspirer. Dans le sermon sur la montagne, le Fils de Dieu est plus exigeant pour les disciples de l'Évangile.

(1) Οὐδεις ἀγαθός, εἰ μὴ εἷς, ὁ θεός.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΡΚΟΝ, x. Ι΄.)

(2) Ἔσσεσθε ὑμεῖς τέλειοι, ὡς περ ὁ πατήρ ὑμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς τέλειός ἐστι.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, x. Ε΄.)



Aussi, depuis que sa parole a retenti dans l'univers, brisant les idoles et relevant le front courbé des opprimés et des esclaves, une magnanime émulation s'est emparée des cœurs. Toutes les âmes généreuses, dédaignant une vertu vulgaire, ont voulu marcher à la suite du Docteur divin de l'humanité, dans le sentier étroit des conseils évangéliques. Nul ne se croirait digne de la sublimité de sa vocation, s'il se contentait de légers sacrifices, tous les véritables enfants de Dieu voulant être parfaits comme leur Père qui est aux cieux.

Parmi ceux qui essayèrent, dès l'origine du christianisme, de pratiquer complètement la loi évangélique, les moines atti-



rèrent plus que tous les autres l'attention de la multitude. La singularité de leur genre de vie, qui faisait un contraste éclatant avec l'existence vraiment sociale des premiers chrétiens, la sordide pauvreté de leurs vêtements, la rigueur des pénitences qu'ils s'imposaient, l'aspect sauvage des solitudes où ils établissaient leur demeure : tout contribua à frapper vivement l'imagination des populations orientales. L'Orient n'avait pas perdu le souvenir des souffrances volontaires des gymnosophistes de l'Inde, et il crut volontiers que les solitaires qui se rangèrent autour d'Antoine et de Pacôme étaient suscités par le Ciel pour montrer la supériorité de la mortification chrétienne sur l'austérité fastueuse



des sages du paganisme. Aux yeux des peuples de l'Égypte et de la Syrie, l'idée de perfection et la vie monastique devinrent bientôt complètement identiques. Ils n'étaient ni assez pénétrants, ni assez dégagés des préjugés païens pour bien comprendre la véritable nature des conseils du Sauveur. Les premiers moines, étrangers aux études théologiques, recrutés généralement dans les classes inférieures, et subissant, même quand ils avaient plus de lumières, l'influence active du mysticisme asiatique, partagèrent l'illusion des masses. Ils se croyaient de bon foi arrivés à la plus haute perfection quand ils allaient, sur l'ordre du chef de leur monastère, arroser un morceau de bois sec dans les



sables de la Thébàide (1). L'idéal de la vertu chrétienne ne leur apparaissait pas comme une existence toujours active, ardemment dévouée aux intérêts des pauvres et des opprimés, comme un combat sans fin contre l'égoïsme du monde, comme une lutte généreuse contre toutes les mauvaises passions qui s'efforcent constamment d'empêcher l'Évangile de produire dans l'ordre social ses fruits de justice, de liberté et d'égalité. — Cette conception, véritablement évangélique des doctrines du Rédempteur, était fort au-dessus de leur intelligence. Nous savons

(1) Voy. JOUFFROY, *Cours du droit naturel*, — *Du mysticisme*.



très-bien, par les discours d'Antoine conservés dans Athanase, ce que le patriarche des moines pouvait comprendre des vérités chrétiennes. D'ailleurs, à cette époque, en Orient surtout, le spiritualisme apostolique n'avait pas assez transformé les âmes pour qu'elles arrivassent à une conception complètement pure de la doctrine des Évangiles.

Sans parler des écrivains politiques qui, pour des motifs fort étrangers à la théologie, se sont faits dans ces derniers temps les apologistes des institutions monastiques, vous avez pu remarquer, frère, qu'un certain nombre de chrétiens sincères partagent les préjugés des premiers



moines. N'ayant fait aucune étude sérieuse du Nouveau Testament, ils se sont figurés que la vie du cloître est la réalisation la plus complète des conseils de l'Évangile, et que ceux dont la témérité conteste l'excellence de ce genre de vie s'élèvent contre la parole même de Dieu, qui le recommande et qui le sanctifie. La diplomatie des monastères travaille avec soin à fortifier ces préventions, et à rendre odieux comme des impies ceux qui se font un devoir de conscience de combattre en eux les adversaires des progrès les plus légitimes. Cherchant dans le livre sacré quelques textes obscurs et isolés qu'ils interprètent de la manière la plus arbitraire, ils les présentent triomphalement à une multi-



tude illettrée comme les titres authentiques qui justifient leur existence et tous les abus qu'elle entraîne. Cette tactique, d'ailleurs fort habile, ayant fait beaucoup de dupes, et en faisant chaque jour encore, il n'est pas inutile de la démasquer.

Plus d'une fois, nous avons supposé que l'Évangile mettait l'action avant la contemplation, c'est-à-dire qu'il préférerait une vie dévouée aux intérêts de nos frères et au salut de l'humanité à toutes les satisfactions que la contemplation peut donner aux âmes méditatives. Ici on nous arrête, non par des considérations abstraites, mais par les décisions d'une autorité que nous avons mille fois invoquée nous-même,



celle du divin Testament de Jésus. On affirme que lorsque le maître visita la famille de Béthanie, il déclara solennellement devant tous ses disciples que l'existence active de Marthe était très-inférieure à la vie purement contemplative de Marie. « Une seule chose, aurait-il dit, la méditation des choses éternelles, est nécessaire à l'âme. Telle est la meilleure part que Marie a choisie, et que nul ne doit lui ravir. »

Il est clair que ce passage de saint Luc, traduit de cette façon, favoriserait les prétentions que nous avons constamment combattues. Mais quand on se reporte aux circonstances dans lesquelles le Christ défendit Marie contre les exigences de sa



sœur, on voit sans peine tout ce qu'une telle exégèse a d'in vraisemblable (1). Marthe s'ennuie de voir sa sœur lui laisser tous les soins du ménage et paraître indifférente aux préparatifs qu'elle fait pour recevoir dignement un hôte illustre. Le

(1) Il faut examiner le texte tout entier.

Ἐγένετο δὲ ἐν τῷ πορεύεσθαι αὐτοῦς, καὶ αὐτὸς εἰσῆλθεν εἰς κώμην τινα· γυνὴ δὲ τις ὀνόματι Μάρθα ὑπέδέξατο αὐτὸν εἰς τὸν οἶκον αὐτῆς. Καὶ τῆδε ἦν ἀδελφὴ καλουμένη Μαρία, ἣ καὶ παρακαθίσασα παρὰ τοὺς πόδας τοῦ Ἰησοῦ ἤκουε τὸν λόγον αὐτοῦ. ἡ δὲ Μάρθα περισπᾶτο περὶ πολλὴν διακονίαν. ἐπιστᾶσα δὲ εἶπε, Κύριε, οὐ μέλει σοι ὅτι ἡ ἀδελφὴ μου μόνην με κατέλιπε διακονεῖν; εἰπέ οὖν αὐτῇ ἵνα μοι συναντιλάβηται. ἀποκριθεὶς δὲ εἶπεν αὐτῇ ὁ Ἰησοῦς, Μάρθα, Μάρθα, μεριμνᾷς καὶ τυρβάζῃ περὶ πολλά· ἐνὸς δὲ ἐστι χρεῖα. Μαρία δὲ τὴν ἀγαθὴν μερίδα ἐξελέξατο, ἥτις οὐκ ἀφαιροῦσεται ἀπ' αὐτῆς.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΛΟΥΚΑΝ, κ. ι').



Fils de l'Homme, fidèle à ses habitudes de simplicité et de pauvreté, lui fait remarquer doucement que tant d'agitation n'est pas nécessaire pour un modeste repas : « O Marthe, dit-il, pourquoi te troubler de tant de choses? un seul mets est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, en préférant aux vains soucis que tu te donnes le bonheur d'écouter les paroles de la vie éternelle. » — Cette interprétation est tellement naturelle, que beaucoup d'exégètes, même favorables à toutes les prétentions du monachisme, n'ont pu s'empêcher de l'accepter (1).

(1) Voyez l'histoire de la question dans ATHANASE COQUEREL, *Biographie sacrée*, articles *Marthe et Marie*.



Admettons un moment que le passage de saint Luc présente une obscurité que nous n'y trouvons pas. Est-ce par un texte isolé et peu intelligible qu'il faut juger de la doctrine du Christ, surtout dans une question qui doit avoir sur la vie individuelle et sociale la plus grande influence? Cette méthode n'est-elle pas celle des sectaires? — Nous autres, membres de l'église orientale, nous reprochons avec raison aux Latins cette manière étroite et partielle d'interpréter les livres saints, qu'ils font ainsi servir à la justification des prétentions les plus extravagantes. Or, si nous jetons le coup d'œil le plus rapide sur le Nouveau-Testament, nous n'aurons pas de peine à comprendre quelle est la



vraie doctrine du Christ, sur l'action et sur la contemplation.

La vie tout entière du Sauveur et de ses apôtres a été consacrée à l'action. — Mais si la théorie monastique sur la perfection est la seule fondée, les Antoine, les Arsène, les Siméon Stylite, les Dominique l'Encuirassé (1) ont surpassé en sagesse et en vertu « le Verbe fait chair (2), engendré dans les splendeurs des saints (3). » C'est là une conséquence lo-

(1) Surnommé ainsi à cause de la cuirasse qu'il portait par pénitence. Le nom de Siméon vient de la colonne sur laquelle il passa de longues années.

(2) KATA ΙΩΑΝΝΗΝ, x. A'.

(3) *Psaume*, II, 7.



gique, et qui n'est pas assez remarquée, des systèmes que nous combattons. Les savants qui n'ont pas approfondi la théologie des couvents ont été stupéfaits de voir les Franciscains placer le visionnaire (1) d'Assise à côté du divin Rédempteur. Mais si ces moines n'avaient pas manqué de logique, ils auraient dû nécessairement mettre le fondateur de leur ordre au-dessus de celui qui passa trente an-

. (1) Ceux qui trouveraient cette épithète trop dure peuvent lire l'ouvrage catholique de CHAVIN (de Malan), *Histoire de saint François d'Assise*. On ne peut s'empêcher, en parcourant ce livre étrange, de répéter à chaque page l'exclamation de Guy Mannering : *Prodigious!*—Il faut lire aussi, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un travail approfondi de M. ALFRED MAURY, sur les stigmatisés et les mystiques hallucinés.



nées de sa vie dans les travaux d'un atelier de Nazareth, qui prêcha par ses œuvres et par son dévouement plus que par ses discours, et qui n'alla pas dans la solitude rêver au bonheur du genre humain, tandis qu'il pouvait agir et souffrir pour lui.

Il n'est pas inutile de montrer toutes les conséquences de la théorie qui préfère la contemplation à l'action. Ces conséquences se retrouvent dans les écrits des moines chrétiens aussi nettement accusées que dans les livres des sectateurs du brahmanisme et du bouddhisme. Que disent les mystiques et les illuminés de l'Inde ? Que l'âme, pour arriver plus vite à l'union



avec la divinité, qui est le but suprême de la contemplation, doit se débarrasser insensiblement de tout ce qui constitue sa personnalité, c'est-à-dire de la réflexion, de la volonté, en un mot de toutes ses facultés. Il faut qu'elle devienne complètement *passive* sous l'action divine, afin de ne pas mettre obstacle aux grands desseins de Dieu sur elle, afin de commencer même sur cette terre une vie vraiment céleste. Ainsi passivité absolue, anéantissement de la pensée, horreur de la science humaine, ardeur insensée capable de jeter dans toutes les extravagances de l'hallucination : tel est le dernier résultat de la théorie monastique qui substitue la méditation à l'action, le rêve



à la vie!... Si vous en doutez, lisez les *Oupanichads* (1) des *Védas*, le *Bhagavad-Gita*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, les écrits de madame Guyon (2), de Fénelon (3), de sainte Thérèse (4), de saint Bonaventure (5), de saint Jean de la Croix (6), de Molinos (7),

(1) Traduits par ANQUETIL-DUPERRON, sous le titre d'*Oupnek'hat*, id est, *secretum legendum*.

(2) MADAME GUYON, le *Cantique des cantiques*, selon le sens mystique, — les *Torrents spirituels*, — les *Vers mystiques*.

(3) FÉNELON, *Maximes des saints*.

(4) THÉRÈSE, *Château de l'âme*, — *Chemin de la perfection*; — *Pensées sur l'amour de Dieu*, — et surtout son autobiographie.

(5) BONAVENTURE, *OEuvres*, 1586-96, 6 vol. in-fol.

(6) JEAN DE LA CROIX, *OEuvres*, trad. par le P. Cyprien, 1644.

(7) MOLINOS, *La Guide spirituelle*. — Il est essentiel



de Boudon (1), d'Olier (2), etc. On sent dans les livres des illuminés chrétiens le souffle puissant du mysticisme hindou, cette funeste et énervante doctrine, qui a plongé le plus beau pays du monde dans des superstitions éternelles et dans une apathie dont l'esprit de conquête a toujours profité pour river ses fers et achever son abrutissement.

Les moines affirment que pour arriver de comparer ce livre avec l'*Oupnek'hat*; la similitude est extraordinaire.

(1) Voir le détail de ses *OEuvres* dans sa vie, par le cardinal MATHIEU, maintenant archevêque de Besançon.

(2) OLIER, *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*.



à la perfection, il faut joindre à la vie contemplative de grandes mortifications et des pénitences extraordinaires. Cette théorie semble, au premier coup-d'œil, profondément biblique. Le Sauveur ordonne à ses disciples de porter la croix (1), d'entrer par la porte étroite (2); d'arracher au besoin l'œil qui les scandalise (3) et de couper la main portée à

(1) Ὁς οὐ λαμβάνει τὸν σταυρὸν αὐτοῦ καὶ ἀκολουθεῖ ὀπίσω μου, οὐκ ἔστι μου ἀξίος.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. Γ'.)

(2) Εἰσέλθετε διὰ τῆς στενῆς πύλης.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. Ζ'.)

(3) Εἰ δὲ ὁ ὀφθαλμὸς σου ὁ δεξιὸς σκανδαλίζει σε, ἔξελε αὐτὸν καὶ βάλε ἀπὸ σοῦ.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. Ε'.)



faire le mal (1). Dans le livre des Actes, nous voyons les apôtres jeûner et prier (2). Paul recommande de mortifier par l'esprit les actions du corps (3), il déclare que lui-même châtie le sien (4), et qu'il porte sur sa chair les stigmates de Jésus crucifié (5).

(1) Εἰ ἡ δεξιὰ σου χεὶρ σκανδαλίζει σε, ἔκκοψον αὐτήν καὶ βάλε ἀπὸ σοῦ. (ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. Ε΄.)

(2) Νηστεύσαντες καὶ προσευξάμενοι.

(ΠΡΑΞΕΙΕ ΤΩΝ ΑΠΟΣΤΟΛΩΝ, κ. ΙΓ΄.)

(3) Εἰ δὲ πνεύματι τὰς πράξεις τοῦ σώματος θονατοῦτε, ζήσετε.

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΡΩΜΑΙΟΥΣ, κ. ΙΙ΄.)

(4) Ὑπωπιάζω μου τὸ σῶμα καὶ δουλαγωγῶ, μήπως ἄλλοις κηρύξας αὐτὸς ἀδόκιμος γένωμαι.

(ΠΡΟΣ ΚΟΡΙΝΘΙΟΥΣ Α, κ. Θ΄)

(5) Ἐγὼ γὰρ τὰ στίγματα τοῦ Κυρίου Ἰησοῦ ἐν τῷ σώματι μου βαστάζω. (ΠΡΟΣ ΓΑΛΑΤΑΣ, κ. Σ.)



Au lieu de donner à ces textes une interprétation conforme à l'esprit général de l'Évangile et à toutes les actions du Rédempteur, le monachisme en a cherché un terrible commentaire dans le paganisme oriental, et surtout dans les traditions du brahmanisme. Sans doute le Nouveau-Testament engage les chrétiens à lutter contre les instincts charnels et à les asservir à l'esprit. S'adressant à des peuples plongés dans les jouissances matérielles, et dont l'intelligence s'abrutissait chaque jour dans des orgies effrénées (1), les prédica-

(1) Voyez LUCRÈCE, VIRGILE, HORACE, JUVÉNAL, SUÉTONE, TACITE, etc. — CHATEAUBRIAND, *Études historiques, Mœurs des païens*. — CANTU, *Histoire universelle*.



teurs apostoliques leur montrèrent avec énergie la nécessité de maintenir, dans toute la vie, la supériorité de l'esprit par le sacrifice courageux des goûts et des passions, qui pouvaient compromettre sa dignité et son indépendance. Ils réagirent avec une ardeur généreuse contre la domination brutale de la matière, et ils enseignèrent au monde une existence supérieure à celles des sens, une autre loi que la loi du plaisir. Il était assurément dans la pensée du Christ de proscrire le luxe, la vie sensuelle des riches, les satisfactions énervantes, l'attrait irrésistible vers les biens de la terre. Tout ce qui était un obstacle au règne de l'esprit devait être sévèrement réprimé. L'humanité était con-



viée, au prix des plus grands sacrifices, à sortir du gouffre immonde où la passion du plaisir l'avait plongée depuis tant de siècles. Une existence austère, laborieuse, dévouée et courageuse, tel était l'idéal proposé aux véritables disciples de l'Évangile.

Mais ces idées, aussi simples que rationnelles, furent étrangement dénaturées par l'invasion des théories orientales (1), qui, au moment de l'établissement du monachisme, prirent une si grande influence sur la société chrétienne. Une conception

(1) Voy. l'exposé de ces théories dans le savant ouvrage de BRUNEL, *Avant le christianisme*.



dualistique, qui se rattachait aux idées religieuses de l'Irân, regardait la chair comme une production du mauvais principe. Dans les systèmes mystiques du brahmanisme, le suicide religieux, plus ou moins lent, est considéré comme l'acte le plus agréable à la Divinité, à laquelle nous devons nous réunir le plus vite possible. Avides de sang et de larmes, les dieux de l'Inde, le féroce Siva, la cruelle Kali, se plaisent aux tourments volontaires des saints anachorètes, dont chacune des souffrances doit être plus tard largement récompensée. Aussi, bien des siècles avant le christianisme, l'active imagination des Hindous s'épuisa à inventer toutes sortes de pénitences et de tortures atroces. Les lois de



Manou (1), qui sont si anciennes, nous parlent avec beaucoup d'éloges des souffrances que s'imposent les hommes aimés des dieux. Dans le beau drame (2) intitulé : *Sacountala*, nous trouvons le portrait d'un Yogui qui s'est condamné à une immobilité tellement absolue, que les lianes se sont entrelacées autour de ses membres, que les nids des termites (3) l'entourent comme un rempart, et que les fourmis s'établissent dans sa barbe. Tous les pénitents hindous n'arrivent pas à cette perfection. Pourtant, il faut reconnaître qu'ils font des pro-

(1) Ou *Manava-Dharma-Sastra*. On place la rédaction de ce code vers le XI^e ou XII^e siècle avant J.-C.

(2) Ce drame est du célèbre poète hindou Kalidasa.

(3) Insectes de l'ordre des névroptères planipennes.



diges. Je renonce à décrire ces merveilles de la folie humaine. On en trouvera de curieuses descriptions dans MM. Creuzer, Bernard et Bruzen de la Martinière, Colebrooke, Clavel, Boehinger, etc. (1).

Si l'on veut contempler le pendant de cet étrange tableau, qu'on lise deux ouvrages français du plus haut intérêt : *La vie des pères des déserts d'Orient* et *La vie des pères des déserts d'Occident*. Arsène s'environne d'odeurs infectes ; Siméon

(1) LA MARTINIÈRE, *Cérémonies religieuses de tous les peuples*. — CREUZER, *Symbolique*. — COLEBROOKE, *Essais sur la philosophie des Hindous*. — CLAVEL, *Histoire des religions*. — BOEHINGER, *la Vie contemplative chez les Hindous*.



passé des carêmes entiers sans manger ; Dominique garde nuit et jour une lourde cuirasse. Les uns répandent sur leur nourriture des poudres amères ; d'autres, comme la grue, restent sur un pied pendant des mois entiers ; on en trouve enfin qui se font murer dans d'étroites cellules comme dans un tombeau anticipé. Chacun fait assaut de folie, et celui qui invente le plus d'extravagances dans cette lutte de déraison, se croit un imitateur plus parfait « du Verbe plein de grâce et de vérité (1). »

Mais ne savez-vous pas, disciples insensés d'un maître divin, qu'il ne repoussa

(1) Πλήρης χάριτος και ἀληθείας.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΙΩΑΝΝΗΝ, κ. Α΄.)



aucune des satisfactions légitimes de la vie; qu'il prit part à la joie des noces de Cana (1); qu'il s'assit fréquemment à la table de ses amis, et que les Pharisiens, — vos prédécesseurs en pénitences absurdes, — l'appelaient, à cause de cela, « un buveur et un homme de bonne chère (2)? » Ignorez-vous qu'il portait une tunique sans couture (3) et qu'il eût été révolté des inventions de votre sordide saleté?

(1) Γάμος ἐγένετο ἐν Κανᾷ Γαλιλαίας... ἐκλήθη ὁ Ἰησοῦς καὶ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ εἰς τὸν γάμον.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΙΩΑΝΝΗΝ, κ. Β΄.)

(2) Ἦλθεν ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ἐσθίων καὶ πίνων, καὶ λέγουσιν, Ἴδὸν ἄνθρωπος φάγος καὶ οἰνοπότης.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. ΙΑ΄)

(3) Ἦν δὲ ὁ χιτῶν ἀβράφος, ἐκ τῶν ἀνωτεν ὑφαντός διόλου.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΙΩΑΝΝΗΝ, κ. ΙΘ΄.)



Ne laissait-il pas même répandre sur ses pieds et sur sa tête des parfums précieux (1)? Si vous aviez été à ses côtés, vous auriez sans doute murmuré, comme Judas, d'une pareille profusion (2)! Qu'auriez-vous dit d'un maître qui, au lieu de choisir pour demeure les sombres bords de la Mer Morte, s'avisait de fixer sa résidence à Capernaüm (3) sur les rives dé-

(1) Τοῦ δὲ Ἰησοῦ γενομένου ἐν Βηθαίᾳ ἐν οἰκίᾳ Σίμωνος τοῦ λεπροῦ, προσέληθεν αὐτῷ γυνὴ ἀλάβαστρον μύρου ἔχουσα βαρυτίμου, καὶ κατέχευεν ἐπὶ τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ ἀνακειμένου.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. ΚΣ΄.)

(2) Δέξι... Ἰούδας Σίμωνος Ἰσκαριώτης... Διὰ τοῦτο τὸ μύρον οὐκ ἐπράθη τριακωσίων δηναρίων, καὶ ἐδόθη πτωχοῖς. (ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΙΩΑΝΝΗΝ, κ. ΙΒ΄.)

(3) Ἐλθὼν κατέκτισεν εἰς Καπερναοῦμ, τὴν παραθαλασσίαν. (ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ, ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. Δ΄.)



licieuses du lac de Génésareth? Comme les disciples de Jean, vous vous seriez scandalisés de ce qu'il ne faisait pas jeûner ses apôtres (1)! O vous, qui vous prétendez les hommes de la *perfection* par excellence, il ne manque qu'une chose à vos vertus, d'être vraiment chrétiens! Copistes ignorants des doctrines du paganisme vaincu par l'Évangile, imitateurs des adorateurs fanatiques du formidable Mahadéva (2), vous qui défigurez en vous l'œuvre de Dieu, comment osez-vous dire que le Fils de l'Homme est votre maître, et

(1) Διὰ τὴν οἱ μαθηταὶ Ἰωάννου καὶ οἱ τῶν Φαρισαίων νηστεύουσιν, οἱ δὲ σοὶ μαθηταὶ οὐ νηστεύουσιν.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΡΚΟΝ, κ. Β'.)

(2) Un des noms de Siva.



que vous le reconnaissez comme l'Envoyé du Ciel!

La théorie du célibat, telle qu'elle est professée par le monachisme et par l'église de Rome, est aussi une conception orientale, empruntée au dualisme. Dès que la matière est considérée comme essentiellement mauvaise, le mariage, dont le but est de multiplier les organisations vivantes, est un état réprouvé dont il faut éloigner tous les véritables fidèles. Cette théorie a toujours prétendu, selon l'usage des systèmes monastiques, avoir un point de départ dans la doctrine du Christ.

J'avoucrâi sans peine que le Fils de Dieu



semble recommander (1), comme une existence supérieure, une vie exempte des liens de la famille et complètement sacrifiée aux intérêts de l'humanité. S'il conseille la virginité, c'est pour assurer à ceux qui ont reçu cette *grâce exceptionnelle* une plus grande indépendance d'action, afin que rien ne les arrête dans la glorieuse carrière du dévouement au salut et à la régénération de leurs frères.—Mais

(1) Ses paroles sont en effet obscures : *Εἰσιν εὐνούχοι, οἵτινες εὐνούχισαν ἑαυτοὺς, διὰ τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν. ὁ δυνάμενος χωρεῖν χωρεῖτω.*

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, κ. 10'.)

Saint Paul, très-zélé pour la virginité, déclare franchement qu'il n'y a pas de précepte du Seigneur : *Περὶ δὲ τῶν παρθένων ἐπιταγὴν Κυρίου οὐκ ἔχω.*

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΚΟΡΙΝΘΙΟΥΣ Α, κ. Ζ'.)



est-ce là ce célibat indolent qui ne semble être pour les moines qu'un droit au repos illimité? Quand le Fils de l'Homme conseillait la virginité à quelques-uns de ses disciples, il voulait préparer à la grande cause du christianisme, qui est celle du genre humain, des apôtres et des martyrs, et non des fakirs et des derviches. Cette interprétation est tellement conforme à ses idées, qu'il considère le célibat comme une faveur du Ciel, qui n'est pas destinée à la plupart des âmes (1). Il était donc

(1) Λέγουσιν αὐτῷ οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ, Εἰ οὕτως ἐστὶν ἡ αἰτία τοῦ ἀνθρώπου μετὰ τῆς γυναίκος, οὐ συμφέρει γαμῆσαι. Ὁ δὲ εἶπεν αὐτοῖς, οὐ πάντες χωροῦσι τὸν λόγον τούτον, ΑΛΛ' ὍΣ ΔΕΔΟΤΑΙ.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, x. 10.)



bien loin de sa pensée qu'il fût jamais imposé à des corporations nombreuses d'hommes ou de femmes, auxquelles manque presque toujours cette vocation divine que le Rédempteur a déclarée *nécessaire*.

Les institutions humaines qui n'ont pas tenu compte de la véritable doctrine du Christ, par un châtement providentiel, ont offert au monde le plus étrange spectacle. Le voyageur, même favorable aux couvents, qui parcourt les pays où le monachisme est le plus puissant, la Sicile, l'Italie méridionale, les républiques hispano-américaines, éprouve une complète stupéfaction quand il voit de quelle manière les moines, et même le clergé séculier, en-



tendent la loi du célibat. Ces violations de réglemens absurdes et incompatibles avec les idées de notre temps ne sont pas particulières, comme on le dit quelquefois, aux pays du Midi. Dans l'Allemagne catholique, les membres du clergé répètent volontiers, dans l'intimité, que « la loi du célibat est purement extérieure. » Ne pouvant comprendre un pareil état de choses, l'honnête D^r de Hirscher, un des plus célèbres théologiens de ce temps, a solennellement demandé l'abrogation de cette loi. *O sancta simplicitas!* Les moines de Rome, qu'elle n'embarrasse guère, comme chacun le sait, ont eu l'audace de faire mettre son livre à l'*Index!*



Pour nous, frère, nous pouvons exprimer librement nos pensées, sans craindre les censures de Rome. L'église roumaine est libre de toute servitude et peut lever vers le ciel un front indépendant. L'Orient tout entier se rit des vains anathèmes du successeur de Boniface VIII, de Jean XXIII et d'Alexandre VI. On doit donc s'étonner que cette église, qui a montré tant de sagesse, de prudence et de lumières dans la question du mariage des clercs, et qui a repoussé énergiquement la déplorable discipline des Latins, ait sur ce point, par une inconséquence qu'il est difficile d'expliquer, approuvé chez les moines ce qu'elle condamne dans le clergé. Du moins, l'église romaine, quand elle ac-



cepte un principe absurde et contraire à l'Évangile, ne recule pas devant ses conséquences, si désastreuses qu'elles soient !

Les moines disent encore que l'obéissance à laquelle ils s'engagent par leurs vœux est recommandée par le Nouveau-Testament. C'est une nouvelle erreur. Si le divin Maître a déclaré qu'il faut obéir aux rois et aux princes, où donc a-t-il prescrit cette subordination servile qui enlève à l'homme toute indépendance, toute dignité, toute personnalité ? Dans quel passage du livre sacré a-t-on vu qu'une créature, faite à l'image de Dieu, devait obéir comme un cadavre, — *perindè ac cadaver* ? Une pareille manière d'envisager la vie se



trouve, je le sais, dans les codes religieux du brahmanisme, mais le Nouveau-Testament nous parle, au contraire, de la glorieuse liberté des enfants de Dieu (1), et nous recommande de rester fermes dans cette liberté, à laquelle le Christ nous a appelés (2).

On aura beau faire, on ne trouvera pas dans les paroles du Libérateur du monde une seule maxime qui favorise la servitude et les prétentions monacales. La perfection

(1) Ἐλευθερία τῆς δόξης τῶν τέκνων τοῦ Θεοῦ.

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΡΩΜΑΙΟΥΣ, κ. Η΄.)

(2) Τῇ ἐλευθερίᾳ οὖν ἣ Χριστὸς ἡμᾶς ἠλευθέρωσε, στήκετε, καὶ μὴ πάλιν ζυγῷ δουλείας ἐνέχεσθε.

(ΠΑΥΛΟΥ ΕΠΙΣΤΟΛΗ ΠΡΟΣ ΓΑΛΑΤΑΣ, κ. Ε΄.)



chrétienne est sœur du progrès et de la liberté.

Nous n'avons pas encore énuméré toutes les prétentions du monachisme. Qui croirait qu'il pratique dans toute sa perfection la pauvreté conseillée par le Sauveur du monde (1) !

Il est étrange que ceux qui se sont engagés au mépris des biens de la terre par un vœu solennel possèdent la meilleure partie des richesses d'un pays. Il a fallu toute la subtilité des interprétations pha-

(1) Ὑπαγε, ὅσα ἔχεις πώλησον, καὶ δός τοῖ πτωχοῖς, καὶ ἔξεις θησαυρὸν ἐν οὐρανόσ.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΡΚΟΝ, κ. Γ'.)



risaïques (1) pour concilier la pauvreté des moines avec l'opulence scandaleuse des couvents. Mais on se rappelle le procédé de Tartuffe

Il est avec le Ciel des accommodements.

Tout ce que les membres des ordres monastiques s'interdisent comme indi-

(1) Voici un exemple de ces interprétations : Νωσῆς εἶπε, Τίμα τὸν πατέρα σου καὶ τὴν μητέρα σου · καὶ Ὁ κακο-λογῶν πατέρα ἢ μητέρα θανάτῳ τελευτάτῳ · ὑμεῖς δὲ λέγετε Ἐὰν εἴπῃ ἄνθρωπος τῷ πατρὶ ἢ τῇ μητρὶ, Κορβαῖν, (ὃ ἐστὶ δῶρον), ὃ ἐὰν ἐξ ἐμοῦ ὠφελήθῃς · καὶ οὐκέτι ἀφίετε αὐτὸν οὐδὲν ποιῆσαι τῷ πατρὶ αὐτοῦ ἢ τῇ μητρὶ αὐτοῦ, ἀκυροῦντες τὸν λόγον τοῦ Θεοῦ τῇ παραδόσει ὑμῶν ἢ παρεδώκατε · καὶ παρόμοια τοιαῦτα πολλὰ ποιεῖτε.

(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΡΚΟΝ, κ. Ζ'.)



vidus, ils se le permettent facilement comme corporation religieuse. Ainsi un moine, considéré isolément, est obligé à l'humilité, mais en tant qu'il appartient à un ordre qui rend à l'Église des services considérables, il ne se fera pas scrupule d'un orgueil collectif. Il osera dire, comme le Franciscain Ximénès : « N'oubliez pas que j'ai tous les jours votre reine à mes pieds et votre Dieu dans les mains! »

Il en est de même de la pauvreté. Chacun sait ce qu'il faut penser du désintéressement monacal. Vous n'ignorez pas, frère, qu'en Roumanie chaque jour voit s'augmenter les donations en faveur des couvents. Si les choses doivent durer



ainsi, le sol moldo-valaque deviendra bientôt la propriété des Juifs et des moines (1). En Occident, ils ne se montrent pas moins avides. Dans les pays mêmes transformés par la révolution française, ils travaillent dans les ténèbres, avec une patience infatigable, à reconstituer leurs anciennes propriétés. En France et en Belgique, à l'aide de combinaisons jésuitiques (2), ils trouvent moyen d'éluder les

(1) Nous avons vu, dans ces derniers temps, les couvents moldaves, fiers de leur importance et de leurs richesses, lutter contre les prétentions les plus légitimes de leur souverain, le prince Grégoire Guika, qu'on n'accusera pas cependant de sentiments irréligieux. (Voir *l'Indépendance belge*, septembre 1855.)

(2) *L'Indépendance belge*, *l'Indépendant de Nouchd-*



lois protectrices, destinées à empêcher l'extension des biens de main-morte. Exempts des préoccupations de la famille, toute leur activité se concentre sur une seule pensée.— Augmenter les biens de la communauté devient pour chaque membre d'une congrégation religieuse une affaire d'autant plus importante, que sa considération et son influence dans l'ordre dépendent de ses succès. En vain les murmures des peuples avertissent les gouvernements des dangers auxquels est exposée la société moderne, la prédilection

tel (Suisse) ont, dans l'année 1855, plusieurs fois démasqué cet abus. — Voir *l'Indépendant* du 22, 24, 27 août, *Réflexions d'un voyageur sur la situation de la Suisse*.



que les moines montrent partout pour les pouvoirs absolus engage les princes à fermer les yeux sur leurs envahissements.

Mais les nations, qui n'ont pas les mêmes intérêts, n'ont pas oublié qu'à l'époque de la guerre du Sonderbund, ils se servirent de leurs richesses et de leur influence pour organiser en Suisse la guerre civile. Dans les cantons où ils dominaient, ils prêchèrent la révolte contre l'autorité fédérale, seule légitime et constitutionnelle. Forts de l'appui de l'étranger, assurés des subsides de Rome, comptant sur l'intervention de l'Autriche, ils se croyaient sûrs de la victoire et capables de faire reculer de plusieurs siècles la pa-



trie de Guillaume Tell.—Tous ces projets furent déjoués par l'attitude ferme et courageuse du peuple helvétique. Fribourg, cerné par le général Dufour, capitula sans combattre; le drapeau de la confédération fut arboré sur les murs de Lucerne, et bientôt la croix d'argent brilla depuis les rives du lac des quatre cantons jusqu'aux

sommets du Monte-Rosa (1).

ΒΡΕΛΑΤΙΟΘΗΚΗ

ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΑ

^ (1) L'historien officiel des moines d'Occident,

Μ. CRÉTINEAU-JOLY, a senti la nécessité de les justifier

ΑΥΕΩΝ

des reproches auxquels les a exposés cette levée de

boucliers. C'est ce qu'il a essayé dans une *Histoire du*

Sonderbund, œuvre d'une curieuse partialité. On

trouvera, dans le *Moniteur* de 1847, un admirable

discours de M. THIERS, qui contient un exposé exact

de tous les faits, et dans la *Revue nationale*, recueil

catholique, une réfutation, faite par M. Bucusz, des



Tout en usant avec modération de leur victoire, les autorités fédérales prirent les mesures nécessaires pour empêcher les couvents de rallumer une guerre fratricide. L'exemple qu'ils ont donné au monde civilisé ne doit pas être perdu pour nous. Rappelons aussi les moines à l'observation *sérieuse* de leur vœu de pauvreté ; enlevons-leur *l'influence politique* dont ils ont tant de fois abusé ; ne permettons pas qu'ils puissent se soustraire à *aucune* des lois imposées à toutes les classes de citoyens, et nous les verrons bientôt disparaître spontanément du sol (1). Leurs richesses,

déclamations de M. DE MONTALEMBERT contre le gouvernement fédéral.

(1) Les mesures proposées ici ont été justifiées dans



employées à l'amélioration du sort des classes souffrantes, empêcheront la propagation des idées socialistes, qui doivent leur plus grande vogue à la misère trop réelle qui pèse sur les ouvriers et sur les laboureurs, dans plusieurs contrées de notre Europe chrétienne. N'oublions pas que pour défendre avec succès la société contre ses ardents adversaires, il faut travailler sans cesse énergiquement à la réforme des abus qui la compromettent ou qui la déshonorent.

On peut atteindre ce but sans avoir ja-

*l'Indépendant de Neuchâtel, du 27 août 1855, Réflexions
d'un voyageur.*



mais recours aux proscriptions. Nous ne sommes pas de ceux qui ont loué les *Christinos* d'avoir, au commencement du règne d'Isabelle II, porté le fer et la flamme dans les couvents espagnols. Les bourreaux nous sont odieux, soit qu'ils arborent le drapeau du progrès, soit qu'ils prennent la cocarde de l'absolutisme. Nous détestons les septembriseurs (1) autant que les vils instruments de la *Terreur blanche* (2). Les Fouquier-Tinville ne nous plaisent pas mieux que les Trestaillon. Aussi, quand

(1) Voy. THIERS, *Révolution française*.

(2) La *Terreur blanche* ensanglanta le Midi dans les commencements de la Restauration. (Voy. A. DE LAMARTINE, *Histoire de la Restauration*. — A. DE VAULABELLE, *Histoire des deux Restaurations*.)



nous parlons de délivrer la société moderne des intrigues monacales, nous ne prétendons nullement appeler les persécutions sur les membres des corporations religieuses. La Suisse ne s'est-elle pas débarrassée des plus dangereuses par la seule force des institutions d'un peuple libre? Les conquêtes de la modération sont les seules durables, et c'est, nous ne devons jamais l'oublier, aux hommes de paix que le Maître divin a promis la domination du monde.

(1) Μακρότεροι οὗτοι πράξις ὅτι αὐτοὶ κληρονομήσουσι τὴν γῆν.
(ΕΥΑΓΓΕΛΙΟΝ ΚΑΤΑ ΜΑΤΘΑΙΟΝ, x. Ε'.)

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΥΛΟΓΙΟΥ ΚΟΥΡΙΛΑ
ΛΑΥΡΙΩΤΟΥ
ΑΥΞΩΝ ΑΡΙΘ.....



TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE	I
DÉDICACE	XIII
INTRODUCTION	XXIII
PÈLERINAGE A TROITZA	4
UN SOLITAIRE A LA GROTTÉ DE SAINT-BÉAT.	177
RÉPONSE AUX APOLOGISTES DES INSTITUTIONS MONASTIQUES :	
1 ^{re} lettre. — <i>Les moines et l'agriculture.</i>	287
2 ^e lettre. — <i>Le monachisme et la nature humaine</i>	303
3 ^e lettre. — <i>Le monachisme et la popula- tion</i>	343
4 ^e lettre. — <i>Patriotisme des moines</i>	377
5 ^e lettre. — <i>Le monachisme et la perfection évangélique</i>	417



ERRATA.

P.	XIV	l.	40	au lieu de	<i>et</i>	lisez :	<i>est.</i>
—	LXIV	—	44	—	<i>Elle est</i>	—	Elle n'est plus.
—	28	—	40	—	<i>point</i>	—	pont.
—	45	—	4	—	<i>l'une</i>	—	une.
—	56	—	4	—	<i>prosternées</i>	—	prosternée.
—	66	—	4	—	<i>ses</i>	—	ces.
—	70	—	5	—	<i>troncs</i>	—	trous.
—	86	—	7	—	<i>couvertes</i>	—	couverte.
—	97	—	4	—	<i>rafale</i>	—	rafale.
—	<i>id.</i>	—	6	—	<i>éclair</i>	—	éclair.
—	126	—	6	—	<i>vendaient</i>	—	vendait.
—	219	—	45	—	<i>renseignements</i>	—	enseignements.
—	262	—	16	—	ΠΟΡΣ	—	ΠΡΟΣ
—	320	—	3	—	<i>son</i>	—	leur.
—	<i>id.</i>	—	4	—	<i>ses</i>	—	leur.
—	338	—	47	—	<i>Mallebranche</i>	—	Malebranche.
—	368	—	6	—	<i>aussi</i>	—	presque aussi.
—	439	—	10	—	ΠΡΑΞΕΙΣ	—	ΠΡΑΞΕΙΣ.
—	<i>id.</i>	—	44	—	θουατούτε	—	θουατούτε.
—	<i>id.</i>	—	46	—	ΚΟΡΙΝΘΙΟΥΣ	—	ΚΟΡΙΝΘΙΟΥΣ.

